23me Année | No 15 | 1er Août 1916

AUG 26 1916
UNIV. OF MICH.
LIBRARY

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
Un Officier anglais	*Au Front de France.* — I	449
Émile Mâle	*Études sur l'Art allemand.* — II	489
Paul Margueritte	*Sous les Pins tranquilles* (4e partie)	521
Alexandre Moret	*L'Œuvre de Gaston Maspero*	562
H. Celarié	*Parmi les Orphelins*	577
Paul Rougier	*Le Prêtre*	594
Cardal Tommaso Arezzo	*Comment je m'évadai de la Corse.* — III	612
Un Belge	*Les Devoirs de la Diplomatie belge*	657

Copyright 1916, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1916

LIVRES NOUVEAUX

L'ALLEMAGNE CONTRE L'EUROPE. LA GUERRE (2e série), par Francis Charmes.

Ce second volume des chroniques de guerre de Francis Charmes comprend les pages écrites à la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1915 au 1er janvier 1916 ; les dernières lignes en sont consacrées aux « promesses de l'année 1916 » et voici que l'auteur est mort sans avoir pu saluer la victoire naissante qu'il désirait si ardemment. Ce livre, émouvant comme le dernier témoignage d'un journaliste éminent et d'un bon Français, l'est encore par sa préface, où Émile Faguet analysait de tout son talent et de tout son cœur l'œuvre et le caractère de celui qu'il devait si tôt rejoindre dans la tombe.

LA RELIGION DE J.-J. ROUSSEAU, par Pierre-Maurice Masson.

On sait la destinée tragique de ce jeune professeur à l'Université de Fribourg, qu'un éclat d'obus tuait en avril dernier, au moment où il se préparait à présenter en Sorbonne l'importante thèse qui paraît aujourd'hui. L'œuvre du moins nous reste, en trois volumes copieux et pénétrants : le second analyse cette forme originale de religiosité dont témoigne surtout la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* ; le premier étudie les influences qui s'exercèrent sur lui, le troisième les influences qu'il exerça sur ses contemporains et ses successeurs; des tables très développées, des index et une bibliographie très complète font de cet ouvrage un instrument de travail infiniment précieux.

FRANCE, par Christophe Nyrop.

Élève de Gaston Pâris, professeur à l'Université de Copenhague, auteur d'une magistrale *Grammaire historique de la langue française*, M. Christophe Nyrop a depuis deux ans célébré notre pays par son enseignement et ses conférences avec une ardeur intelligente que ce livre, fort bien traduit par M. Jacques de Coussange, nous permet d'apprécier à sa juste et très haute valeur. Un de ses chapitres commence ainsi : « la France est la terre de la beauté » et un autre : « la France est le pays de la liberté ». De pareils témoignages iront au cœur de tous les Français.

QUELQUES PAGES SUR JEAN JAURÈS par L. Lévy-Bruhl.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont eu la primeur des plus importantes parmi ces pages, écrites pour *l'Annuaire des Anciens élèves de l'École Normale Supérieure*. M. Lévy-Bruhl y évoque largement la grande figure trop tôt disparue, en philosophe qui a pénétré les vues politiques de Jaurès, en artiste qui a savouré la richesse de son éloquence, en ami qui pendant près de quarante ans, a goûté l'exquise bonté de son cœur.

GUSTAVE FLAUBERT ET LA CRITIQUE AMÉRICAINE (Elliott's Monographs)

Il y a lieu de signaler la très intéressante initiative prise par un éditeur américain qui commence la publication d'une série de monographies relatives à l'étude critique et bibliographique de l'œuvre de Flaubert. Ces monographies paraissent simultanément à Paris et à Baltimore. La première, par M. A. Coleman, est consacrée à l'évolution littéraire de Flaubert, d'après les *Mémoires d'un Fou* et l'*Éducation Sentimentale*, version de 1845. La seconde, par MM. Fay et Coleman traite des sources et de la composition de *Salammbô*. La troisième, écrite en français par M. F.-A. Blossom, met en lumière les indications que la correspondance de Flaubert fournit abondamment sur ce sujet. Nous ne pouvons qu'être très heureux de voir l'attention studieuse des savants d'Amérique s'attacher avec un soin de prédilection aux chefs-d'œuvre de notre littérature ; la sympathie intellectuelle d'un grand pays fortifiera d'ailleurs d'autres sympathies qui sont réciproques entre lui et nous.

A L'ARRIÈRE, par Jean Breton.

On a lu ici même presque tous les chapitres de ce petit livre, on en a goûté l'accent de franchise et de sympathie. L'auteur a voulu, dès le début de la guerre, se mêler à la foule anonyme des simples soldats ; il a noté pour nous les impressions d'un infirmier à l'arrière, avec une simplicité voulue qui laisse transparaître pourtant le talent professionnel à observer l'esprit individuel et l'âme collective. Souhaitons qu'il nous rapporte bientôt de l'avant un digne pendant à ces tableaux vivants et sincères.

AU FRONT DE FRANCE

I

Enfin, nous voici arrivés « quelque part en France », et je suppose que cette lettre sera la première que vous ayez jamais reçue de votre « gentleman à titre temporaire » sans affranchissement. Il est assez agréable de pouvoir envoyer ses lettres sans les affranchir, et j'espère que le censeur ne trouvera à redire à rien de ce que j'écris. Il est difficile de savoir comment commencer. Enfin nous voici arrivés, dis-je ; nous avons eu presque un an d'entraînement en Angleterre, savez-vous, et je n'oublierai pas facilement notre arrivée. Nous avons vraiment fait un voyage merveilleux, depuis notre départ de Salisbury Plain, sans aucune anicroche d'aucun genre, sans égarer un bouton. Il faut qu'une tête bien organisée ait arrangé tout cela. A 2 h. 50 ce matin nous nous trouvions, au nombre de mille, sur le terrain d'exercice de ... A 10 h. 40 nous marchâmes jusqu'au quai de ... « quelque part en France ». Peu après midi, le clairon sonna la soupe, dans ce camp, installé sur une hauteur, en dehors de la ville, et nous fîmes notre premier repas en France. Nous avons mis moins de huit heures pour venir de nos tentes de Salisbury Plain en France, pas

1er Août 1916.

jusqu'au front, mais dans la belle France, tout de même. Je me demande si je l'aurais jamais vue sans la guerre.

Nos convois, chevaux, mulets, caissons nous avaient précédés, par un autre itinéraire. Mais ce n'est pas peu de chose que de transporter plus d'un millier d'hommes, sans bruit, sans retard, avec la précision d'une revue de bataillon, comme notre voyage s'est effectué. Trois minutes après l'arrivée de notre train à la gare du port d'embarquement, en Angleterre, les quatre compagnies, conduites par des officiers d'état-major, la musique (précédée du chien du régiment) suivirent le quai, en colonne de route, marchant bon train. Il y avait quatre passerelles, et nous embarquâmes sur le navire comme s'il avait été notre place d'exercice. On met bas les sacs, on revêt les ceintures de sauvetage. Dix minutes après les mille hommes du bataillon étaient en train de manger leur déjeuner, et le navire voguait vers la pleine mer, vers la France, vers le front, vers la gloire.

La traversée fut une chose émouvante ; la vaste mer, après tout, est ouverte aux Boches comme à nous, et ils possèdent des engins meurtriers et des mines. Cependant nous avons fait passer des troupes quotidiennement depuis de longs mois, d'Angleterre en France, et réciproquement, et pas une fois l'ennemi n'a pu s'opposer à ces transports dans la Manche. La manière dont la flotte a fait sa besogne est... un miracle de discipline et d' « efficacité » britanniques. Notre route était marquée comme une piste sur la mer aux jeunes moutons écumants. De chaque côté de la piste nous pouvions voir les petits dragueurs de mines, affairés, gardant la grande route de l'armée britannique. Non loin de nous, sévère, bas sur l'eau, comme un lévrier couché, glissait un destroyer : notre escorte.

Nous étions captivés, comme par une pièce de théâtre : les tranquilles Maîtres de la Mer nous protégeaient, tandis que nous allions affronter les vantards Allemands, dont l'ambition est de prendre pour eux toute la terre. De la première à la dernière minute je n'ai pas entendu crier un seul ordre. Aucun signe d'agitation.

Sept heures environ se sont écoulées depuis notre débarquement, et il me semble que nous sommes ici depuis des semaines. Il y a tant à voir ! Les choses n'ont pourtant pas l'air étran-

gères ; si je pouvais seulement me rappeler un peu du français que nous étions censés apprendre à l'école, de manière à comprendre les conversations des gens, dans la rue, je me sentirais encore en Angleterre. Cependant à quelques heures d'ici, sans la mer pour nous séparer, se trouve le Hun, avec ses gaz empoisonnés, ses marmites et toutes ses belles inventions. Nous avons apporté ici un bon morceau d'Angleterre, depuis le commencement de la guerre ; du bœuf et du fil de fer barbelé, du lait condensé, des cartouches, des biscuits, des grenades, de la confiture, des pioches et des pelles, du fromage, des fusils, du beurre, des chaussures, à peu près tout ce qu'on peut imaginer. Tout est empilé dans les hangars immenses, prêt à être utilisé par nos différentes unités, sur le front.

Je pense que les Français sont heureux de nous voir. Ils ont une façon de vous faire bon accueil, dans les rues et partout, qui vous fait croire que, si vous n'êtes pas vraiment chez vous, vous êtes du moins en visite chez vos plus proches parents. Quelle nation heureuse, joyeuse, aimable, malgré les combats qui se livrent sur son territoire, malgré les ruines que les Huns ont apportées. Les gens de la ville aiment beaucoup nos tambours et nos clairons ; en passant devant eux nous avons l'impression de défiler comme à la revue. Nous bombons la poitrine, malgré le poids de notre chargement, et nous portons pourtant de quoi remplir une cantine. Les gosses courent à côté de nous et nous prennent la main. Les jeunes filles, souvent très jolies, toujours aimables, ont un charme particulier aux Françaises. Elles agitent leurs mouchoirs, en nous criant : « Bonne chance. » J'aime ces gens-là ; et ils semblent nous aimer aussi, un peu. On ne voit pas beaucoup d'hommes. Tous sont au feu, sauf les vieillards. Et les femmes se sont chargées de leur travail, avec élan, et avec un sourire ; elles ont quelque chose de courageux et de captivant.

Si mon écriture vous paraît un peu inégale, pardonnez-moi. La pointe de mon crayon-encre s'use avec une rapidité extraordinaire. Je suppose que la rugueuse caisse à biscuit dont j'ai fait ma table en est cause. Nous sommes installés dans une tente, sur un plancher un peu boueux. Bien qu'un vent froid et vif souffle au dehors, nous sommes bien au chaud. Je suppose que nous allons rester ici jusqu'à demain soir. Nous ferons

sans doute une marche autour de la ville, pour nous montrer. Le commandant est assez fier de notre musique et de notre allure. Nous ne sommes pas mauvais, vous savez ; et la compagnie « A » est bien près de la perfection. Le « Pacificateur » déclare : « Le kaiser ne dormira pas tranquille lorsque la compagnie « A » sera sur le front. » Nous appelons notre commandant de compagnie le Pacificateur, ou parfois, Ramsay Angell, je crois vous l'avoir dit, parce qu'il est très fort sur le couteau de tranchée, coup de poing américain, et autres instruments du même genre. « Trois pouces au-dessus du rein droit, et quand vous avez entendu une petite toux, vous pouvez passer au suivant », dit le Pacificateur, quand il fait la démonstration d'un nouveau couteau de tranchée. Ce ton de : « et avec ça, monsieur », nous plaît beaucoup. Voilà l'esprit qui a fait de la compagnie « A » ce qu'elle est. Naturellement nous ne l'appelons pas le Pacificateur en face, vous savez.

Nous ne pouvons être des vétérans aguerris, naturellement, bien qu'il nous semble que nous ayons débarqué depuis beaucoup plus de sept heures. Tout le monde croit qu'il y a en nous quelque chose qui n'y était pas l'année dernière — c'est-à-dire hier. Depuis le colonel jusqu'au dernier homme, nous l'avons tous, ce caractère nouveau, indéfiniment, extraordinairement important. Je pense qu'il ne s'agit plus pour nous d'aller « là-bas ». Nous y sommes, maintenant. Tout ce qui a précédé la journée présente, c'est « là-bas, en Angleterre », vous savez, et très loin ! Je ne comprends pas pourquoi nous nous sentons plus libres ici qu'en Angleterre. Mais c'est un fait. La vraie guerre pour laquelle nous nous sommes engagés, elle nous semble tout près maintenant, et, naturellement, tout le monde veut en avoir sa part. Il est amusant d'entendre parler nos hommes comme si les Huns étaient à côté. S'il arrive quelque chose de désagréable, si un talon s'écorche, si un bouton saute, si un pot de confiture se fend, on dit : « Nous ferons payer cela aux Boches », ou : « Bon ! encore un mauvais point pour le kaiser ! »

Vous croyez que nous avons eu, en six mois, le temps de nous procurer la plupart des petites choses dont un soldat en campagne a besoin. D'autant plus que chacun doit porter sur lui tout ce qu'il possède. Je parierais pourtant qu'il n'y a pas

dans le bataillon six hommes qui n'aient acheté quelque chose aujourd'hui. Il y a une baraque de l'Association chrétienne des jeunes gens, et une bonne cantine, dans notre camp. Il y a eu beaucoup d'achats de lampes électriques, de poudre dentifrice, de chocolat, de couteaux, de briquets, etc., etc. Nous sommes tous très heureux d'être ici, neuf sur dix d'entre nous vont rêver cette nuit des tranchées, et de la Grande Offensive où nous voulons gagner la Victoria Cross. Mais cela ne veut pas dire que nous oublions l'Angleterre... ni ceux que nous avons laissés chez nous. Je vais commencer ma première nuit en France. Faites mes amitiés à tous ceux qui s'intéressent à moi, et gardez pour vous les meilleures tendresses de votre...

II

Nous avons atteint ce long village aux maisons éparses à la pâle clarté des étoiles peu après 6 heures du matin. Ainsi se termine la première étape de notre voyage depuis le port de débarquement jusqu'à notre secteur du front français.

Au cours de nos mois d'entraînement en Angleterre, je ne me rappelle pas avoir jamais vu la compagnie « A » aussi fatiguée. Nous avons pourtant eu des moments pénibles pendant nos quatre jours de manœuvre de division, et dans les tranchées crayeuses de la plaine ; comme dans les nuits à la belle étoile que nous avons passées sur la bruyère des Landes du North du Yorkshire. Mais la compagnie « A » n'avait jamais été aussi fatiguée que ce matin en arrivant au cantonnement. Pourtant nous étions plus entraînés que n'importe quelle autre compagnie du bataillon ; et je suis certain que pas un bataillon de la brigade ne marche aussi bien que nos hommes.

Tout cela est une question de changement. Pour l'instant, naturellement, nous portons absolument tout ce que nous avons, y compris capotes et couvertures, sans parler de provisions de tabac, de lampes électriques, de cartes, de papeteries, de biscuits, etc., etc. Jamais les guerriers d'autrefois n'ont été

plus chargés que nous ne le sommes. Je me suis aperçu que le petit M... du peloton n° 3 avait glissé subrepticement dans une haie une trousse de pharmacie, comprenant un élixir contre la toux et le sirop de la Mère un tel. Si jamais vous venez en France vous ne voyagerez probablement pas à pied ; mais si vous le faites, je vous conseille de limiter votre équipement au strict minimum ; et quand vous aurez fait cela, jetez encore la moitié de ce qui vous restera.

Certaines personnes pensent que les obligations, les actions, et la politique internationale sont des choses importantes. Pour ma part je croyais que la couleur de ma cravate avait beaucoup d'importance pour nos ventes aux enchères. Maintenant je sais que les choses qui comptent, les choses qui sont réellement importantes sont les chaussettes et les chaussures, le café chaud, le sommeil et le pain. « Pas compris ! » dit Tommy aux Françaises, le doigt sur la bouche... Décidément, ce sont les chaussettes et les chaussures qui comptent. Vous pensiez que nous avions payé cher ces magnifiques bottes de tranchées, W... et moi. Ce n'est rien à côté de ce que nous avons payé depuis pour les porter. Ce sont, certes, des bottes de tranchées excellentes, mais, vous savez, il faut traverser une bonne partie de la France avant d'arriver aux tranchées. Ces bottes sont beaucoup trop lourdes à porter, et surtout beaucoup trop lourdes pour la marche. Cela paraît du beau et bon travail, mais elles vous rongent trop les talons. Dites à tous les officiers que vous connaissez de prendre des chaussures de marche ordinaires, de bonne qualité, mais de simples brodequins. Ils auront tout le temps de se procurer des bottes de tranchées quand ils seront dans les tranchées. La bonne vieille intendance y pourvoira. Notre vénéré commandant de compagnie n'avait pas de cheval, vous savez (nous n'avons pas encore retrouvé la liaison avec nos voitures), et ses talons ressemblent aujourd'hui, si j'ose dire, à du beefsteak à moitié grillé.

Nous avons quitté le camp du port que je ne dois pas nommer, vers 8 heures au soir, et vous avons descendu la côte jusqu'à la gare avec une bonne humeur un peu pensive, tandis que notre chargement se casait sur notre dos. Pour ne pas ajouter son poids immense à mon chargement, je portais sur moi mon imposante capote de tranchées doublée de peau de

mouton : le tour de taille en est immense. Nous nous sommes mis à deux pour faire passer le Pacificateur par la portière, car lui aussi porte une capote de tranchées splendide, aux multiples doublures. Après avoir séché notre sueur, nous nous sommes endormis.

Entre minuit et une heure du matin nous sommes descendus du train, non sans émotion, car c'était un train aimable et confortable, et nous commençâmes notre étape à travers la France. Les autorités, qui agissent à la manière des dieux, avaient négligé de nous renseigner sur l'endroit où nous devions aller. Le temps était beau, et la compagnie « A » se mit en route à bonne allure, entraînée par son air favori : le *Faites bien brûler les feux du camp*. Après quatre heures de repos dans un train, le plus gros des chargements n'a plus l'air de rien. Mais après une heure de marche son importance commence à vous impressionner ; et au bout de la troisième ou de la quatrième heure, vous êtes très heureux de glisser les petites bouteilles de sirop de la Mère un tel dans un trou de la haie voisine.

Vers ce moment, on nous apprit qu'un ou deux hommes des compagnies qui suivaient avaient lâché. Le Pacificateur se mit alors à longer la gauche de notre compagnie, on marche sur la droite de la route en France, et malgré ses talons endoloris et son effroyable capote il avait toute la fougue d'un poulain de deux ans. Pourtant il a au moins sept ans de plus que nous tous. Je m'arrangeai de manière à faire commencer à mes hommes un chant nouveau et mon sergent de peloton avertit tout le monde que, si un homme du premier peloton avait l'audace de lâcher, il l'étriperait avec son couteau à ouvrir les boîtes de conserves.

En fait, pas un homme de la compagnie « A » ne lâcha. Cependant pendant la première pause je me sentis un peu inquiet sur le compte du vieux Tommy Dodd de la troisième section. Je lui pris son fusil. Le Pacificateur finit par prendre les fusils de deux hommes, et tout le monde était bien content de s'appuyer contre les murs, après notre arrivée au village. Mes types furent splendides. « Allez-y Dodd », dis-je. Sa bonne vieille figure était toute tiraillée, tant il avait mal aux pieds. Sa femme lui avait fait emporter une masse d'objets person-

nels. Il me répondit, avec une grimace : « Ça commence à marcher. Je commence à trouver mon pas. Je ne voudrais pas manquer ça pour toute la bière de l'Angleterre. Attendez que nous soyons auprès de ces sales Boches, et vous verrez si je ne leur fais pas payer ça. Je leur en donnerai des talons écorchés ! »

C'est en se rajeunissant d'au moins dix ans que le vieux Tommy était parvenu à s'engager, et il ne se serait pas fait porter malade même si vous aviez voulu l'y contraindre à coups de fouet. Le courage de Tommy Dodd ne serait tombé que si vous l'aviez envoyé au dépôt et si vous lui aviez refusé sa chance de « faire payer ça à ces sales Boches ».

Tout le monde dormait au village à notre arrivée, mais il y avait sur les portes des inscriptions à la craie : « Un officier, vingt-cinq hommes, compagnie « A », et ainsi de suite. Nous autres officiers déposâmes notre chargement et notre capote sur la route — quelle joie ! — et nous accompagnâmes nos pelotons respectifs à la recherche de leur cantonnement, de manière à les mettre à l'abri avant qu'ils ne fussent vaincus par le sommeil. Les habitants se réveillèrent, arrivèrent avec un bruit de sabots, éclairés par des lanternes. Ils avaient tous l'air très gentil et de bonne humeur, en dépit de l'heure ; c'était surtout des femmes, vous savez, car il ne reste pas beaucoup d'hommes à la maison, dans la belle France, aujourd'hui. Les cantonnements des hommes consistent en granges et en greniers, et la paille est abondante. Je puis vous dire qu'il n'y eut pas besoin de faire sonner l'extinction des feux, ou la retraite. Le premier peloton s'installa dans la paille et s'endormit comme un seul homme.

Une fois les hommes logés, nous nous mîmes à la recherche de nos propres cantonnements. Je me trouvai logé dans une petite pièce carrelée, ouvrant sur la salle d'un estaminet : c'est la traduction française de notre auberge de village. Une fois réveillés, les hommes vinrent en foule se rafraîchir dans l'établissement. Les boissons sont tout à fait inoffensives : du café au lait, et, à l'occasion, du cidre. La vente de l'alcool est (très sagement) absolument interdite. Il est très amusant d'entendre nos hommes essayer de se faire comprendre. Ils en sont encore à penser qu'il suffit pour cela de crier très fort, et

c'est plutôt pour faire des concessions aimables aux originalités de nos hôtes français que dans l'idée de parler une langue étrangère, qu'ils lancent leur « Bong jor's », et autres paroles.

« Cot any pang, Mum » demandent-ils, joyeusement, un autre répète, en criant comme dans une vente en plein air, en ajoutant une grimace et un « compris? » interrogatif à la fin de chaque phrase. Certains, toujours de leur voix la plus forte, ont l'audace d'essayer d'instruire les Français. « Français, « pang » — vous voyez en Angleterre, « bread », vous voyez? Compris? B-R-E-A-D, bread. » Et les braves Françaises, le sourire sur les lèvres et les yeux anxieux, éprouvées par la guerre, font des signes de tête, et approuvent, et se dépêchent de sortir avec des pains d'un mètre de long et des bols de café qui ont exactement les mêmes dimensions que la petite cuvette dont je dispose dans ma chambre. Je vous dis que ces Françaises gagnent votre cœur, avec leurs petites jupes courtes, presque toutes noires, leurs bas épais, tricotés à la maison, et leurs sabots. Comment s'arrangent-elles pour garder les talons de leurs bas si secs et si propres? Je ne puis me l'expliquer. Vous le remarquez, ce sujet est particulièrement intéressant pour nous en ce moment — je veux parler des talons de chaussettes.

Les officiers ont eu fort à faire, aujourd'hui, et n'ont guère eu qu'une heure de repos. Mais nous avons fait préparer un repas somptueux : canards rôtis, saucisses, et poudding à la mélasse, pour 6 heures, et si le commandant de compagnie et la Providence le permettent, nous serons tous rentrés avant 8 heures. Nous ne pensons pas partir avant après-demain, et à ce moment nous aurons nos voitures. Je crois que nous ferons à pied toute la route d'ici aux tranchées ; et vraiment nous apprenons beaucoup de choses sur la situation du pays. Les gens de l'intérieur en Angleterre ne savent pas quelle importance a le côté domestique de la vie militaire. Notre commandant de compagnie le sait naturellement, car c'est un vieux soldat. C'est pourquoi tant que nous sommes restés en Angleterre il nous a tant harcelés. Il faut que nous sachions tout ce que l'on peut savoir au sujet des pieds, des chaussures, des chaussettes, de la nourriture, de la propreté et de la santé de chacun de nos hommes. C'est une partie de notre religion qu'un

officier ne doit jamais, jamais, jamais manger, dormir ni se reposer avant de s'être assuré personnellement que tous les hommes placés sous ses ordres ont tout ce qui leur faut à tous ces points de vue. Notre commandant de compagnie a fait de cela une seconde nature pour nous, et depuis que nous sommes en France, nous avons compris combien son enseignement était sage. Il faut que je m'en aille maintenant à la salle des rapports du bataillon : l'école des filles du village. Le temps a complètement changé. Une mince couche de neige couvre toutes choses, il fait clair, sec et froid. Nous sommes tous assez fatigués, mais en très bonne forme, et nous sommes ravis de nous rapprocher de la ligne de feu. Aussi soyez absolument rassurée sur le compte de votre...

III

Si vous avez envie de me reprocher mon silence de ces quelques derniers jours, soyez charitable et faites-moi seulement des reproches légers.

Nos journées sont étonnamment remplies. Quand le soir arrive et que l'emploi du temps du lendemain est prêt, quand on a fait le tour du cantonnement de son peloton, quand on a vu que tout était prêt pour la nuit, alors au lieu d'être libre d'écrire ses lettres, il faut parcourir des quantités de missives écrites par nos hommes, car les veinards ont trois fois plus de temps que nous. Il faut censurer et viser toutes leurs lettres, vous savez. Le principe militaire est de ne jamais laisser au simple soldat le fardeau d'une responsabilité que l'officier peut prendre sur lui. C'est une faute grave que de donner par lettre des renseignements militaires consciemment ou non. Il y a des espions allemands partout. Quand j'ai examiné toutes les lettres de mon peloton, je porte la responsabilité de leur contenu et les hommes ne courent plus aucun risque.

Si j'étais d'humeur imitative, ma lettre continuerait quelque peu en ce style :

« Ces quelques lignes sont pour vous faire savoir comment

ça marche ; j'espère que ma lettre vous trouvera en aussi bonne santé que je le suis à présent. Nous approchons des Allemands, et vous pouvez être sûre que lorsque nous serons en face d'eux, ils s'en apercevront. La nourriture est épatante, mais nous avons toujours faim, et je serais heureux de recevoir le paquet dont vous m'avez parlé. Les Français ont une drôle de façon de causer, on ne peut pas toujours comprendre ce qu'ils disent, mais ce sont des gens très bien, je puis vous l'assurer, on s'en aperçoit dès qu'on les connaît. Je parle très bien leur langue maintenant. C'est très facile une fois qu'on a trouvé le truc, ce bong jor et pang parley voo. Tous les copains sont en bonne santé et souhaitent qu'il en soit de même pour vous, etc., etc... »

Ils nous affolent pour des riens, mais pour toutes les choses réellement importantes, ils sont merveilleux : ce sont vraiment des Anglais. Ils sont toujours « en très bonne santé » et presque tout est « épatant », et quand la voiture régimentaire est en retard ou qu'un homme laisse tomber la moitié de sa charge dans la boue, il fait la grimace et dit : « l'armée d'aujourd'hui est parfaite ». Attendez qu'il soit dans les tranchées ; il fera payer cela aux Boches ! ce sont des hommes superbes. On prend l'habitude de penser et de dire que les hommes que l'on commande sont les meilleurs de l'armée, mais quand on parle sérieusement on sait très bien que toute la nouvelle armée est de la même solide étoffe. Dans mon peloton, et après tout dans ma compagnie aussi ce sont tous ce qu'on appelle en Angleterre des hommes rudes et ignorants. Je dois le reconnaître. Rudes, ils le sont ; et ignorants aussi, au point de vue scolaire. Mais ils ont le cœur bien accroché et je parierai pour n'importe lequel d'entre eux contre deux soldats de la garde prussienne.

Et avec toutes leurs vertus, sachez-le, ils sont si Anglais. Je veux dire qu'ils sont bons, jusqu'à la moelle des os ; ce sont de braves gens, des hommes de sports, des gens à qui vous confieriez votre mère. Ils sont impatients de taper sur le Boche ; mais le Boche est l'ennemi, c'est la guerre, et le devoir est le devoir. Vous ne pourriez pas en faire des haïsseurs, même si vous leur payiez des traitements d'ambassadeur pour apprendre à lancer des regards de travers, et à chanter des

hymnes de haine. Non, toutes les puissances de l'Allemagne et de l'Autriche ne sauraient transformer nos hommes en tueurs d'enfants, en assassins de femmes, en destructeurs de villes. Si j'ai le droit de donner mon avis je pense que ce sont de merveilleux soldats, mais le kaiser lui-même ne pourrait en faire des brutes. Excitez-les, c'est assez facile au moyen d'une partie de foot-ball, dans un champ boueux, après toutes les corvées de la journée, et vous verrez qu'ils sont pleins d'ardeur. Que Dieu ait pitié des hommes qui se trouveront devant eux quand ils auront la baïonnette au canon ! Cela ne les empêche pas de vider leurs poches et leurs sacs si un gosse le leur demande en versant quelques larmes.

Ma plume court toujours, ma bougie s'use, et je ne vous ai pas donné de mes nouvelles. Nous allons passer notre dernière nuit ici et je devrais être en train de dormir dans mon sac à puces, car nous partons demain matin de bonne heure pour notre premier séjour dans les tranchées. C'est si agréable de se laisser aller à bavarder avec vous, tandis que le village tout entier dort, que pas un gosse n'entre, et que la salle des rapports du bataillon, de l'autre côté du chemin, est noire et muette comme un tombeau, sauf que la sentinelle fait les cent pas dans la boue. Je suis assez bien logé ici, dans la maison du maire. Après notre départ du premier village dont je vous ai parlé (je crois bien que je ne vous ai pas écrit depuis) nous avons eu trois jours de marche, et nous avons passé chaque nuit dans un cantonnement différent. Ici, à douze milles de la ligne de feu, nous avons fait séjour ; nous avons eu cinq jours d'exercice à la grenade, on nous a distribué notre équipement de tranchées, et nous avons fait nos derniers préparatifs. Demain soir nous dormirons sous la tente, tout près du front et nous entrerons dans les tranchées pour faire notre instruction.

Mais il faut que je vous parle de la maison que j'habite et du bain chaud que j'ai pris hier soir. La ville est un petit endroit amusant, un centre agricole. Les fermes sont toutes à l'intérieur du village, et la mienne, je veux dire celle de M. le maire, est l'une des plus belles. De la rue on voit une énorme porte à deux battants par laquelle peut passer un chariot chargé, pratiquée dans un mur blanc. C'est le mur du grenier.

On entre par la grande porte dans une vaste cour dont la partie centrale contient un tas de fumier. Tout autour de la cour il y a des hangars et des écuries, et en face de vous la maison d'habitation, basse, longue et blanche. Quelques marches mènent à la porte qui s'ouvre sur la cuisine. C'est là qu'habitent M. le maire et sa mère âgée. Leur famille a habité ici avant la Révolution, et les trois vigoureuses jeunes femmes et le vieillard qui travaille à la ferme, habitent tous cette maison.

M. le maire a la réputation de posséder complètement la langue anglaise, ainsi qu'un certain nombre d'autres choses, car il a été au collège. Sa vieille mère si charmante m'apprend cela. Bien qu'elle soit presque pliée en deux, c'est elle qui semble diriger toute la maison, y compris la mairie en face du bureau de notre bataillon. Je n'ai jamais réussi à obtenir du maire le moindre mot d'anglais, mais il a un petit dictionnaire gros comme un livre de prière, imprimé en caractères lilliputiens, et il s'arrange pour avoir de longues conversations qui n'ont pas l'air désagréables avec mon ordonnance. Celui-ci ne sait pas le français, et n'entend jamais un seul mot anglais sur les lèvres de M. le maire.

Je connais les journaux. Ils prétendent donner les nouvelles de la guerre. Mais je parie qu'ils ne vous diront rien du grand événement de la guerre, le commandant du premier peloton a pris un bain chaud, comme qui dirait sous les auspices de la municipalité. Ce haut fait lui a valu les félicitations les plus cordiales de ses camarades, sans parler de la maison du maire, ni du premier peloton tout entier, qui est cantonné dans les granges et dans les hangars du maire. Le meilleur tub du village avait été réquisitionné de bonne heure, et j'imagine qu'il a un passé plus long encore que l'antique maison de M. le maire. On ne sait pas avec précision si Marie-Antoinette s'est servie de ce tub, car les bains étaient un luxe peu connu de son temps, mais si elle avait partagé la manie moderne de la propreté, et s'il lui était arrivé de passer plus d'un an dans ce boueux village de M... à B..., elle aurait certainement fait usage de ce vénérable récipient. Il était entré dans la vie sous la forme d'une moitié de barrique de cidre, et à l'occasion on l'utilise encore de cette façon, comme pour

mettre une certaine provision de pommes de terre et autres racines nutritives, à moins qu'on en ait besoin pour laver le pantalon de velours et le linge de M. le aire Je crois qu'à la Saint-Michel M. le maire emploie ce tub pour son bain annuel, fête qui a été omise cette année, à cause de la guerre, par déférence pour l'opinion publique. Vous voyez comment les fils de la belle France, à quelque haute dignité qu'ils soient parvenus, savent, sans faiblesse, et même avec joie, offrir à leur patrie leur part de sacrifice.

La maison du maire, ce respectueux dignitaire en tête, m'accueillit sous le porche de la maison de ses aïeux et me fit entrer avec une grande bonté, nuancée peut-être de quelque commisération, dans une endroit que je pris d'abord pour le caveau de famille; c'était en réalité le salon, sur le pied de guerre, les meubles recouverts de housses et de vieilles toiles d'araignées. Là, nous eûmes une conversation un peu embarrassée, qui consista de ma part surtout en gestes, car mon vocabulaire se compose de : « Pas du tout, merci beaucoup, mais oui, madame »; de temps en temps je glisse le mot « parfaitement » parce que je trouve qu'il a une sonorité aimable. Quant à mes hommes, on me déclare invariablement au cours de mes inspections qu'ils sont « bien gentils et très convenables, monsieur ». Donc on me laisse seul avec le chat, deux lapins malades dans une espèce de cage qui avait dû contenir autrefois un perroquet, ma petite serviette (j'en ai jeté la moitié pour réduire le poids de mon chargement), mon éponge (mais hélas, ma vieille brosse à dents que j'aimais tant est restée dans les tranchées de Salisbury Plain) et le tub préhistorique, au quart rempli d'une certaine quantité d'eau chaude que le maire considérait comme la plus considérable qui eût jamais été accumulée en un seul lieu : deux chaudrons, que les ordonnances avaient apportés.

Le chat et les lapins surveillèrent les opérations qui suivirent avec l'intérêt concentré d'un petit enfant intelligent qui voit sa première pantomime. Le chat, je rougis en vous l'avouant, était une chatte, sûrement très au courant car elle était âgée, mais j'espère que les lapins étaient de mon sexe. D'ailleurs comme ils étaient malades, la question importe peu. La maison du maire toute entière avec les ordonnances et

d'autres personnes était réunie dans la grande cuisine, séparée du lieu de mes ablutions par une porte dénuée de toute espèce de fermeture et ne possédant qu'un seul gond. Le silence ne fut rompu que par quelques soupirs poussés par la vieille maman du maire, et par le bruit de trois expectorations méditatives lancées à de longs intervalles par le maire en personne. Je conclus que mon bain était un épisode d'un intérêt tout à fait exceptionnel pour la famille du maire.

Je frottai mes pieds copieusement avec un onguent répugnant mais excellent : il est précieux pour allumer le feu quand on n'a comme combustible que du coke boueux et des bouts de bois mouillés. Cette graisse est censée nous protéger contre la maladie appelée pieds de tranchées. On raconte que ce mal est fréquent dans notre secteur, car la boue y est à la fois abondante et molle ; presque liquide en apparence, elle possède pourtant du corps et du bouquet ; vous rappelez-vous comme vous vous moquiez des superlatifs employés dans nos catalogues pour les ventes de vins? Cette boue est capable d'enlever les chaussures parfois. Pour mes mains j'emploie la vaseline. Vous rappelez-vous le vendeur de la boutique de Salisbury où nous l'avons achetée, avec son œil vairon, la lenteur de ses mouvements, et sa verrue? Et puis après avoir mis du linge frais fabriqué par l'homme au nom si douloureusement germanique, je me glissai dans mon sac à puces, j'y restai de 10 h. 40 du soir à 6 heures du matin, comme je vais le faire maintenant, sauf que je serai debout une heure plus tôt. Comme je voudrais être capable de jouir avec conscience du sommeil tandis que je dors ! Bonne nuit, et que Dieu vous garde ! Que Dieu garde toutes les femmes d'Angleterre, de France, de Russie, qui attendent, douces et braves. Je serais heureux d'envoyer un peu de ma confortable propreté de ce soir au plus grand nombre possible de nos camarades et de nos alliés français.

La prochaine fois que je vous écrirai, j'espère que nous aurons vu un peu les tranchées, et ainsi vous aurez quelque chose qui ressemblera davantage à de véritables nouvelles de votre...

IV

Il faut que vous me pardonniez de ne pas vous avoir envoyé mieux que deux cartes postales militaires depuis huit jours, mais notre semaine a vraiment été bien remplie. Mon intention était de vous écrire très longuement au sujet de mes premières impressions de tranchées, mais l'occasion ne s'en est pas présentée, et cela vaut peut-être mieux. Mes souvenirs sont d'une fraîcheur parfaite, et j'ai maintenant l'avantage de les mieux comprendre, et de voir les choses plus intelligemment que durant la première nuit.

Nous sommes revenus au village de B..., à trois milles de nos tranchées. On nous accorde trois jours de repos et nous allons ensuite prendre possession de notre propre secteur. Jusqu'à présent nous n'avons été que quarante-huit heures sur la ligne de feu. Quand nous y retournerons après le repos, nous serons relevés par les deux autres bataillons de la brigade.

La compagnie « A » passe ces trois jours sous la tente, j'ai le regret de vous le dire. Ces tentes sont peintes couleur de boue et d'herbe, pour tromper les aviateurs boches ; elles ne sont pas beaucoup plus confortables que la boue et l'herbe. Un vieillard qui porte le nom extraordinaire de Bonaparte Pinchgare, a eu la bonté de nous prêter sa cuisine pour y installer le mess des officiers, et, comme les hommes, nous nous arrangeons à passer un bon moment, malgré la pluie froide et la boue sempiternelle. Nous sommes tous plus ou moins recouverts d'une couche de bous, mais nous avons vu les Huns, nous avons tiré sur eux, ils ont tiré sur nous, nous avons passé des heures à regarder leurs tranchées à travers les fils de fer barbelés; en somme, nous avons maintenant l'impression de connaître la guerre de tranchées. Nous n'avons perdu que deux hommes, je les crois légèrement blessés seulement : l'un, le petit Hinkson de ma deuxième section, a été touché avant d'avoir mis le pied dans la tranchée ; et l'autre,

un nommé Martin du troisième peloton, quelques heures avant de la quitter.

Hinkson reçut une balle perdue dans le mollet, tandis que nous passions à travers bois, derrière la tranchée de soutien. Il est très probable qu'un Boche avait tiré sa cartouche pour s'amuser, à une distance de deux milles yards, et je ne crois pas que Hinkson s'en ressente beaucoup. On le soignera à l'ambulance, ou à l'hôpital d'évacuation, ou à la base. Peut-être aura-t-il la veine d'être envoyé en Angleterre. Il était furieux d'avoir été atteint avant d'avoir eu seulement le temps de viser un seul Boche, mais son copain Kennedy a juré qu'il en mettrait à mal deux pour Hinkson, et il le fera.

Mes premières impressions ! Savez-vous que ma première impression fut qu'il était extraordinairement difficile de trouver son chemin dans un labyrinthe de tranchées boueuses qui se ressemblent toutes, malgré quelques écriteaux qu'on trouve en certains endroits et qui portent les inscriptions suivantes : « Princes Street », « Sauciehall Street », « Manchester Avenue », « Stinking Sap », « Carlisle Road », etc... J'avais la carte des tranchées du secteur, mais il me semblait impossible d'identifier les divers chemins, car tous se ressemblaient, étant également couverts de boue. Dans la tranchée de première ligne, ou tranchée de tir, on peut sauter sur le gradin, jeter un coup d'œil sur le terrain et s'orienter. Mais dans ces interminables boyaux, dans ces embranchements qui n'en finissent plus, et que l'on parcourt assis sous dix pieds de profondeur, sans voir autre chose que de l'argile et le ciel, comment diable peut-on retrouver son chemin?

Et pourtant notre monde est si étroit, nous avons tellement besoin de nous y reconnaître, il est tellement nécessaire d'être toujours sur le qui-vive, que j'ai maintenant l'impression de ne rien connaître d'une façon aussi intime que ce trou de glaise puante : les deux secteurs dans lesquels j'ai passé la semaine précédente. Manchester Avenue, Carlisle Road, Princes Street, avec tous leurs détours et tous leurs embranchements, sont tellement gravés dans mon cerveau que si j'étais artiste, au lieu d'être un ancien employé de commerce devenu un officier subalterne très boueux, je pourrais dessiner tout cela pour vous, je regrette de ne pouvoir le faire. Non seulement je les

connais, mais je n'ai qu'à fermer les yeux pour en avoir tous les détails, je veux les sentir, j'ai la sensation de la nature exacte de la boue qu'ils renferment. Je connais les trous cachés, pleins d'une eau profonde. Je sais l'emplacement des mauvais endroits dans les rondins, bien qu'ils soient recouverts d'une eau jaunâtre. Je les connais beaucoup mieux que je ne connais le Thames Embankment, le Strand, ou Brixton Hill ! Je n'exagère pas.

Nous appelons allées de canards une invention que je crois due au génie. Elle sert à empêcher les soldats de tomber dans les précipices sans fond, et elle permet aux officiers de service de faire un peu plus de cent yards à l'heure le long de leur tranchée. Prenez deux voliges de six ou huit pieds de long sur deux pouces d'épaisseur et quatre de largeur ; clouez deux ou trois bouts de lattes en travers, en laissant des intervalles de deux ou trois pouces : vous avez un châssis d'à peu près dix-huit pouces de largeur. Vous avez de la sorte une espèce de grille assez étroite pour être placée facilement au fond d'une tranchée. Si on la place sur des tréteaux profondément enfoncés dans la boue, eh bien, vous avez lieu de remercier le Seigneur de ses bienfaits et vous pouvez vous occuper à châtier les Boches, en tâchant de ne pas être châtié par eux. Si vous n'avez pas ces merveilleuses inventions du génie, et si vous êtes dans des tranchées semblables aux nôtres, vous passerez votre temps à maudire énergiquement le génie ou quelque autre puissance invisible. Dès que vos chefs vous auront fourni quelques allées de canards, vous travaillerez sans arrêt, nuit et jour, si vous êtes prudents, à établir dans votre tranchée toutes les grilles que vous aurez pu vous procurer.

« Se procurer », quel verbe adorablement expressif! Jamais il ne me viendrait à l'idée de reprocher à un homme d'avoir volé une grille de ce genre, en quelque endroit que ce soit, à condition, naturellement, qu'il n'ait pas l'audace de la prendre à la compagnie « A » ; même dans ce cas s'il y arrivait, sa débrouillardise lui vaudrait le pardon ; il faut aussi qu'il s'en serve comme il convient, et non pour s'accroupir dessus dans un abri, encore moins pour en faire du feu.

Vous allez dire que je fais bien des embarras avec mes grilles de tranchées ; je croyais que la chose qui comptait

réellement était d'en venir aux mains avec l'ennemi. C'est vrai, je le reconnais. Mais, madame, comment faire? Il faut réfléchir sur les voies et moyens, comme dit Billy Morgan. Vous vous rappelez que Billy commandait le deuxième peloton ; maintenant, comme officier mitrailleur, il est devenu d'une fierté insupportable, et me met sur le dos la plus grande partie de son travail, il lui faut un abri pour lui tout seul. Nous le faisons enrager en prétendant qu'il a obtenu son poste grâce à l'influence de son illustre compatriote : le ministre des munitions. En réalité, il doit tout à son labeur, et à ses dons intellectuels de premier ordre.

La guerre de tranchées n'est pas une chose aussi simple que vous pourriez l'imaginer. Il est impossible de se jeter droit sur l'ennemi. Il en serait content, comme nous serions contents s'il essayait de le faire. Vous devez savoir qu'en première ligne l'atmosphère et le terrain environnants peuvent être changés à tout moment en une zone de feu, de gaz, de projectiles, d'explosions, de balles et d'obus. Si vous levez le doigt en dehors de la tranchée, le jour, vous offrez une cible à Fritz, il l'acceptera promptement, avec beaucoup de reconnaissance, et la réduira en miettes. Vous avez compris, n'est-ce pas? Bon. Pour se battre il faut savoir se conserver, soi et ses hommes. Pour se conserver, il faut avoir un abri. Aussi rien n'est plus important que d'avoir des tranchées habitables où la circulation soit suffisamment facile et rapide.

Pour vivre, voyez-vous, il faut manger et boire. Chaque miette de pain, chaque goutte de thé ou d'eau, chaque cartouche doit être apportée de l'arrière à dos d'hommes, le long de centaines de yards de boyaux. En cas d'attaque, la rapidité du mouvement est un élément capital. La nature semble avoir horreur des tranchées, qui sont une sorte de vide, et n'ont rien d'aimable ; dans la région que nous habitons elle a hâte de les remplir d'eau partout où cela est possible. Des pompes? Mon Dieu oui. Mais l'argile et la boue s'affaissent. Les obus causent des éboulements. Les hommes qui se pressent nuit et jour broient la terre. Il y a de la boue, une boue indicible et inénarrable. Réfléchissez-y avec calme un instant et vous partagerez notre avis sur les allées de canards. J'espère que l'inventeur a été fait duc. Comprenez-vous maintenant

l'importance vitale de divers détails matériels qui seuls nous permettront de châtier les Boches?

Vraiment j'ai eu tort d'essayer de vous expliquer dans une lettre ce que sont les tranchées. Je m'y prends mal, et si j'y réussissais mieux, je ne ferais que vous fatiguer. J'espère cependant que vous vous ferez peu à peu une espèce de tableau de tout cela, qui servira en quelque sorte de toile de fond pour les nouvelles que je pourrai vous envoyer à l'avenir. Pour l'instant, il faut que je m'occupe d'un gros tas de lettres du premier et du deuxième peloton. Il y a beaucoup de polygames dans ma compagnie si j'en juge par le nombre de femmes auxquelles ils écrivent. Ensuite j'irai dormir. Dormir, hors des tranchées, la belle chose! Mais je vous écrirai encore dès demain sans doute.

Mes hommes sont dans le meilleur état physique et moral. Les tranchées que nous avons prises sont vraiment mauvaises. Elles ne ressemblent pas aux magnifiques tunnels de métro que nous avons construits sur la plaine de Salisbury. Personne ne grogne, on entend seulement quelques remarques drôles, les hommes sont impatients de taper sur le Hun et ils travaillent comme des nègres à la mise en état de leurs tranchées. Nous sommes tous en bonne santé, et très heureux, et même si je ne vous envoie pas aussi souvent de mes nouvelles, ne croyez pas qu'il y a lieu de vous inquiéter au sujet de votre...

V

Notre deuxième jour de repos est terminé, demain soir nous retournons sur la ligne de feu pour relever les L....s. Nous referons en sens inverse le chemin que nous connaissons déjà, par la vallée verdoyante et triste qui dissimule quelques-unes de nos batteries ; nous allons passer par les rues désertes de ... avec ses boutiques et ses maisons aux volets fermés ; nous traverserons la voie de chemin de fer où l'herbe a poussé, et un

petit village dont l'église est encore debout. Mais la plupart des fenêtres de ses chaumières n'ont plus de vitres. Il nous faudra traverser la petite rivière jusqu'à Ambulance Corner, cible favorite des obus boches, et alors en suivant le creux boisé où le gaz empoisonné des Allemands s'accumule, le long boyau conduisant au poste de commandement du bataillon dans la tranchée de soutien. Là la compagnie « A » se portera sur la droite, la compagnie « B » sur la gauche, et la compagnie « C » à l'extrême gauche de notre portion de secteur.

Le petit village proche d'Ambulance Corner n'a presque plus de toits, tous les murs sont percés de trous d'obus, quelques-uns sont réduits en poussière. Quant à la ville dont je vous ai parlé elle ressemble plutôt à une cité de mort. Le Hun s'est acharné sur sa cathédrale. Grâce à ses avions d'observation il est parvenu à la détruire à peu près complètement. Il y a dans son clocher de grandes fentes béantes creusées par les obus, cependant le plus bel ornement de ce clocher, une statue représentant la Madone et l'enfant Jésus, de trente à cinquante pieds de haut, est restée intacte. La base de la statue a été détruite par un percutant, et la statue elle-même est étendue horizontalement sur la rue. Les âmes pieuses sont persuadées qu'aucun projectile allemand ne sera capable d'abattre l'emblème sacré. La sauvagerie des Boches n'a affaibli la foi de personne en France, bien au contraire.

Une usine toute proche, qui a l'air d'être une fonderie, n'est plus maintenant qu'une masse confuse de fer tordu ; en traversant la ville, on aperçoit d'étranges visions de chambres à coucher désertes, dont les meubles sont exposés à toutes les intempéries. Parfois un obus a rasé un mur à la hauteur du premier ou du second étage, en laissant intact le rez-de-chaussée.

Mais je veux vous parler des tranchées. Quand je passai pour la première fois par Manchester Avenue, je pensai : « Il n'y a pas lieu de se plaindre ici. Ça va, il y a de la boue, mais je ne vois pas ce que je pourrais écrire chez moi. » Cette avenue traverse une colline crayeuse sur une longueur de plusieurs centaines de yards. Elle est assez large pour qu'un homme passe facilement partout. Son parapet et son parados blancs

vous dominent d'un pied ou deux. Les côtés resesmblent à ceux d'un tunnel ; de la bonne craie sèche et solide comme nos tranchées de Salisbury; aucune cavité n'y est visible. Le fond contient deux ou trois pouces d'une jolie boue crayeuse bien propre et d'eau. Une pente douce draine l'avenue automatiquement.

Des brodequins de marche ordinaires vous suffisent pour aller jusqu'au poste de commandement. Depuis, j'ai appris ce que c'était de marcher les pieds dans des chaussures pleines d'une eau boueuse, lorsque l'on porte des bottes de tranchées de caoutchouc, montant jusqu'aux cuisses, avec des courroies attachées à la ceinture. Un peu au-dessus du poste de commandement la craie fait place à l'argile, l'argile cesse ensuite et l'on marche dans la mélasse jaune. On atteint ensuite sur une longueur de deux cents yards un bout de tranchée si agréable que l'on regrette la mélasse.

Le secteur que la compagnie « A » occupera demain soir contient un filon de colle. Cette colle doit avoir dévoré quelques centaines de paires de chaussures et des munitions, des outils de tranchées, de quoi remplir l'arche de Noé.

Le filon de colle a certainement eu dans des temps très anciens, un fond ; mais j'imagine que les Boches l'ont détruit. Personne n'a jamais été capable de le découvrir en tout cas, et comme le soldat le plus grand de la compagnie n'a que six pieds deux pouces, j'espère que nous ne le découvrirons jamais. D'abord il vous semble que vous allez pouvoir avancer par bonds rapides, comme en patinant vite sur une glace très mince, les pieds écartés de manière à vous appuyer sur les côtés de la tranchée. Mais ce bout de tranchée est habité par des démons, qui rient quand vous étendez vos jambes. La colle est si épaisse, après l'espèce de soupe que vous avez traversée, que son aspect solide vous réjouit. C'est alors que les démons commencent à ricaner.

Pendant les premiers pas, vous n'enfoncez guère que d'un pied : « Ah, ça marche », dites-vous, c'est là que les démons du filon de colle éclatent de rire. Le pas suivant vous enfonce un peu plus; naïvement, vous tirez le pied brusquement pour le retirer. Vous réussissez, à condition de faire sauter un bouton de bretelles, si vous avez eu l'imprudence d'arracher les

courroies de vos bottes, à sortir la jambe de la botte. Alors vous vous arrêtez, pour réfléchir, tout en refoulant le pied dans la botte; vous regardez tout autour de vous, tâchant de voir où vous en êtes. Alors les démons doivent se tenir les côtes dans un accès d'hilarité convulsive.

Tout en réfléchissant vous vous enfoncez, lentement et doucement. Vous vous en apercevez, quand vous essayez de faire le pas suivant. Et alors tandis que les démons continuent leur rire barbare tout autour de vous, vous avez tout le temps de réfléchir, jusqu'à l'arrivée de quelqu'un qui connaît particulièrement cette charmante villégiature. Alors deux ou trois Samaritains avec des pioches et des pelles et une poutre ou deux viendront vous délivrer soit avec, soit sans vos bottes.

Ce qui rend les démons réellement malades à force de rire, c'est que le Boche se décide parfois à arroser votre coin de tranchée avec des shrapnells ou des balles de mitrailleuses. Vous avez là une occasion magnifique pour revoir en pensée toutes les fautes que vous avez commises au cours de votre vie.

Après cette substantielle « pièce de résistance » (voyez que je fais beaucoup de progrès en français, pendant le trimestre) vous trouvez un entremets délicat dans Sauciehall Street, où l'eau est extrêmement profonde, mais vous permet de laver la colle qui couvre jusqu'aux poches de votre capote. Ce liquide innocent se pompe très facilement, et nous le déversons quotidiennement dans une rigole qui, nous l'espérons bien, conduit à une sape boche. On a beau pomper, l'eau revient très rapidement. Et alors une fois vos bottes remises à neuf par le lavage, ainsi que vos poches de capote, vous arrivez au coin du Coupe-gorge, endroit où Leadenhall Street entre dans la tranchée de tir. C'est là que le Hun aime à envoyer le matin et le soir ses « Hymnes de haine », dans l'espoir d'atteindre des hommes de corvée, qui nous apportent à manger. Martin, du troisième peloton, a reçu là un calmant, le matin où nous sommes montés aux tranchées. S'il a de la chance, et si sa plaie ne s'infecte pas, il sera de retour d'ici un mois. Le terrain est légèrement toxique. Aussi même après la plus légère blessure, on vous fait une piqûre de sérum antitétanique, produit excellent.

La tranchée de tir dont nous disposons est plutôt une blague, remarqua le Pacificateur, quand il essaya d'en sortir pour jeter un coup d'œil sur le fil de fer barbelé et sur la Terre qui n'est à personne. Il tenait son revolver d'une main et une grenade de l'autre, mais je suis heureux d'ajouter que la cheville de sûreté de cette grenade fonctionna bien. En tout cas je la lui enlevai après sa seconde chute dans la tranchée. Le bombardement des Boches a été si acharné, et la pluie si persistante qu'il n'y a pas moyen de monter sur le parapet.

A trente ou quarante yards au nord du coin du Coupe-gorge vous trouvez un endroit qui s'appelle Whitehall. On y trouve pas de War Office, mais quelques fragments de craie. On arrive ensuite au bureau de la compagnie. La première fois que je le vis ce bureau me parut un trou extraordinaire. Je trouve maintenant que c'est un excellent abri, des plus confortables, et avec un toit. Ce toit n'est pas à l'épreuve du bombardement, mais l'eau ne le traverse pas, et il est tout à fait capable de résister victorieusement aux balles et aux grenades. Pour entrer, vous franchissez une petite digue, et descendez ensuite deux marches ; il y a une porte qui a dû être amenée du village. On y voit aussi une glace à cadre doré, une caisse d'emballage qui sert de table, les restes de deux chaises, deux rayons et deux lits de camp.

Madame, n'allez pas penser que nos tranchées soient abominables. J'ai peut-être exagéré, en vous parlant du filon de colle. En tout cas je puis vous promettre deux choses. La première, c'est qu'avant longtemps, si la compagnie « A » revient deux ou trois fois de suite dans le même secteur, ses tranchées changeront du tout au tout. Je vous assure en second lieu que nos tranchées sont meilleures que celles d'en face. Je sais cela parce que je les ai vues. J'avais l'intention de vous parler de cela ce soir, mais il est trop tard, et il faudra que vous attendiez ma prochaine lettre. Oui, je suis allé voir leur première ligne, j'ai vu qu'elle était nettement plus mauvaise que la nôtre, et je suis revenu sans aucune égratignure pour signer encore votre...

VI

Notre cure de repos s'est terminée hier au soir et nous avons repris notre place sur la ligne de feu. Je viens juste de rentrer dans l'abri souterrain de la compagnie pour me reposer : j'ai été tenu en haleine à peu près toute la nuit, sauf pendant quelques instants ce matin entre 2 et 4 heures. Comme je l'ai déjà dit, cet abri n'est pas mauvais : il est étanche. Il renferme deux couchettes convenables qui sont superposées. Il nous sert de salle de mess et le Pacificateur, Taffy Morgan et moi en avons fait notre chambre à coucher. Tony et le Bébé se reposent quand ils en ont l'occasion dans un tout petit abri que nous avons fait nous-mêmes au cours de notre instruction de l'autre côté du Whizz-bang Corner dans la tranchée de première ligne.

Vous vous rappelez Bébé, sans doute? Peloton n° 4. Son père est médecin au service sanitaire. C'est un gentil garçon et qui a beaucoup gagné depuis qu'il est ici. Il devait être arpenteur ou quelque chose comme ça, et il est très au courant des travaux de tranchées et de tout ce qui touche de près ou de loin aux constructions. En vous écrivant je voudrais éviter si possible une erreur qui me paraît assez répandue parmi les hommes du front, erreur qui cause des malentendus ridicules en Angleterre. Je me rappelle avoir entendu une fois la conversation de deux tommies en Angleterre : l'un d'eux arrivant du front, l'autre lui demandait comment on transportait les blessés vers l'endroit où on pouvait les soigner : « Oh ! c'est bien simple, dit celui qui revenait du front, le moyen est toujours le même : il y a toujours des péniches qui attendent, et quand on est blessé, on vous met à bord et vous suivez le canal jusqu'à la première ambulance où l'on panse vos blessures. — Ah ! je comprends, dit l'autre. » Je vis que l'impression que lui laissait cette explication, c'est qu'il y avait des péniches attendant les blessés sur un canal s'étendant sur les cinq cents milles de la ligne franco-anglaise.

Vous voyez où je veux en venir. Un homme ici ne connaît que son petit morceau du front, et les siens restés au foyer sont portés à croire que ce qui est vrai du mille que voit leur parent s'applique au front tout entier. Cela est absolument faux. Dans les tranchées, un bataillon peut se trouver dans un bois, un autre sur un plateau dénudé, un troisième au milieu d'un village ruiné, s'abritant dans les caves des maisons écroulées, un quatrième occupe peut-être des tranchées parallèles à une rivière ou à un canal. Ne faites donc pas l'erreur de croire que ce que je vous dis soit vrai du front en général, quoique pour bien des choses ce soit assez typique.

Vous voudriez savoir comment on fait la relève des tranchées : eh bien, voici. Le Pacificateur, notre noble commandant de compagnie, est arrivé hier d'avance avec le sergent-major de la compagnie. Ce sergent-major est une institution remarquable : c'est, je le crois, le seul ancien membre de l'armée régulière dans la compagnie. C'est un ancien sous-officier d'infanterie de marine, un homme admirable, proposé pour la Victoria Cross, et nous espérons tous qu'il l'aura. Le Pacificateur et lui sont arrivés trois heures avant nous, me laissant le soin d'amener la compagnie. Le Pacificateur a parcouru toute sa fraction de la ligne, escorté par l'officier commandant la compagnie que nous relevions ; il a pris note des postes des sentinelles et des endroits particulièrement dangereux, malsains, spécialement exposés au feu des Boches. Il a fait un inventaire général et a fait ses plans en ce qui nous concernait.

Je dois vous dire qu'un sergent de chaque peloton accompagnait le Pacificateur et le sergent-major afin de pouvoir guider leur peloton respectif vers leurs positions à leur arrivée. Puis le sergent-major a fait le relevé de toutes les provisions dans la tranchée, bêches, pelles, fusées, munitions pour petites armes, matériel pour réparer les tranchées, etc., le tout d'après l'inventaire du sergent-major de la compagnie que nous relevions. Ce relevé fut certifié correct et signé par le Pacificateur. Celui-ci recueillit ensuite d'un officier commandant la compagnie un rapport des travaux exécutés et à faire : réparation des parapets, claies, etc. ; je dois dire que ce rapport signalait

surtout ce qui restait à faire. Le Pacificateur recueillit ensuite tous les renseignements pouvant lui servir.

A la tombée de la nuit, la compagnie « A » sortit de « B » et suivit le chemin dont je vous ai parlé jusqu'à Ambulance Corner. Inutile de vous dire qu'elle avait l'allure martiale, puisqu'elle était commandée par votre serviteur. Ambulance Corner était assez animée quand j'y suis arrivé : cela arrive souvent, et je regrette de dire que la malheureuse compagnie « B » qui nous suivait eut deux blessés dont un mortellement. Je fis prendre le pas accéléré à la compagnie « A » en file indienne, les hommes se suivant à un mètre pour traverser le morceau le plus exposé du coin ; je fus heureux de voir le dernier d'entre eux à l'abri de Manchester Avenue sans que nous ayons éprouvé de pertes. J'ai compris la grande anxiété qu'éprouvent les commandants de compagnie conscients de leurs responsabilités et je crois que la plupart le sont.

Au moment où nous approchions du Whizz-bang Corner, nous rencontrâmes les quatre sous-officiers partis en avant avec le sergent-major de la compagnie et ils menèrent les pelotons vers les sections de la ligne qu'ils devaient occuper. Bien entendu pas un homme de la compagnie que nous relevions n'avait encore quitté la tranchée. On commença par relever les sentinelles de l'autre compagnie et nous nous rendîmes compte par nous-mêmes que les hommes de relève avaient bien compris les renseignements et les instructions reçues des hommes qu'ils remplaçaient. Puis, les sous-officiers envoyés à l'avance montrèrent aux hommes de leur peloton leurs abris : ces abris sont peu nombreux dans cette partie, mais nous allons les augmenter et les améliorer le plus tôt possible. Pendant ce temps les nouveaux commandants de pelotons s'entretenaient avec les commandants de l'autre compagnie.

Enfin, le Pacificateur prit congé de l'officier commandant la compagnie que nous relevions. Chacun des officiers avisa par téléphone le quartier général du bataillon annonçant que la relève était chose faite et l'autre compagnie défila le long de Sauciehall Street vers Manchester Avenue pour prendre soi-disant du repos. En réalité, je crois qu'ils se reposeront, une autre compagnie d'autre brigade étant logée cette semaine

dans le village juste en arrière de nos lignes et étant chargée du gros travail de nuit : transport du matériel de réparation pour tranchées et le reste.

La nuit fut tranquille et cela vaut mieux, parce que cela nous permet de mieux étudier l'avenir à la lumière du jour et aussi parce que nous pouvons procéder rapidement à certaines réparations nécessaires des tranchées. La moitié de la compagnie travailla toute la nuit à réparer le parapet défoncé par endroits, ce qui constituait une série de points dangereux qu'il fallait passer de nuit et de jour. Le Boche est assez prompt à découvrir ces brèches ; ses tirailleurs et ses mitrailleurs trouvent vite la distance, et si on ne répare pas bien vite on est sûr d'éprouver des pertes. On bouche ces trous avec des sacs de sable, et la terre sèche est plutôt rare dans ce secteur.

Donc une nuit calme et peu de coups de feu. Comment comprenez-vous ces mots au pays : « Calme sur le reste du front. — Rien d'intéressant à relever. — Situation inchangée »? Et ainsi de suite. Ce sont là les phrases courantes des communiqués.

Eh bien, entre 2 et 4 heures ce matin, il y a eu des moments où le feu a cessé, à l'exception de quelques coups isolés des sentinelles se répondant d'un camp à l'autre. De temps à autre une de ces balles peut frapper un homme passant dans un boyau, ou plutôt un soldat patrouillant entre les deux lignes ou à l'ouvrage sur un parapet. Le plus souvent ces balles n'atteignent personne. Pendant ce temps, sur l'autre fraction du front une fusée éclairante montait toutes les deux minutes de la ligne boche en face : c'était pour permettre à la sentinelle de voir si quelque patrouille rampait vers leurs tranchées.

Pendant le reste de cette nuit paisible le feu fut tout juste « normal ». Cela veut dire que les mitrailleuses boches arrosèrent nos parapets et le terrain entre les tranchées une fois tous les quarts d'heure. La fusillade fut plus continue ainsi que l'emploi des fusées. Huit ou dix fois pendant la nuit ils nous envoyèrent des salves d'une douzaine d'obus. A deux reprises, à 10 heures et à minuit, ils endommagèrent le parapet avec des obus de gros calibre. Ils lancèrent une fois quatre grenades sur notre gauche d'un boyau qu'ils avaient de ce côté, mais nous avions pris nos précautions et nous répondîmes

par le feu d'une mitrailleuse avec tant de rapidité que leurs grenadiers durent être touchés. Ils se turent et une patrouille de bombardement que nous envoyâmes au bord de leurs boyaux une demi-heure plus tard les trouva vides.

Pendant la nuit notre feu fut plutôt un peu moins vif que le leur. Le Pacificateur tient à réserver ses munitions pour des cibles vivantes et je crois qu'il a raison. Un de nos hommes fut légèrement blessé : ce fut tout. Ce n'est pas mal, quand on songe que nous avons travaillé au parapet toute la nuit. Voilà ce qu'on appelle des nuits paisibles. Ce matin Fritz a criblé notre parapet avec ses mitrailleuses, nous prenant sans doute pour Johnny Raws. Il a gaspillé des centaines de cartouches. Nous étions parés : pas une tête n'émergea, et mon meilleur tirailleur, le caporal May, toucha un de leurs observateurs aux mitrailleuses en pleine tête. Les tranchées se trouvent à cent mètres de distance.

Mais, mon vieux, il est temps pour moi de rentrer ou je ne me reposerai pas d'aujourd'hui. Je sais que je ne vous ai rien dit de l'occasion que j'ai eue d'inspecter les tranchées boches. Peut-être aurai-je quelque chose de plus intéressant à vous raconter dans ma prochaine lettre.

En attendant, nous sommes heureux comme des rois, et rappelez-vous qu'il n'y a pas lieu de vous préoccuper à mon sujet.

VII

Une de vos cartes postales ne m'est donc point parvenue : ce n'est pas étonnant, mais ce qui me surprend, c'est que vous me paraissez avoir reçu tout ce que je vous ai écrit. En vérité je considère que le service postal britannique en France est une des choses les plus remarquables de cette guerre. Nous recevons tous les jours nos lettres et nos paquets sur la ligne de feu. J'ai vu des hommes au milieu d'un bombardement assez intense lisant leurs lettres dans leurs abris et ouvrant les

paquets renfermant les petites douceurs qu'on leur envoyait du pays.

Vous êtes vraiment bien aimables de copier mes lettres pour les faire circuler parmi nos amis. Il m'est impossible d'écrire à plusieurs correspondants parce que j'ai besoin de mes loisirs pour dormir. Je m'excuse d'avoir omis de vous donner certa nes explications que je vous avais promises : je tâcherai de faire mieux à l'avenir. Quant à la petite aventure qui m'a permis d'inspecter les tranchées boches au cours de mon instruction, elle n'a rien de bien extraordinaire. En réalité elle résultait d'une sottise de ma part : c'est pourquoi je n'en ai point parlé. C'était la seconde nuit de notre instruction et la compagnie dont nous faisions partie organisait l'expédition d'une petite patrouille de bombardement avec des grenades, et naturellement je demandais à en faire partie pour voir ce qu'il y avait à voir. J'y fus autorisé par l'officier commandant la compagnie et je pris avec moi le caporal Slade de mon peloton, un brave garçon très désireux de s'instruire. Je lui aurais souhaité un meilleur maître.

Nous étions tout près des fils de fer boches quand notre patrouille de cinq hommes aperçut une patrouille allemande d'une vingtaine d'hommes. L'officier qui nous commandait nous ordonna fort judicieusement de regagner une tranchée de flanquement venant à notre propre tranchée ou plutôt une sape qui s'en détachait afin de signaler la présence de la patrouille boche. Étant inexpérimenté, je m'égarai, égarant Slade avec moi. J'avais grande envie naturellement de bien voir la patrouille boche, la première qu'il m'était donné de voir en terrain découvert et comme un imbécile je m'écartai de nos trois autres compagnons, Slade me suivant de très près avec une confiance que je ne méritais pas.

Je me rendis bientôt compte que j'avais perdu de vue mes compagnons et les Boches et je regagnai en toute hâte, en rampant, ce que je croyais être notre tranchée, m'en voulant de n'avoir pas pris une boussole, erreur que je ne referai jamais. A ce moment un bouquet de fusées éclairantes jaillit de la ligne boche et leurs mitrailleuses ouvrirent un feu très vif. Nous nous aplatîmes, Slade et moi, dans l'herbe détrempée et ne fûmes pas touchés. Pendant un moment, le feu fut très

vif de part et d'autre et l'éclairage des deux adversaires rendait notre situation assez peu confortable.

Quand le calme revint, nous avançâmes de nouveau et arrivâmes à travers les fils de fer jusqu'au parapet. Nous étions sur le point de nous laisser glisser dans la tranchée quand un homme fit le tour par la traversée à côté de laquelle nous nous trouvions, grommela et lança un coup de baïonnette dans la direction de Slade.

Il y eut quelque confusion comme vous devinez. Mais dans ces moments la pensée est rapide. Nous nous rendîmes compte sans doute en un vingtième de seconde que nous venions d'atteindre la tranchée boche au lieu de la nôtre ; mais ce qui suivit fut trop embrouillé pour que j'en aie gardé le souvenir. Nous comprîmes qu'il fallait faire taire cet homme, tout aussi vite que nous avions compris que nous nous étions trompés de tranchée. Je me rappelle la sensation agréable que j'éprouvai à planter mes deux pouces dans son cou : sensation agréable sans aucun doute, bien qu'elle doive vous paraître ignoble. Je crois que Slade lui fit son affaire. Nous étions donc à plat ventre sur la claie au fond de la tranchée quand mon petit poignard de tranchée tomba avec un bruit horrible qui me parut devoir nous amener d'autres Boches. Il n'en fut rien.

Je regrette de dire que j'abandonnai mon poignard, mais j'empoignai le fusil et la baïonnette du Boche pour m'armer sans penser que j'avais deux bombes Mills dans les poches. Slade fut à la hauteur et se conduisit comme un homme. Bien que très désireux de nous en aller, nous pensâmes qu'il valait mieux voir la tranchée boche puisque nous étions à portée. Nous avançâmes sans entendre ni voir personne, puis nous entendîmes un homme pataugeant dans la boue et jurant en un allemand fort correct. J'ai pensé depuis que nous aurions peut-être mieux fait de l'attendre pour expérimenter nos bombes, mais à ce moment, j'entendis plusieurs autres voix, je chuchotai à Slade de sortir de la tranchée et je le suivis sans perdre de temps. La tranchée en cet endroit était affreuse, pire qu'aucune des nôtres. Je m'en félicitai, car si elle avait été bonne, ces Boches nous seraient tombés dessus avant qu'il nous fût possible de sortir. La boue les retarda, le bruit qu'ils

firent en piétinant les empêchèrent d'entendre le bruit que nous faisions, et nous en faisions pas mal en passant à travers leurs fils de fer, moi en particulier, traînant le fusil boche, baïonnette au canon. Le jour commençait à poindre quand nous nous trouvâmes en terrain découvert : cela permit de nous orienter et il fallait en finir vite, car une demi-heure plus tard, nous aurions été une cible pour toute la ligne boche. Ici encore, Slade fut à la hauteur. Il reconnut un gros cratère qu'il avait remarqué à cinquante mètres au nord d'une tête de sape qui se détachait de notre ligne et qui nous mena à l'ouverture dans nos fils de fer d'où nous étions partis. Slade est épatant. Trois minutes plus tard nous étions de nouveau dans notre tranchée, et j'obtins une bonne ration de rhum pour nous deux de l'officier commandant la compagnie qui s'était résigné à nous porter disparus. Vous voyez que vous n'avez pas perdu grand'chose à ne pas apprendre tout ceci plus tôt : c'est un exemple de négligence de ma part qui aurait pu me coûter plus cher si je n'avais eu avec moi le meilleur des compagnons. Le Pacificateur va le proposer pour les galons Lance Sergeant quand nous quitterons les tranchées.

Vous m'avez demandé à quoi ça ressemble ici au front : la réponse n'est pas facile. Patience : je vous répondrai peu à peu, et, de votre côté, en juxtaposant mes renseigenments vous pourrez vous faire un tableau de ce qu'est le front. Si j'étais un écrivain de talent, je décrirais le tout d'un coup, mais ce n'est pas facile.

Je vous ai parlé des boyaux partant de Ambulance Corner et qui aboutissent perpendiculairement à la ligne de feu. La différence entre les boyaux et la ligne de feu, c'est que celle-c fait face au front boche et lui est parallèle. A dix-huit pouces du fond de la tranchée, se trouve une marche sur laquelle on monte pour faire le coup de feu ; de là, vous voyez au delà du parapet la zone neutre jusqu'aux lignes boches.

La ligne formée par les tranchées n'est pas droite, cela va de soi : elle décrit des courbes selon la nature du terrain. Les sapes se détachent des tranchées et s'avancent vers les lignes ennemies : à l'extrémité des sapes, nous plaçons, la nuit, des postes d'écoute qui communiquent par téléphone avec la ligne de feu. Ci-dessous la coupe de la tranchée de première

ligne avec des traversées tous les vingt ou trente pas pour prévenir les feux d'enfilade qui, naturellement, sont meurtriers. Les projectiles d'en face, si le tir est trop court ou trop long, tombent en avant ou en arrière de la tranchée : vous saisissez?

Que voit-on de la première ligne? cela dépend. C'est toujours assez bizarre, surtout le soir quand les Boches lancent leurs fusées éclairantes ou qu'il y a assez de lune pour vous faire croire que vous voyez toutes sortes de choses. D'abord il y a le parapet de la tranchée dont la hauteur varie de cinq à vingt-cinq pieds : il descend en pente douce vers la zone neutre. C'est le parapet qui arrête les balles destinées à la tête. Si les obus boches parviennent à le détruire, il faut le rebâtir le plus juste possible, car la tranchée derrière étant ouverte, les hommes qui vont et viennent peuvent être atteints.

A une distance de vingt à trente pieds au delà du rebord de la tranchée, commencent les fils de fer qui s'étendent à vingt ou trente pas sur la zone neutre. Vous avez vu la disposition de ces fils de fer dans des images : des rangées de piquets en bois (nous employons maintenant des piquets en fer avec des vis qu'on peut enfoncer sans bruit) reliées en tous sens par des fils de fer ronce formant un obstacle difficile et désagréable à franchir, surtout la nuit, le seul moment où il soit possible de s'en approcher sans être réduit en bouillie.

On a accroché aux fils de fer des vieilles cloches, des boîtes de conserves, si bien qu'un rat venant à remuer le fil de fer la nuit, les sentinelles en sont informées, et les Boches sont moins sveltes et moins agiles que les rats. Supposez qu'il en vienne un de nuit, des bombes à la main : comme il est impossible de lancer une bombe à coup sûr à plus de vingt ou trente mètres, notre Boche se trouvera arrêté par nos fils de fer à cinquante ou soixante mètres de notre ligne. Si par impossible il se faufile à travers nos fils de fer et fait ainsi une vingtaine de pas pour finir par lancer sa grenade, vous pouvez vous imaginer la grêle de balles qui s'abat autour de lui pendant qu'il cherche à se dégager au milieu des fils de fer ronce.

Mais ce n'est pas le point fort du Boche. Quand il quitte sa tranchée, c'est pour avancer en formation serrée. Nos hommes s'y entendent beaucoup mieux à enjamber les piquets.

De-ci, de-là, on voit pendre aux fils de fer des lambeaux d'uniformes, des guenilles, et parfois des choses lugubres. Au delà des fils de fer, c'est la zone neutre. Ici elle est large d'environ cent mètres. C'est parfois plus, et dans un endroit que nous pouvons voir à un mille d'ici, elle a moins de cinquante mètres. Puis ce sont les fils de fer boches qui commencent, à travers lesquels on voit le front ennemi semblable au nôtre, difficile à distinguer du nôtre dans l'obscurité.

C'est une chose curieuse que ce long ruban de la zone neutre qui va de la mer du Nord jusqu'à la Suisse, long de cinq cents milles. Tout le long de cette rive, de jour et de nuit, incessamment, pendant tous ces longs mois, des yeux humains ont veillé sur cette bande de terrain abandonnée et des balles n'ont cessé de la franchir de part et d'autre. Se montrer c'est la mort. N'empêche que j'ai entendu une alouette lançant ses trilles au-dessus de la zone neutre au point du jour aussi mélodieusement que les oiseaux au-dessus de nos pelouses d'Angleterre. Une avenue de mort longue de cinq cents milles, ce n'est d'un bout à l'autre que des restes de soldats ; de chaque côté, sur toute la longueur, un terrier de tranchées, d'abris, de sapes, de tunnels, de passages souterrains, habités, non par des lapins, mais, il est vrai, par des millions de rats et des millions d'hommes, affairés, disposant de munitions sans nombre et d'une organisation égale à l'administration la plus parfaite d'une cité anglaise.

Parmi ces habitants se trouve un homme qui doit cesser d'écrire et manger un morceau avant de reprendre le service. Cet homme, entre un million d'autres, jouit d'un bel appétit et réussit, en dépit de la fusillade, à penser souvent à vous : il espère que vous penserez à lui, le cœur joyeux.

VIII

Coïncidence étrange : la seconde phrase de votre lettre qui m'est parvenue hier au soir en même temps que nos rations de bougies et de coke, me demande à quoi ressemble un abri

souterrain. Vous me demandez toujours à quoi ressemble ceci ou cela : j'en conclus avec mélancolie que mes lettres n'ont aucune valeur descriptive. Mais « ne fusillez pas le pianiste, il fait ce qu'il peut », et s'il avait une plume plus experte, il en userait. La coïncidence, la voici : sur ce point précis de l'abri souterrain, je puis disposer de la plume d'un écrivain mieux doué que moi. Vous connaissez Taffi Morgan — Billy — de notre compagnie? Eh bien, c'est un écrivain habile, et de de temps en temps, il envoie des renseignements à son père qui s'efforce de compiler un récit des faits et gestes du bataillon. Eh bien, hier au soir, une heure avant de recevoir votre lettre, je lus une description que Taffy envoyait aux siens du quartier général de la compagnie établie dans un abri creusé dans la tranchée : cette description vaut mieux que tout ce que je saurais faire. Je la lui emprunte, la voici, elle répond à votre question.

« Dug-out », une excavation, c'est bien le mot pour nos abris : je ne sais qui l'a trouvé, mais comme tant d'autres que Tommy emploie au front, c'est le mot propre. L'abri dont je parle sert de quartier général à la compagnie et se trouve comme bien d'autres dans une tranchée en forme de boucle longue de quatre-vingts à cent mètres qui décrit une courbe à une distance de vingt ou trente mètres en arrière de la ligne de feu. La profondeur moyenne de cette petite tranchée est de sept pieds, elle a été creusée par les Français avant que nous n'occupions ce secteur et elle est très large du haut. Point de parapet, un fossé ouvert, ses rebords mal nivelés, s'écartant de huit ou dix pieds ; le fond où l'on marche a trois pieds de large. Ce fossé est pourvu de claies longues de six pieds et larges de dix-huit pouces. Chacune des sections de la claie est supportée à chaque extrémité par un tréteau profondément enfoncé dans la boue. Aux courbes, il y a des interstices de plusieurs pouces entre les claies. Par endroit des lames de bois manquent : ces trous réservent des surprises désagréables la nuit, quand on s'y enfonce jusqu'aux genoux. Par endroit le tréteau qui soutient un des coins de la claie ayant cédé, la claie a de l'inclinaison, inclinaison sans inconvénient pendant la journée, mais désagréable quand on est pressé la nuit.

Quoi qu'il en soit, la tranchée est pourvue de claies, perfectionnement appréciable, grand progrès sur ces tranchées où les hommes perdent leurs bottes dans la boue et doivent être déterrés, chose qui arrive souvent aux Boches.

« Mon tableau du quartier général est tracé à 3 heures du matin : pas de lune, un silence de mort, frère Boche est en général assez calme : on n'entend que quelques coups de feu sans importance et destinés sans doute à permettre aux sentinelles allemandes de se rendre compte qu'elles ne sont pas endormies. Les Allemands à deux cents mètres, au delà des fils de fer et de la zone neutre, lancent de la même façon des fusées éclairantes qui éclairent d'une lumière étrange notre fossé noir pendant quelques instants, font jurer ceux qui y cheminent, à peu près comme les phares d'une auto font jurer un piéton sur une route de campagne par une nuit sans lune.

« A mesure qu'on avance en tâtonnant, on rencontre des ouvertures de-ci de-là sur le côté de la tranchée qui ne fait pas face à l'ennemi. Ces ouvertures conduisent à toutes sortes d'endroits tels que les abris des observateurs, les fosses à ordures, les entrepôts de tranchées, etc. Un filet de lumière marque une des ouvertures haute de quatre pieds, large de huit pouces. Au-dessus de cette ouverture est suspendue une toile imperméable ; il n'y a qu'à la soulever, à descendre de deux pas et l'on est dans le quartier général de la compagnie : c'est un trou creusé dans une des faces du fossé : le fond est à deux pieds au-dessous du niveau des claies de la tranchée : cette excavation mesure six pieds sur huit.

« Il faut entrer avec soin sous peine d'entrer trop vite et assis. Au fond de l'excavation en face de l'entrée, se trouvent deux couchettes superposées, larges de deux pieds et faites de grillages métalliques tendus sur des pieux fixés à deux poteaux épais et plus ou moins bien couverts par quelques sacs de sable vide. Une de ces couchettes est destinée à l'officier commandant la compagnie et sert relativement à un de ses subalternes. Dans l'autre dort actuellement un commandant de peloton, une jambe pendante avec de la boue sur ses bottes de caoutchouc et jusque par-dessus les genoux ; il a jeté une peau de bique sur ses épaules et enfoncé sa casquette sur les yeux pour exclure la lumière de la bougie qui brûle en coulant le

plus gaîment possible en dépit des courants d'air, protégée par un écran formé de boîtes de conserves, etc. L'officier dans la couchette dort d'un sommeil de plomb : un rayon de lumière éclaire son menton hérissé d'une barbe de plusieurs jours, souillé d'éclaboussures de boue, chose qui prouve qu'il a fait au moins la moitié de son service dans la tranchée et que dans quelques jours il regagnera le cantonnement où il pourra se raser. »

(Vous avez là, outre une description de l'abri, un portrait peu flatté de votre fidèle serviteur.)

« La table, trente pouces sur vingt, était une caisse d'emballage juchée sur des pieux et appuyée sur un des côtés de l'excavation ; au-dessus de la table une étagère, jadis une caisse, contenant deux cruches de rhum. Sur l'étagère se trouvent des produits alimentaires, quelques fusées, des lumières Very, un exemplaire de *Punch*, une boîte en fer-blanc pleine de bougies, une carte, etc. Enfin un livre de cuisine français, recouvert de poussière et qui fait partie du mobilier de la tranchée.

« Suspendus aux murs de l'abri, figurent des valises, des jumelles, des périscopes, un pistolet Very, deux cannes recouvertes de boue sèche, un imperméable boueux, un casque, des bottes, et l'image d'un chat qui rit avec cette légende : « Souriez donc, que diable ! » Les bottes ne servent point quand les habitants de l'abri emploient des bottes de tranchées imperméables qui montent au-dessus des genoux. Du feutre goudronné forme le plafond ; au-dessus se trouvent des pièces de bois à peine dégrossies, des fils de fer galvanisés, des pierres, de la terre. L'abri ne résisterait pas à un bombardement, mais il protége contre les balles et les zeppelins, et il est imperméable autant que la moyenne des pardessus que l'on vend sous ce nom.

« Au dehors, la tranchée est calme, mais l'abri est très animé. Tous les alentours sont creusés par les rats, des rats bruns, gros comme de jeunes chats, fort bien nourris, très apprivoisés et qui ne se donnent pas la peine de chasser les souris qui examinent en ce moment le contenu des boîtes de conserves à quelques pouces de la tête d'un officier commandant. Parmi les rats, les femelles nourrissent leurs petits qui paraissent doués d'un bel appétit, d'autres se font la cour avec des petits

cris monotones, et le reste se livre à des courses folles sur l'envers du feutre qui sert de plafond et qui plie sous leur poids au point qu'on s'attend à le voir crever.

« A côté de la table, un escabeau boiteux. L'officier commandant y est assis, les bras étendus, la tête appuyée sur les bras, le visage sur les pages du cahier de rapport n° 153 dans lequel, il y a une demi-heure, il a rendu compte de la situation pendant la matinée, afin que le quartier général du bataillon, à un mille en arrière, pût recevoir avec quelques détails l'information qu'il ne s'était rien passé en dehors de la fusillade normale. Une souris se nettoie la moustache après un repas de lait condensé, à deux pouces de l'oreille gauche du dormeur et la bougie coule à deux pouces de la pointe de son bonnet de police. Au cours de ces derniers jours, il a fait quatre ou cinq de ces sommeils, une demi-heure à la fois, pas plus, car il a eu du travail sur la ligne de défense, travail risqué sur le parapet qui ne laisse guère de repos aux officiers commandants de compagnie.

« Un bruit de pas amorti par la claie boueuse se fait entendre dehors. Sur la table deux souris se dressent, l'oreille tendue. Les courses folles au-dessus prennent fin. Les épaules de l'officier commandant tressaillent. Les rats n'en continuent pas moins à nourrir leurs petits, l'un d'eux montre son nez au bord du feutre et renifle furieusement. La toile imperméable donne passage à un observateur et l'officier commandant se relève brusquement.

« — Un message de l'adjudant, mon officier !

« L'officier commandant lit le bref message, paraphe l'original pour le rendre à l'observateur, enfile la copie sur un clou au-dessus de sa tête, regarde sa montre-bracelet et dit d'un ton las :

« — Eh bien, qu'est-ce que les observateurs ont besoin de tirailler? C'est dix minutes avant l'heure, voici !

« Il arrache deux pages manuscrites du livre de rapport qui lui servait d'oreiller, signe et les tend à l'observateur.

« — Appelez le sergent-major en vous en allant, dites-lui que j'ai vu la tête de sape. Il peut amener des hommes pour le fil de fer tout de suite. Il est presque 3 heures. Envoyez un courrier avertir l'officier de garde que je me joindrai à

l'expédition. Rappelez au sergent-major que je veux deux brancardiers à la tête de sape. Dites-leur de ne pas se montrer tant que les nôtres n'auront pas franchi le parapet. Bon. Les messages seront expédiés à monsieur X... pendant mon absence.

« Frère Boche a des chances de se tenir tranquille. 3 heures c'est la bonne heure ; point de lune. Mais frère Boche étant très calme en ce moment, a peut-être envoyé des patrouilles à travers le zone neutre. Elles pourront rapporter des renseignements précieux à leurs lignes, deux ou trois mitrailleuses ouvriront peut-être le feu sur l'officier commandant et les soldats qui vont aux fils de fer, et puis il y a le danger d'être trahi par les fusées s'élevant de part et d'autre. Espérons cependant. Pendant ce temps l'officier commandant prend ses gants de cuir, passe la gaine de son revolver à la ceinture, éteint la bougie et trouve son chemin dans la tranchée noire, abandonnant l'abri à son collègue endormi qui a été de garde de 10 heures à 1 heure et qui le sera de nouveau une heure avant l'aube.

« En théorie, l'officier commandant peut avoir aussi besoin de sommeil que n'importe qui dans la tranchée. Il est néanmoins responsable de tout ce qui peut se passer le long d'une grande étendue de tranchées sombres et mystérieuses, susceptibles d'être transformées en un clin d'œil par l'ingéniosité des Boches en un enfer de gaz étouffant, de fumée, de flammes, d'explosions qui détruisent tout. Les officiers allemands, dans les abris d'artillerie, à un mille de leur côté de la zone neutre, peuvent effectuer cette transformation en un instant. Ils l'ont fait, il y a moins de huit jours, mais notre vigilance les a déjoués. Ils s'y préparent peut-être lentement ; à l'encontre des officiers de compagnie allemands, nos officiers n'exigent jamais que leurs hommes affrontent aucun danger auxquels ils ne s'exposent point eux-mêmes. Et ainsi pour cet officier commandant en particulier, l'intérieur de cet étrange petit abri (où le rhum pour les hommes se trouve dans des cruchons sous la couchette inférieure, où l'on déchiffre la correspondance, les cartes, les rapports) n'apporte pas à ceux qui s'y retirent un repos complet ; mais les rats s'y complaisent. »

Voilà; en empruntant à Taffy, j'ai pu, comme vous le voyez, vous donner une idée beaucoup plus exacte d'un abri que je n'aurais pu le faire moi-même. En me relisant je trouve ma lettre un peu mélancolique et sombre ; pourtant cet abri ne manque pas de charme et Taffy est un officier de premier ordre : oh, il n'inspire pas la mélancolie ! Mais alors... je pense que c'est son sang celtique. Il se peut qu'il ait du tempérament : je le lui dirai. A propos, cette affaire des fils de fer s'est bien terminée : l'endroit était dangereux, mais le Pacificateur s'en tira sans perte. Taffy, n'est-il pas vrai, écrit de bien plus jolies lettres que les miennes.

(A suivre.)

UN OFFICIER ANGLAIS

ÉTUDES SUR L'ART ALLEMAND[1]

II

L'ARCHITECTURE ROMANE

L'Allemagne est fière de ses églises romanes ; elle y voit une des plus nobles créations de son génie. Qui n'a admiré, en descendant le Rhin, la silhouette grandiose que font sur le ciel du couchant ces hautes cathédrales de Spire, de Worms, de Mayence avec leurs deux dômes, leurs deux transepts, et leurs quatre tours? Elles ont pour l'imagination le charme du mystère, car elles ne ressemblent pas à nos églises de France. Elles sont étranges : on dirait deux églises soudées par l'extrémité et réunies en une seule ; elles font penser à l'aigle à deux têtes du Saint-Empire germanique. Leur force se revêt de grâce : les parties hautes des absides sont ajourées et forment une élégante colonnade en demi-cercle, invention charmante, une des plus heureuses qu'il y ait dans l'histoire de l'architecture. Jusqu'à Cologne, on rencontre ces absides légères, aériennes, qui sont une des poésies de la vallée du Rhin.

Voilà un art qui semble se présenter avec tous les caractères de l'originalité. Où trouverait-on de pareilles églises? La puissance créatrice de l'Allemagne n'éclate-t-elle pas ici, et ne défie-t-elle pas l'analyse?

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet 1916.

En apparence seulement : une étude attentive va nous montrer que rien dans ces édifices n'est proprement germanique, que tout ce qui nous semble original est emprunté.

Attachons-nous à la cathédrale de Spire. Elle offre des dispositions singulières qu'on ne rencontre dans aucune église romane de France ou d'Italie. Elle a deux transepts : un à l'entrée qui forme vestibule, un autre devant le chœur. A la croisée de chacun de ces transepts une coupole s'élève, qui a, à l'extérieur, la puissante saillie d'une tour. Ce n'est pas tout : chaque transept est flanqué de deux clochers placés dans les angles et encadrant les coupoles.

Est-ce l'Allemagne qui a inventé cela? Non, mais la France carolingienne. Ce qui nous étonne dans la cathédrale de Spire, ce ne sont pas des nouveautés, mais des archaïsmes. Non loin d'Abbeville, à Saint-Riquier, il y a eu, au temps de Charlemagne, une église pareille à la cathédrale de Spire. L'abbaye de Saint-Riquier, qui s'appelait alors l'abbaye de Centula, fut fondée vers l'an 800. Un précieux dessin, souvent reproduit, nous montre la vieille église carolingienne telle qu'elle était encore au XIe siècle, quelques années avant sa reconstruction. Plusieurs passages des écrits d'Angilbert et d'un ancien chroniqueur du monastère, nommé Hariulfe, servent de commentaire au dessin et nous en garantissent l'exactitude. De ces documents il résulte que l'église de Saint-Riquier avait deux transepts, un à l'entrée de la nef et un autre devant le chœur. Le carré de chacun de ces transepts était surmonté d'une coupole ou d'une tour qui dominait l'église. Deux clochers s'élevant aux angles de chaque transept accompagnaient ces tours [1]. L'église de Saint-Riquier avec ses quatre clochers, ses deux transepts et ses deux tours centrales était donc exactement conçue comme le sera plus tard la cathédrale de Spire. Nous entrevoyons pourquoi avait été adopté ce plan qui nous paraît aujourd'hui singulier. C'est que, sous chacune des tours qui s'élevaient au-dessus du carré du transept, il y avait un autel. L'un était consacré au Sauveur, l'autre à saint Pierre. Chacune de ces tours était donc un

1. L'artiste du XIe siècle, qui ignorait les lois de la perspective, n'a représenté qu'un clocher accolé à chaque transept : le second est censé caché par le premier. Les textes prouvent d'ailleurs qu'il y avait deux clochers par transept.

gigantesque ciborium qui signalait au loin la présence de l'autel. Deux chœurs de cent moines chantaient l'un sous la tour du Sauveur, l'autre sous la tour de saint Pierre ; un troisième chœur de cent moines se groupait autour d'une image de la Passion placée au milieu même de la nef. Ainsi, une perpétuelle harmonie emplissait le sanctuaire. Telle était la magnifique église de Saint-Riquier aux temps carolingiens.

Ces dispositions qui nous étonnent étaient peut-être fort anciennes en Gaule ; ce qui est certain c'est qu'elles se montrent chez nous avant d'apparaître en Allemagne. L'église de Saint-Riquier fut élevée aux environs de 800 ; la cathédrale carolingienne de Cologne fut commencée en 873. Autant que nous en pouvons juger par une miniature du XIe siècle qui la représente, la cathédrale de Cologne ressemblait presque trait pour trait à l'église de Saint-Riquier : elle en avait les deux transepts, les deux tours centrales, les quatre clochers. Mais, au IXe siècle, Cologne c'était encore la Gaule. Après l'an 1000, c'est en pleine Allemagne que nous rencontrons une église du type de Saint-Riquier. Saint-Michel d'Hildesheim, commencée en 1001 par le fameux évêque artiste saint Bernward, existe encore aujourd'hui, mais a subi au cours des siècles plus d'une mutilation et plus d'une restauration. Des fouilles et une étude attentive ont permis d'en reconstituer le plan primitif.

On peut affirmer que l'église avait été construite avec deux transepts, deux tours centrales et quatre clochers annexés aux transepts.

C'est donc de la France carolingienne que l'Allemagne a reçu ce type d'église grandiose, mais un peu étrange, auquel elle est restée fidèle jusqu'au XIIe siècle. Nous savons maintenant où il faut chercher le modèle de ces grandes églises de Spire, de Worms, de Mayence, de Laach, les plus belles de l'Allemagne. Certains détails dénoncent une singulière fidélité dans la transmission des formes. A Worms, les quatre clochers qui flanquent les deux tours centrales sont ronds comme étaient ceux de Saint-Riquier ; à Laach et à Mayence deux des clochers ont la même forme.

Ce n'est pas tout encore. Il est une particularité qui n'existe

pas à la cathédrale de Spire, mais qui se rencontre à Worms, à Mayence, à Laach, à Bonn et dans beaucoup d'autres églises allemandes : à l'abside du levant correspond une abside au couchant, de sorte que la nef se termine à ses deux extrémités par une abside. L'église alors est vraiment double : elle n'a plus de façade, plus d'entrée monumentale ; qu'on l'aborde d'un côté ou de l'autre on la trouve pareille. Allons-nous rencontrer enfin une invention germanique ? Pas davantage.

On a cru longtemps que l'église de Saint-Riquier présentait cette disposition, et que de même qu'elle avait deux transepts, elle avait aussi deux absides opposées. Mais ce n'était qu'une hypothèse que les textes ne semblent pas confirmer. Ce que nous ne trouvons pas à Saint-Riquier, nous le rencontrons dans d'autres églises de la Gaule. Des fouilles entreprises il y a quelques années en Bretagne, ont fait reparaître les restes de l'antique église de Saint-Servan. Le nom primitif de Saint-Servan était Alethum : c'est l'église d'Aleth qui nous a été rendue. L'édifice, qui est du xe siècle, est un précieux vestige de l'architecture carolingienne en France : il offre, comme les églises romanes de l'Allemagne, cette singularité d'avoir deux absides opposées. Mais nous pouvons remonter plus haut. Dès le ve siècle, l'évêque de Clermont, Namatius, fit élever une église à deux absides ; une de ces absides, dit Grégoire de Tours, était par devant, *inante*, c'est-à-dire à la place de la façade.

Que signifiaient ces deux absides? Elles répondaient sans doute au désir de donner une place d'honneur au tombeau d'un saint ou à ses reliques. La basilique de Namatius à Clermont était consacrée aux deux martyrs Agricol et Vital ; il est probable que chacun des deux saints, dont les reliques avaient été apportées de Bologne, occupait une abside. Plusieurs exemples, qu'il est inutile de passer ici en revue, nous prouvent que l'abside du couchant avait souvent un caractère funéraire et qu'un tombeau en occupait le centre.

Les églises à deux absides opposées apparaissent donc, on le voit, de fort bonne heure en Gaule ; la tradition s'en perpétua jusqu'à la fin des temps carolingiens. Il est bien évident que c'est aux églises de France que l'Allemagne, devenue

chrétienne, emprunta cette disposition des deux absides opposées. C'est des monastères de la France carolingienne qu'elle recevait alors toute sa civilisation.

En Allemagne, l'église abbatiale de Fulda (que nous ne connaissons plus que par les textes) nous offre le premier exemple d'une grande nef terminée, à chacune de ses extrémités, par une abside. Commencée vers 800, l'église de Fulda fut consacrée en 819. L'abbaye de Fulda fut, dans ces temps reculés, le vrai centre de la vie religieuse en Allemagne. Elle conservait la plus précieuse relique qu'il y eut de l'autre côté du Rhin, le corps de saint Boniface, le grand apôtre de la Germanie, martyrisé par les païens de la Frise. Le tombeau de saint Boniface fut pour l'Allemagne ce qu'était pour la France le tombeau de saint Martin. On s'explique sans peine la magnificence de l'église de Fulda ; on s'explique surtout qu'elle ait eu deux absides. Dans l'abside occidentale en effet, reposait le corps de saint Boniface et un poème de Raban Maur, inscrit sur le mur de l'hémicycle, célébrait l'apôtre et le martyr. Ainsi l'abside du couchant conservait à Fulda son caractère funéraire.

Introduite en Allemagne, cette disposition s'y conserva fidèlement pendant plusieurs siècles. Les nombreuses églises à deux absides qu'on y rencontre n'ont plus de tombeau dans l'abside occidentale. Les artistes perpétuent donc des formes dont ils ne semblent plus comprendre la signification. Ici apparaît un des caractères les plus frappants de l'art allemand du moyen âge : l'immobilité. Il est figé dans le respect du passé. Alors que l'architecte français innove sans cesse, l'architecte allemand reproduit, jusqu'au XIIe siècle, les modèles carolingiens. Ces modèles il y avait longtemps que la France y avait renoncé. De là, la surprise que nous causent aujourd'hui ces églises archaïques de l'Allemagne : elles étonnent comme des blocs erratiques venus d'un autre âge, comme des animaux antédiluviens. Elles mettent en mouvement l'imagination. Victor Hugo, avec l'instinct du poète, rêvait de Charlemagne dans les églises du Rhin. Presque jusqu'au XIIIe siècle, l'Allemagne, avec son Saint-Empire, a vécu de l'imitation pédantesque du monde carolingien. Ses églises le prouvent. Elles ont certes une antique grandeur, mais

elles ne portent pas témoignage en faveur du génie inventif des Germains.

Un pareil jugement n'est-il pas trop sévère? S'il est vrai que l'Allemagne a emprunté les dispositions générales de ses grandes églises romanes, n'en a-t-elle pas inventé le décor? Ces charmantes galeries ouvertes sous le toit des absides n'apportent-elles pas une preuve éclatante de son goût?

Elles n'apportent qu'une preuve de plus de son impuissance à créer. Les galeries ouvertes ne lui appartiennent pas plus que les deux transepts, les deux absides opposées et les quatre tours ; mais cette fois elle a emprunté à l'Italie.

Que l'Italie ait inventé ces petites colonnades en hémicycle s'ouvrant dans la partie haute des absides, c'est ce qui ne saurait faire aucun doute. En Italie, on voit naître ce motif sous ses yeux. Ce sont d'abord de simples niches, ouvertes les unes à côté des autres, qui forment une couronne sombre au sommet de l'abside. Saint-Ambroise de Milan, dont les absides remontent au IXe siècle, nous en offre le plus ancien exemple. Ce jeu de lumière et d'ombre parut si pittoresque qu'à partir de ce moment il fut sans cesse répété. Les vieilles églises de Saint-Vincent in Prato et de Saint-Eustorge à Milan, d'Agliate en Lombardie ont leur abside couronnée de niches. Mais l'invention de génie fut de substituer à ces niches séparées les unes des autres une colonnade continue. Le sommet de l'abside devient un portique en miniature. L'idée est déjà à moitié réalisée à la chapelle de Saint-Aquilino de Milan, vers 1071. Mais c'est seulement aux environs de 1100, à San-Giacomo de Côme, que la colonne avec sa grâce apparaît. La Lombardie vient de créer une merveille qui va enchanter toute l'Italie. Elle s'attache aussitôt comme une guirlande aux cathédrales de Bergame et de Parme, à l'église de Murano. Elle apparaît à Lucques, à Pise, bientôt à Rome. Quelle grâce touchante n'a pas au sommet de sa rude abside la colonnade de Saint-Jean et Saint-Paul dans la solitude du Cœlius?

Ces fins portiques décoraient depuis longtemps déjà les églises italiennes lorsqu'ils apparurent en Allemagne. Les plus anciens, de l'aveu des archéologues allemands eux-mêmes, ne sont pas antérieurs à 1150. Ils se montrent pour la première

fois à l'église de Schwarzrheindorf, située en face de Bonn, de l'autre côté du Rhin. Ici, l'imitation de l'Italie est frappante : la colonnade, en effet, ne se borne pas à décorer l'abside ; elle s'étend, comme il arrive assez souvent en Italie, aux murs des bas-côtés. La galerie qui couronne l'abside de la cathédrale de Spire est postérieure de quelques années : elle n'a pu être construite, en effet, qu'après l'incendie de 1159 qui obligea à remanier les parties hautes de l'église. La galerie absidale de Bonn est à peu près contemporaine de celle de Spire, puisque l'église fut achevée en 1169. Quant aux charmantes colonnades des églises de Cologne, elles ne sont que de la fin du XIIe siècle ou même du commencement du XIIIe. Les dates affirment donc nettement les droits de l'Italie.

L'imitation est si parfaite qu'il est à croire que les premières de ces galeries extérieures ont été construites par des maîtres lombards. Il y avait longtemps que les Italiens du Nord connaissaient le chemin de l'Allemagne. Dès avant l'an mil leur présence se révéle. Une des particularités les plus frappantes de l'architecture de l'Italie septentrionale est un motif, sans cesse répété, qu'on appelle la bande lombarde. Sur les murs extérieurs des églises se détachent à des intervalles réguliers des bandes verticales de peu de saillie ; dans le haut, de petites arcatures, aussi peu saillantes que les bandes, les rattachent entre elles. Dès le commencement du IXe siècle, les bandes lombardes réunies par des arcatures apparaissent à l'abside de Saint-Ambroise de Milan. Mais elles ont en Italie une origine beaucoup plus antique puisque, dès le Ve siècle, on les rencontre au baptistère des Orthodoxes, à Ravenne. Le motif s'acclimata de bonne heure en Lombardie ; il se montre dans plusieurs vieilles églises lombardes, dont certaines parties remontent au IXe et au Xe siècle. Au XIe et au XIIe siècle, il devint comme le sceau que l'école lombarde imprime à l'extérieur de ses monuments. Le rayonnement de l'école s'étend aussi loin qu'on rencontre les bandes lombardes. Or, du côté de l'est, on les rencontre jusqu'en Dalmatie et jusqu'en Serbie ; du côté de l'est jusqu'en Catalogne. En France, les églises de la vallée du Rhône et de la vallée de la Saône, si originales pourtant, et si différentes des églises italiennes, nous montrent parfois la bande lombarde. Elles révèlent, par leur seule pré-

sence, une collaboration des ouvriers italiens et des ouvriers français. L'unique clocher de l'abbaye de Cluny qui soit encore debout est décoré de bandes lombardes : détail qui enchante l'historien, parce qu'il évoque pour lui ces abbayes de l'Italie du Nord dont Cluny fit la conquête, et surtout ce magnifique prieuré de Saint-Pierre-au-ciel-d'or de Pavie, où les grands abbés de Cluny se rencontraient avec les empereurs d'Allemagne et les dominaient par leur grandeur morale. La Provence, à qui l'Italie a fait plus d'un emprunt, en a reçu en retour les bandes lombardes. On les rencontre de temps en temps sur l'une et l'autre rive du Rhône et dans les Alpes. On les aperçoit, en approchant d'Arles, au clocher de Saint-Trophime, antique témoignage de la fraternelle collaboration de l'Italie et de la Provence.

En France, au milieu du nos écoles si riches, si variées, la bande lombarde se remarque à peine : c'est une rareté qui ne frappe guère que les archéologues. Il n'en va pas de même en Allemagne.

Si la partie occidentale de Saint-Pantaléon de Cologne remonte réellement à 980, c'est là et c'est à cette date que les bandes lombardes apparaissent pour la première fois en Allemagne. Ainsi, même avant l'an mil, les maçons de l'Italie du Nord, ces grands voyageurs, commençaient à franchir les Alpes et à descendre le Rhin. Au siècle suivant, les bandes lombardes se montrent à l'église abbatiale de Limbourg, à Sainte-Marie de Reichenau, à la cathédrale de Trèves. A partir de ce moment elles sont partout. Je ne sais s'il serait possible de citer une seule église du XIIe siècle en Allemagne, un seul clocher où ne s'attache cette monotone guipure des arcatures et des bandes lombardes. Ce ne sont pas des Lombards, assurément, qui ont décoré toutes ces églises : ils se sont contenté de donner quelques modèles. Ces modèles, les artistes allemands les ont imités indéfiniment. Pour eux, il n'y a au monde qu'un motif décoratif : la bande lombarde. On demeure confondu d'une pareille docilité dans l'imitation. Il n'y a peut-être pas dans l'histoire de l'art un autre exemple d'une semblable stérilité d'esprit, d'une telle impuissance à créer.

Ce que nous disons de la bande lombarde, il faut le dire aussi du chapiteau cubique. Rien de plus simple que le cha-

piteau cubique. C'est une demi-sphère qui, tranchée sur quatre faces, s'équarrit en cube. Une découverte récente a prouvé que le chapiteau cubique avait en Lombardie les plus antiques origines. Un sarcophage du IVe siècle trouvé en 1905 à Lambrate, et aujourd'hui au musée archéologique de Milan, est orné de colonnettes surmontées de chapiteaux cubiques. Il est probable que les chapiteaux des plus vieilles églises lombardes présentaient parfois cette forme si simple. Toutefois, à l'heure qu'il est, nous ne connaissons pas de chapiteaux cubiques plus anciens que ceux qui se voient dans la nef de Saint-Abondio de Côme, église commencée en 1013. Ceux de la crypte de Saint-Marc de Venise doivent être postérieurs de quelques années. Le chapiteau cubique n'a été employé en Lombardie qu'avec beaucoup de discrétion. Il ne serait pas difficile assurément d'en citer des exemples à Bologne, à Modène et ailleurs, néanmoins les artistes lombards donnèrent souvent la préférence à des formes plus riches.

Les artistes nomades qui partaient de la Haute-Italie emportèrent avec eux le chapiteau cubique. On l'observe, par exemple, en Dalmatie à la galerie absidale de Saint-Chrysogone de Zara, œuvre tout italienne, véritable copie de l'abside de l'église Sainte-Marie de Bergame.

C'est au début du XIe siècle que les Lombards firent connaître le chapiteau cubique à l'Allemagne. Il apparaît pour la première fois dans l'église Saint-Michel d'Hildesheim, élevée, au moins en partie, par l'évêque saint Bernward. Il ne se montre pas dans la crypte, terminée en 1015, mais seulement dans l'église supérieure achevée en 1033. Les chapiteaux cubiques de Saint-Abondio de Côme, sont donc, suivant toutes les vraisemblances, antérieurs de quelques années à ceux de Saint-Michel d'Hildesheim. Saint Bernward avait vu l'Italie, il en avait admiré les églises et il est probable qu'il ramena avec lui quelques maîtres italiens. Ce qui le prouve, c'est que l'église Saint-Michel d'Hildesheim, conçue suivant le plan carolingien de Saint-Riquier, offre cependant à l'intérieur, comme nous allons le voir tout à l'heure, des dispositions lombardes. Dans une église où l'influence italienne est manifeste, la présence du chapiteau cubique s'explique tout naturellement.

Ce ne sont donc pas les Allemands, quoi qu'ils en aient pu dire, qui ont inventé le chapiteau cubique. En vain ont-ils essayé de nous faire croire qu'il dérivait du chapiteau en bois de la vieille architecture germanique, — chapiteau que personne n'a jamais vu —; la récente découverte en Lombardie, d'un sarcophage du IVe siècle à chapiteaux cubiques, clôt le débat. Il est devenu évident que son origine ne doit pas être cherchée en Allemagne.

On pouvait s'y tromper, car l'Allemagne a fait du chapiteau cubique le même abus que de la bande lombarde. Pendant près de deux siècles, sans se lasser jamais, elle en couronne ses colonnes. Cette dure géométrie l'enchanta. Alors qu'en France il n'y a pas deux chapiteaux romans qui se ressemblent, alors qu'on va de l'un à l'autre déchiffrant des chapitres de l'Évangile ou de la Genèse, démêlant des monstres au milieu des rinceaux, essayant de deviner des mystères, et toujours charmé par la nouveauté, — l'Allemagne offre à notre admiration un cube emboîté dans une demi-sphère. Elle vit là le dernier mot de l'art.

Ainsi les églises allemandes ont emprunté à la Lombardie tout leur décor : bandes lombardes, chapiteaux cubiques, galeries ouvertes au sommet des absides. Il n'est pas jusqu'à ces niches creusées dans le mur triangulaire élevé au-dessus de l'abside qui ne soient italiennes.

Mais ce n'est pas tout, les maîtres lombards ont eu une influence plus profonde encore : ils ont modifié l'ordonnance intérieure. En Allemagne, nous l'avons vu, le plan des églises est demeuré carolingien jusqu'à la fin du XIIe siècle. Ce plan, toutefois, subit dans le détail une modification. Un rythme nouveau apparut dans la nef : on vit une colonne ronde alterner avec un massif pilier carré; parfois même un pilier carré est suivi de deux colonnes rondes. Dans la simplicité de la colonnade la variété s'introduit : c'est une suite de temps forts et de temps faibles qui a quelque chose de musical. Plus tard, dans les grandes églises du XIIe siècle, c'est un pilier composé qui alterne avec un pilier simple.

Les Allemands n'ont pas manqué d'affirmer qu'ils étaient les inventeurs de ce rythme nouveau. Ils ont toujours mis beaucoup d'ingéniosité à expliquer les origines. Renan admi-

rait leur faculté de voir les choses à l'état naissant, d'en surprendre, comme il dit, le *punctum saliens*. Nous sommes bien revenus de ces admirations, car, qu'il s'agisse des origines de la poésie ou des origines de l'art, nous voyons leurs explicatons s'évanouir les unes après les autres. Leurs romans ne résistent pas aux faits et ne tardent guère à devenir risibles.

Ils expliquaient donc l'alternance des colonnes et des piliers par les traditions de l'antique architecture en bois des Germains. Dans leurs églises primitives toutes les colonnes étaient en bois ; mais on s'aperçut bientôt que les colonnes n'étaient pas assez fortes pour supporter à elles toutes seules les parties hautes de l'édifice ; c'est pourquoi, de distance en distance, on remplaça une colonne de bois par un pilier de pierre. Né d'une nécessité ce rythme intérieur acquit bientôt une valeur esthétique. On en comprit la beauté. A l'art classique qui a son principe dans la série continue, l'Allemagne opposa l'art romantique qui naît du groupement. La colonnade de la basilique antique fut remplacée par la travée rythmique de l'église allemande. Ce jour-là, naquit l'art du moyen âge. Car, c'est l'esprit même du moyen âge qui fait ici son apparition, cet esprit qui a tout morcelé et cependant tout réuni dans une harmonie supérieure.

Voilà, n'est-il pas vrai, une fière manière d'expliquer les choses pour la plus grande gloire de l'Allemagne. Les faits suivaient sans peine. C'est au cœur même de la vieille Germanie, dans le pays des empereurs saxons, à Gernrode dans le Harz et à Hildesheim qu'on vit pour la première fois les piliers alterner avec les colonnes. L'église abbatiale de Gernrode fut terminée en 961 ; quant à l'église Saint-Michel d'Hildesheim, sa nef fut commencée après 1015.

Il est fâcheux que les faits mieux connus aient donné un démenti à ce beau système. Ce n'est pas en Allemagne qu'apparaît, en Occident, le plus ancien exemple de l'alternance des piliers et des colonnes, mais en Lombardie.

Mettons d'abord hors de cause l'église de Gernrode que les érudits allemands nous donnent comme la première nef connue où les supports alternent. Un archéologue italien, M. Rivoira, a étudié, il y a quelques années, l'église de Gernrode avec la plus grande attention, et il est arrivé à cette conclusion que

seules quelques parties des murs extérieurs remontent réellement au xe siècle. L'intérieur, comme le prouvent des matériaux différents, un art beaucoup plus avancé, et la place des fenêtres par rapport aux travées, a été refait au commencement du xiie siècle. C'est de cette époque seulement que datent les deux colonnades de la nef où les piliers alternent avec les colonnes. L'exemple est donc sans valeur.

C'est Saint-Michel d'Hildesheim qui nous offre en Allemagne la plus ancienne nef où se remarque l'alternance des supports. Cette nef, il est vrai, a été réparée après un incendie, à la fin du xiie siècle ; mais ce ne fut qu'une restauration ; les piliers primitifs sont encore en place, seules, les colonnes placées entre les piliers ont été refaites. Ici le doute n'est pas possible : la nef commencée par saint Bernward était caractérisée par l'alternance des supports.

La nef de Saint-Michel d'Hildesheim n'a pu être entreprise qu'après 1015, date de l'achèvement de la crypte. Or, à cette date, l'Italie savait déjà faire alterner les piliers et les colonnes.

Il y a, près de la gare de Vicence, une vieille église que le voyageur, pressé de contempler les chefs-d'œuvre de Palladio, dédaigne, et qui est pourtant ou plutôt qui était [1], un des plus précieux monuments de l'Italie. C'est l'église Saint-Félix-et-Fortunat. Un document nous apprend qu'elle date de 985, mais elle a été mutilée au xvie siècle d'une manière si barbare qu'elle semblait avoir perdu toute espèce d'intérêt. Un examen plus attentif a montré que trois travées de la nef étaient un reste de l'édifice du xe siècle ; le caractère des chapiteaux le prouvait clairement. Or, on remarquait avec une singulière surprise, que dans cette partie de l'église les piliers alternaient avec les colonnes. Ainsi, en Lombardie, dès 985, les architectes pratiquaient l'alternance des supports. Il est significatif qu'en Allemagne, les plus célèbres historiens de l'architecture n'aient pas dit un mot de cette découverte capitale faite par Cattaneo en 1887. Elle ruinait tout leur système. Il devenait évident que la Lombardie avait connu bien avant l'Allemagne

1. Il faut parler de cette église au passé, car des travaux récents ont fait disparaître tout ce qui en faisait l'intérêt. Nous avons heureusement le plan et les dessins publiés par Cattaneo et Rivoira et les notes si précises de ces deux auteurs prises avant les dernières transformations.

ce mélange régulier des piliers et des colonnes. On sait que les grandes églises lombardes, Saint-Ambroise de Milan. Saint-Michel de Pavie, Saint-Zenon de Vérone, la cathédrale de Modène et beaucoup d'autres encore nous offrent dans la nef l'alternance des supports : c'est un des caractères les plus frappants de l'art lombard. Mais toutes ces églises ne remontent pas plus haut que le XIIe siècle ou la fin du XIe, et l'Allemagne pouvait produire des exemples antérieurs. La priorité semblait donc du côté de l'Allemagne. Il est prouvé aujourd'hui que les Lombards ne sont pas les élèves des Germains, mais leurs maîtres. Tout s'explique désormais avec une parfaite clarté.

La Lombardie, d'ailleurs, n'a pas inventé l'alternance des supports, elle l'a reçue de l'Orient. Ce n'est pas ici le lieu d'étudier les lointaines origines de l'architecture lombarde. Il nous suffira de dire que dès le Ve siècle, les piliers remplacèrent les colonnes à des intervalles réguliers dans la nef de Saint-Demetrius de Salonique. C'est en Asie Mineure et en Syrie, où tant de formes nouvelles sont nées, qu'on trouvera sans doute un jour les origines de cette pratique. Déjà les explorateurs ont signalé dans la région d'Édesse, à Resaffa, une église extraordinaire. Elle est en ruines, mais on y voit encore nettement la colonne alternant avec le pilier composé : on croirait avoir sous les yeux les restes d'un monument lombard ; et pourtant, l'église de Resaffa est certainement antérieure à l'invasion arabe du VIIe siècle, et probablement contemporaine de Justinien. L'avenir nous réserve sans doute d'autres découvertes. Mais dès maintenant nous sentons que l'art lombard est né sous des influences orientales ; l'étude de la sculpture nous en a donné une preuve, l'étude de l'architecture nous en donnerait une autre, si nous avions le loisir d'entrer dans le détail.

Il est donc probable que l'alternance du pilier et de la colonne a été connue de bonne heure en Lombardie. Il est évident que la petite église Saint-Félix-et-Fortunat de Vicence ne saurait être le coup d'essai de l'art nouveau. De grands édifices de ce type, antérieurs de bien des années, ont dû disparaître sans laisser de trace. Au Xe siècle, au moment où fut élevée l'église de Vicence, la pratique de l'alternance des piliers et des colonnes devait être déjà fréquente en Lom-

bardie, car quelques années après, elle franchit les Apennins et pénétra à Florence, où on l'observe à l'église de San-Miniato. Les influences lombardes ont été profondes dans l'Italie centrale : nous en avons ici un des plus anciens exemples, San-Miniato a été commencé en 1013. Il est peu de voyageurs qui n'aient subi le charme de cette belle église aux parois de marbre. La façade avec ses cinq grandes arcades si pures, ses pilastres cannelés, son fronton de temple éveille l'idée d'un moyen âge lumineux où revit encore le génie antique. A l'intérieur, il semble que l'on respire : la largeur de la nef, l'écartement des colonnes, l'ampleur des arcades rendent l'air léger. Dès le haut moyen âge les Italiens eurent cet amour de l'espace qui fut la grande passion de leurs architectes de la Renaissance. San-Miniato fait donc naître des impressions que n'éveillent jamais les églises lombardes : on y sent un autre esprit. Pourtant, le rythme intérieur adopté par l'architecte est le rythme lombard. Ce n'est plus la colonnade continue de la basilique antique comme dans la nef du dôme de Pise ; à San-Miniato deux colonnes sont suivies d'un pilier fait de la réunion de quatre colonnes. Nous retrouvons donc à Florence, peu après l'an mil, l'alternance lombarde et le pilier composé des églises de la Lombardie. Cette disposition de la nef de San-Miniato est si profondément lombarde qu'on la rencontre pareille à Saint-Zenon de Vérone : mais, à Vérone, les proportions sont moins heureuses, le style plus rude ; on ne respire plus l'air subtil de la Toscane.

Ainsi, en 1013, on commençait à Florence une église aux supports alternés, alors qu'en Allemagne on ne connaissait encore rien de tel. La nef de l'église Saint-Michel d'Hildesheim, nous l'avons dit, n'a pu être entreprise qu'après l'achèvement de la crypte, c'est-à-dire après 1015. Saint Bernward, l'évêque artiste qui dirigeait les travaux, revenait d'Italie, et la présence du chapiteau lombard dans le transept indique où il avait recruté ses ouvriers. L'apparition soudaine en Allemagne d'une nef à supports alternés n'a donc rien qui doive nous surprendre : le modèle commun de ces deux églises si éloignées l'une de l'autre et cependant si proches parentes à quelques égards, Saint-Michel d'Hildesheim et San-Miniato de Florence, était certainement en Lombardie.

Un monument aussi grandement conçu que Saint-Michel d'Hildesheim ne pouvait manquer de faire école; aussi ne s'étonne-t-on pas de rencontrer, dans les régions voisines, des églises où le pilier s'intercale entre les colonnes : qu'il me suffise de citer Quedlimbourg, Drübeck, Goslar. Le vieux duché de Saxe devint par excellence le pays des églises à supports alternés ; les Allemands n'ont pas manqué de croire qu'il en était le berceau.

Les maîtres lombards d'ailleurs ne cessèrent pas de pénétrer en Allemagne et d'y apporter leurs méthodes. C'est à leur influence qu'il faut attribuer les églises à supports alternés des bords du Rhin et des provinces limitrophes. Nous suivons vraiment leur route. Ils partaient de Côme et entraient en Suisse par le Splügen et la Via Mala ; ils atteignaient Zurich et Bâle et de là remontaient le Rhin. Or, il se trouve que la cathédrale de Zurich commencée en 1104 est une pure église de l'Italie du Nord.

Dès l'extérieur, les bandes lombardes qui décorent les murs et les clochers nous avertissent ; mais, à l'intérieur nous reconnaissons soudain la nef de Saint-Ambroise de Milan : même alternance d'un pilier fort et d'un pilier faible, même tribune aux larges arcades. Il est évident que les maîtres lombards se sont arrêtés là. La surprise est peut-être moins vive à Bâle, parce que la cathédrale, commencée à la fin du XIIe siècle, nous montre déjà quelques-unes des formes de l'âge gothique ; mais il ne faut qu'un moment de réflexion pour reconnaître, sous ce vêtement nouveau, la vieille nef de Saint-Ambroise de Milan. On retrouve le pilier fort et le pilier faible, et surtout la double arcade si particulière des tribunes. Un coup d'œil jeté sur les chapiteaux nous y fait démêler des motifs déjà vus à Parme[1].

1. Il y eut une autre ligne de pénétration lombarde en Allemagne, ce fut la route du Brenner. Cette route atteint Salzbourg dont la vieille cathédrale aujourd'hui détruite était lombarde. L'église de Reichenholt (très restaurée) dans le voisinage de Salzbourg avec des supports alternés est une église de l'Italie du Nord. De Salzbourg les maîtres italiens atteignirent Ratisbonne : le portail Saint-Jacques de Ratisbonne, le plus riche de l'Allemagne du Sud à l'époque romane, est une de leurs créations. Du côté de l'est, la route de Salzbourg les conduisit à Vienne. L'église de Klosterneubourg, située non loin de Vienne (1114-1136), était dans sa forme originelle une copie de Saint-Michel de Pavie.

Nous ne nous étonnerons donc pas de rencontrer le rythme lombard dans les grandes églises rhénanes, à Spire, à Worms, à Mayence, et dans une foule d'églises de la région rhénane. Beaucoup d'églises d'Alsace sont de ce type : il y en a jusqu'en Belgique.

Ainsi, les Lombards firent connaître à l'Allemagne l'alternance du pilier fort et du pilier faible, — motif si souvent répété par les architectes allemands qu'on l'a cru de pure essence germanique. Mais ce n'est pas tout : les Lombards apportèrent encore à l'Allemagne une autre espèce de plan.

Il y a à Cologne une église fort originale : Sainte-Marie du Capitole. Le plan de la nef et des bas-côtés n'offre rien de particulier, mais cette nef aboutit à un vaste chœur en forme de trèfle. On a à sa gauche, à sa droite et devant soi, trois grands hémicycles de l'aspect le plus noble. Et cette noblesse est encore rehaussée par trois colonnades qui règnent devant les trois hémicycles et leur donnent une beauté antique. A quelle date remonte une pareille église? Elle n'est pas antérieure à la seconde partie du XIe siècle. Elle apparaît donc avec son ordonnance harmonieuse, sa beauté presque classique comme une sorte de phénomène. Il n'y a, en Allemagne, aucun monument qui l'annonce. C'est pourquoi les archéologues allemands ont enseigné longtemps que ce chœur singulier s'élevait sur les fondations mêmes d'un édifice romain : le Capitole de Cologne. Ainsi s'expliquait le caractère antique du plan. Rien ne semblait plus naturel ; mais des fouilles récentes ont prouvé qu'il n'y avait pas de substructions romaines sous le chœur de Sainte-Marie du Capitole. L'énigme demeurait donc tout entière.

Elle est pourtant assez facile à expliquer, à condition que l'on cherche hors de l'Allemagne la solution du problème. S'il n'y a pas dans les pays germaniques de monuments qui ressemblent à Sainte-Marie du Capitole, il y en a en Italie. San-Lorenzo de Milan nous marque le point de départ. Cette célèbre église n'est pas, comme on l'a cru, un édifice romain ; elle ne remonte pas plus haut que le VIe siècle ; elle est contemporaine de l'église Saint-Vital de Ravenne avec laquelle elle offre plus d'un trait de ressemblance. Le plan de San-Lorenzo est un chef-d'œuvre d'harmonie : il est fait de quatre grands

hémicycles qui se rejoignent ; chacun d'eux est précédé d'une colonnade demi-circulaire d'une noblesse achevée. L'édifice se réduit donc à une vaste salle centrale entourée de portiques et couverte d'une coupole. Des courbes admirables, de solides assises d'ombre et un couronnement de lumière font de San-Lorenzo, en dépit des restaurations, un des plus beaux édifices de l'Italie. Léonard de Vinci, San Gallo l'étudièrent ; Bramante s'en inspira dans sa première esquisse de Saint-Pierre de Rome. Un monument que la Renaissance admira à ce point, ne pouvait laisser indifférent les architectes lombards du moyen âge. Ils l'imitèrent dès le xe siècle à San-Fedele de Côme. L'église San-Fedele a été profondément remaniée, dans les siècles suivants, mais deux des hémicycles du xe siècle, avec leurs colonnades sont encore debout ; le troisième, où est le chœur, a été rapetissé ; quant au quatrième, il a été remplacé par une nef. Il en reste assez, toutefois, pour que la filiation de San-Fedele ne soit pas douteuse.

On devine maintenant où il faut aller chercher le prototype de Sainte-Marie du Capitole. Il est évident que ce plan insolite n'a pu être tracé que par un architecte lombard. Si l'on s'étonne qu'il n'ait pas donné à Sainte-Marie du Capitole la forme circulaire de San-Lorenzo de Milan, et qu'il ait mis une longue nef à la place du quatrième hémicycle, il est facile de répondre que le plan rond avait été alors presque abandonné parce qu'il s'accommodait mal aux exigences liturgiques. A San-Fedele de Côme il fallut, on l'a vu, remplacer par une nef un des côtés du quatre-feuilles. Plus tard, quand les Italiens élevèrent leurs coupoles sur le trèfle du chœur (comme à la cathédrale de Florence ou au dôme de Côme) ils associèrent toujours une nef aux trois demi-cercles. A Saint-Pierre même, où Bramante avait voulu élever une coupole au point de rencontre des quatre hémicycles, il fallut renoncer à ce rêve grandiose qui eût fait de la coupole une merveille, et édifier une longue nef.

Concluons donc que Sainte-Marie du Capitole, l'église la plus originale de Cologne, est malgré sa nef, une imitation évidente de San-Lorenzo de Milan.

Sainte-Marie du Capitole date de 1065. Plus d'un siècle après on éleva à Cologne deux églises, le Grand-Saint-Martin

et les Saints-Apôtres, dont le plan offre une grande analogie avec celui de Sainte-Marie. Les deux nefs aboutissent toutes les deux à deux chœurs tréflés, mais qui n'ont plus de portiques devant leurs hémicycles. Ces formes simplifiées ont également leur modèle en Lombardie. On voit apparaître de très bonne heure en Italie ces chapelles tréflées ou trichores, comme on les appelle. Rome nous en montre quelques-unes à la surface des Catacombes. Les Lombards héritèrent de ce plan élégant qu'on retrouve, par exemple, dans les deux églises de Gravedona sur le lac de Côme. Ils l'emportèrent avec eux dans leurs voyages à travers l'Europe. Il est intéressant de retrouver ce plan en France, dans le Bas-Languedoc, où les maîtres lombards ont laissé plusieurs traces de leur passage. L'église Saint-Martin de Londres, dans le département de l'Hérault, dont le décor est entièrement lombard, a un chœur tréflé : coïncidence qui ne saurait être l'œuvre du hasard. D'ailleurs un document écrit nous permet d'affirmer que le plan tréflé était considéré, au moyen âge, comme un plan lombard. La chronique de la vieille abbaye de Rolduc, dans le Limbourg, contient une phrase qui est pour nous sans prix. Elle nous apprend que l'église de l'abbaye fut commencée dans les premières années du XIIe siècle par deux moines de Rolduc, et elle s'exprime ainsi : « *Construxerunt cryptam, jacientes fundamentum monasterii*[1] *scemate longobardino* » ; « Ils construisirent une crypte, jetant les fondements d'une église de plan lombard. » Or, la crypte et l'église de Rolduc existent encore aujourd'hui. La crypte et le chœur qui la surmonte ont le plan tréflé ; quant à la nef, elle est caractérisée par l'alternance du pilier fort et du pilier faible. C'est une église rhénane, dont le plan ressemble à celui des Saints-Apôtres de Cologne ; mais le chroniqueur se garde bien d'appeler l'église de Rolduc une église allemande, il l'appelle une église lombarde. Ce précieux témoignage tranche la question. Il est certain pour nous désormais que le plan tréflé est un plan lombard. Mais notre texte est plus riche encore : il nous permet d'affirmer une fois de plus que l'alternance du

1. Il est à peine nécessaire de faire remarquer que *monasterium*, dans le latin de cette époque, ne désigne pas le monastère, mais l'église du monastère, le « moutier ».

pilier fort et du pilier faible est d'origine lombarde. Ainsi se trouve confirmé par un document écrit tout ce que l'observation nous avait enseigné.

Donc, les fameuses églises à plan tréflé de Cologne, dont nous ne contestons pas la beauté, ne prouvent pas plus que les autres en faveur du génie germanique : elles sont, elles aussi, d'inspiration lombarde [1].

On voit quelle dette l'Allemagne a contractée envers la Lombardie. Jusqu'ici tout ce qui ne nous a pas semblé carolingien dans l'art roman germanique nous est apparu comme lombard. Ce continuel enseignement des maîtres de l'Italie du Nord dura au moins deux siècles.

On sait quelle fut la récompense. A ces villes ingénieuses, artistes de la Lombardie, Frédéric Barberousse prétendit imposer la lourde domination allemande. Côme qui résista fut détruite. Milan assiégé, se défendit pendant près de trois ans, mais à la fin la vaillante cité dut capituler. Elle fut divisée en quartiers et pillée avec méthode ; puis, sans remords, les Allemands déportèrent les habitants et mirent le feu à la ville qui leur avait donné tant de maîtres, et d'où leur étaient venues tant d'idées. Ce jour-là, si un artiste italien osa élever quelque plainte, il se trouva sans doute un docteur allemand pour lui répondre comme le Wagner de Renan dans la *Suite de la Tempête* : « Vous autres Italiens, tous tant que vous êtes, vous n'êtes pas des artistes, vous ne savez pas l'esthétique ! »

III

Le problème le plus difficile que l'architecture romane eut à résoudre était celui de la voûte. Dès le XIe siècle, plusieurs de

1. Une particularité, qui doit être signalée ici, achève de prouver l'origine lombarde du chœur tréflé des Saints-Apôtres et du Grand-Saint-Martin. On observe, aux Saints-Apôtres comme à Saint-Martin, dans deux des hémicycles, une suite d'absidioles creusées dans l'épaisseur du mur comme des niches. Ces absidioles ne se voient donc pas du dehors. Cette pratique, qui remonte haut, fut transmise par l'antiquité aux Lombards. Les monuments de la Lombardie en offrent de nombreux exemples ; qu'il me suffise de citer les petites absidioles creusées dans le mur circulaire du baptistère de Parme, ou dans le mur du chœur de Sainte-Sophie de Padoue. La présence d'absidioles pareilles aux Saints-Apôtres et au Grand-Saint-Martin démontre par une seconde preuve que le chœur de ces deux églises est une conception lombarde.

nos provinces françaises avaient su élever des églises entièrement voûtées. La Bourgogne se signala par son audace ; dès 1088, l'abbé saint Hugues fit commencer à Cluny une immense église dont la grande nef était couverte d'une voûte aussi bien que les bas-côtés. On ne trouverait rien de pareil, à cette date, dans aucun autre pays de l'Europe : seule, de toutes les nations de l'Occident, la France a su résoudre le problème de l'église voûtée. La Lombardie, quoi qu'on en ait pu dire, n'a aucun titre à faire valoir ici. La première église voûtée de l'Italie du Nord, Saint-Ambroise de Milan, ne l'a été qu'un peu avant 1145, grâce au procédé français de la croisée d'ogives. Les voûtes des églises lombardes ne sont pas romanes, elles sont gothiques, tant elles sont tardives. C'est probablement par ses rapports avec la Provence, où la voûte à croisée d'ogives apparut d'assez bonne heure, que la Lombardie connut le procédé français.

Si la Lombardie, pays créateur, ne sut pas voûter ses églises, on pense bien que l'Allemagne ne l'a pas su davantage. Toutes ses églises romanes étaient couvertes d'une simple charpente apparente ou d'un plafond en bois. Cette triste vérité blessait l'amour-propre allemand. Il fallait que l'Allemagne eût apporté, elle aussi, sa solution au problème de la voûte, il fallait qu'elle eût fait quelque chose de grand. Ses archéologues imaginèrent donc que deux des cathédrales du Rhin, Spire et Mayence, élevées toutes les deux par l'empereur Henri IV entre 1080 et 1100, avaient été voûtées dès l'origine. De sorte qu'au moment même où s'élevait en France l'église de Cluny, l'Allemagne entreprenait quelque chose de plus hardi encore, puisqu'elle osait jeter des voûtes sur des nefs larges de quinze mètres.

C'était là une affirmation sans preuve, mais qui fut reçue par les érudits allemands comme un dogme. Il est curieux de voir comment chez eux l'orgueil national impose silence à l'esprit critique. Les archéologues français, sans entrer à fond dans l'étude des deux monuments, se montrèrent généralement un peu trop crédules. Seul, chez nous, M. de Lasteyrie se refusa à accepter les dates proposées par l'érudition allemande. Récemment un archéologue italien, M. Rivoira, après avoir consacré une pénétrante analyse aux cathédrales de Spire et de Mayence, a conclu que ni l'une ni l'autre ne pou-

vaient avoir de voûtes au temps de l'empereur Henri IV. On sera de son avis après l'avoir lu.

Quand on étudie, sans parti pris, la cathédrale de Spire, elle parle d'elle-même et elle affirme le contraire de ce qu'on prétend lui faire dire ; sous le prétexte que les piliers de la nef sont flanqués de hautes colonnes engagées, les archéologues allemands ont cru pouvoir avancer que cette nef était voûtée dès l'origine. Suivant eux, ces colonnes n'ont pu avoir d'autre fonction que de porter des voûtes à leur point de départ. Le simple bon sens réfute l'hypothèse. Comment imaginer, dit fort justement Rivoira, que des voûtes d'arêtes pesantes comme elles étaient alors et larges de quinze mètres, aient pu reposer sur ces minces colonnes? De pareilles colonnes n'ont pu porter qu'une charpente. Cela est si vrai que, lorsque plus tard on voulut voûter la cathédrale, on fut obligé, de deux en deux piliers, de refaire ces colonnes et d'en tripler au moins la force au moyen d'un haut pilastre. Il fut alors possible, mais alors seulement, de faire reposer des voûtes d'arêtes sur leur sommet. Quand ces transformations si profondes eurent-elles lieu? Sans doute après l'incendie de 1159. Les chapiteaux des colonnes qui furent alors refaites pour porter la voûte ont le caractère de l'art du milieu du XIIe siècle.

Ainsi, lorsqu'en 1106 les restes d'Henri IV, l'empereur excommunié par Grégoire VII, l'homme qui était resté comme frappé de la foudre, furent déposés sans honneur dans une des chapelles de la cathédrale de Spire, la nef de l'église était couverte d'une simple charpente comme celle des basiliques italiennes ; ce fut un demi-siècle après qu'elle prit, grâce à sa voûte, l'aspect d'une église française.

Si la cathédrale de Spire n'était pas voûtée au commencement du XIe siècle, il n'y a aucune raison de croire qu'à la même époque la cathédrale de Mayence ait pu l'être. La présence de hautes colonnes appliquées de deux en deux piliers est un argument qui n'a pas plus de valeur à Mayence qu'à Spire. Ces colonnes sont aussi minces que celles de Spire et eussent été tout aussi incapables de porter des voûtes d'arêtes. Des colonnes appliquées toutes pareilles à celles de Mayence se voient, en France, dans la nef de Jumièges. Or, tous les archéologues savent que la nef de Jumièges n'a jamais été voûtée et

que ces hautes colonnes ne soutenaient qu'une charpente. Il en fut de même, n'en doutons pas, à Mayence.

D'ailleurs, un texte mis en lumière par M. Rivoira nous apprend que la cathédrale de Mayence brûla en 1137 [1]. « Elle brûla, dit le chroniqueur, avec la magnifique couverture qu'avait fait faire l'évêque Adalbert », « *quod ipse magnifico tecto munierat.* » Que faut-il entendre par cette magnifique couverture? Ce ne pouvait être qu'une charpente apparente qui laissait voir le comble, comme à San-Miniato de Florence ; mais les fermes de la charpente étaient, comme il arrivait parfois, décorées d'or et de couleurs vives, ce qui explique l'épithète de magnifique donnée à l'ensemble de la toiture. Ainsi, en 1137, la cathédrale de Mayence n'avait pas encore de voûtes. Elle n'en eut pas avant la fin du XIIe siècle, car elle brûla encore deux fois en 1160 et 1190, ce qui nous fait croire que, même alors, elle n'était couverte que d'une charpente. Les voûtes actuelles sont des voûtes gothiques élevées suivant les méthodes françaises après l'incendie de 1190. Les colonnes engagées de la nef de Mayence, qui n'eussent pu porter une voûte d'arêtes, pouvaient porter sans inconvénient les légères croisées d'ogives de la voûte gothique.

La conclusion est que l'Allemagne n'a nullement collaboré au grand problème de la voûte que seule la France a su résoudre.

Quand l'Allemagne a-t-elle reçu la voûte et d'où l'a-t-elle reçue? C'est ce que va nous apprendre la plus ancienne église allemande voûtée, l'église de Laach. Elle s'élève dans l'Eifel, un étrange pays volcanique, couvert de laves et de scories, une sorte d'Auvergne ; elle est au bord d'un immense cratère qui est devenu un lac. Elle conserve, à l'extérieur, la silhouette carolingienne des églises du Rhin à deux transepts ; ses deux absides opposées, ses deux coupoles, ses quatre clochers, toutes ces formes antiques emportent l'imagination bien loin dans le passé, comme le paysage qui l'entoure. Pourtant, l'église de Laach ne remonte pas plus haut que le XIIe siècle, un document nous apprend qu'elle fut consacrée en 1156. La surprise est grande, quand on a franchi la porte, de se trouver dans la

1. *Annales Palidenses, Monumenta Germaniæ.*

nef d'une église française ; à part quelques chapiteaux cubiques, rien ne rappelle l'Allemagne. Les travées ne sont plus carrées, mais rectangulaires ; le rythme lombard du pilier fort et du pilier faible a disparu ; enfin, la nef est couverte d'une suite de voûtes d'arêtes séparées par des arcs doubleaux. On pense sur-le-champ à l'église de Vezelay conçue exactement de la même manière. Mais il manque à Laach tout ce qui fait la beauté de Vezelay : l'ampleur, le sentiment du grand et en même temps la finesse du détail. On n'y retrouve pas cette émotion unique que donne Vezelay, quand, la porte s'ouvrant, la grande nef apparaît. Laach est l'imitation grossière d'un chef-d'œuvre ; mais l'imitation est frappante. Elle s'explique sans peine quand on se rappelle que Laach, aussi bien que Vezelay, relevait de l'ordre de Cluny. Comme l'église de Vezelay a été reconstruite après l'incendie de 1120, la nef de Laach et ses voûtes n'ont pu être commencées qu'assez longtemps après, vers 1140 ou 1150. Elles n'en sont pas moins les plus anciennes que puisse citer l'Allemagne ; et l'on voit clairement ici que la première idée de l'église voûtée lui est venue de la Bourgogne.

L'exemple de l'église d'Eberbach n'est pas moins significatif. L'église d'Eberbach s'élève entre Mayence et Bingen, au milieu des vignes du Rhin. Sa grande nef est couverte d'une voûte d'arêtes qui doit être postérieure de quelques années à celle de Laach. Mais qu'est-ce que cette église d'Eberbach? Quand même l'histoire ne nous le dirait pas, un simple coup d'œil jeté sur le chœur carré, et sur les six chapelles également carrées du transept, nous apprendrait qu'elle relevait de l'ordre de Citeaux. La voûte d'Eberbach est donc, comme celle de Laach, d'origine bourguignonne. La Bourgogne est de toutes nos provinces celle qui a le plus volontiers employé la voûte d'arêtes sur les nefs. L'ordre de Citeaux, si profondément bourguignon, a porté hors de France la voûte d'arêtes avant d'y porter la voûte gothique à croisée d'ogives. La première église bâtie par les Cisterciens en Italie, Fossanova, a des voûtes d'arêtes sur sa nef. Il n'est donc pas possible de douter que la voûte d'arêtes de l'église cistercienne d'Eberbach ne soit bourguignonne.

Ainsi, aux origines de la voûte allemande nous retrouvons

toujours la Bourgogne. Cette idée nouvelle que la France lui apportait, l'Allemagne n'a pas su la rendre féconde. Les églises voûtées suivant le procédé roman de la voûte d'arêtes y sont infiniment rares : je ne sais si on pourrait en citer plus d'une dizaine. Pourtant, la voûte d'arêtes convenait parfaitement à l'église allemande : le rythme lombard du pilier fort et du pilier faible détermine dans la nef des travées exactement carrées qui semblent appeler une voûte d'arêtes. La vérité est que les architectes allemands firent rarement usage de la voûte parce qu'ils n'en comprenaient pas le vrai caractère. Ils ne surent lutter contre l'énorme poussée de la voûte romane que par l'épaisseur des murs : à la force, ils opposèrent la masse, procédé allemand, s'il en fut. Ils n'eurent pas comme nos architectes l'ingéniosité d'élever des contreforts extérieurs aux points précis où la poussée se produisait.

Les Allemands continuèrent donc à couvrir leurs nefs d'une charpente apparente ou d'un plafond de bois, et on ne sait combien de siècles encore ils auraient continué, si la France n'avait inventé la plus merveilleuse des voûtes, la voûte à croisée d'ogives. Ils la reçurent vers la fin du XIIe siècle, et c'est alors que leurs églises romanes s'achevèrent enfin. La cathédrale de Worms, la cathédrale de Bonn, les églises de Cologne ; toutes elles reçurent la nouvelle voûte venue de France.

IV

La Bourgogne a donc donné à l'Allemagne le modèle des quelques voûtes romanes qu'elle éleva au XIIe siècle. Mais ce n'est pas tout : si l'Allemagne a quelquefois rompu avec la tradition carolingienne des deux absides opposées, si elle a su de temps en temps élever une vraie façade d'église, c'est encore à la Bourgogne qu'elle le doit.

La Bourgogne alors c'est Cluny. Il n'y a rien de plus grand au moyen âge que Cluny : cette grandeur est telle qu'on n'a fait jusqu'à présent que l'entrevoir ; nous ne savons pas encore assez pour tout comprendre. Le rôle magnifique de Cluny fut

de lutter sans trève pour dominer la force par l'esprit : à Canossa l'empereur d'Allemagne en s'inclinant devant Grégoire VII, ancien moine clunisien, s'inclina devant le génie de Cluny.

Les grands abbés de Cluny furent de hautes intelligences qui eurent la passion de l'art. Ce n'est pas eux qui eussent, comme saint Bernard, méprisé la beauté ; « les choses belles, dit l'un d'eux, sont un pressentiment du ciel ». Chose étonnante, saint Odilon, dans sa vie de saint Mayeul, lui fait un mérite d'avoir été beau. Comment ces hommes n'auraient-ils pas donné tous leurs soins à l'architecture, eux qui pensaient que le rythme, la symétrie et le nombre manifestaient l'esprit de Dieu.

La seconde église de Cluny, celle qui fut élevée par saint Mayeul, en 981, et embellie par son successeur saint Odilon, offrait une disposition du plus haut intérêt. La façade était encadrée de deux tours, et derrière cette façade, en avant de l'église proprement dite, s'ouvrait un haut vestibule à deux étages. L'église de saint Mayeul fut détruite en 1088, et remplacée par la grande basilique de saint Hugues, mais nous en avons une description sommaire dans les *Coutumes* de Farfa, abbaye italienne affiliée à l'ordre de Cluny[1]. La description ne peut laisser subsister aucun doute : les deux tours de façade et le vestibule y sont expressément mentionnés. La vieille église de Cluny nous offre donc, dès le xe siècle, cette disposition si grandiose d'une façade encadrée de deux tours. L'église en reçut une majesté redoutable, une grandeur qui inspire le respect et presque la crainte. Les deux tours, qui furent parfois consacrées à saint Michel et à saint Gabriel, semblent veiller, comme les deux archanges, sur la porte du sanctuaire. Au xie et au xiie siècle les tours de façade devinrent, en Bourgogne et dans les régions voisines, un des caractères des grandes églises clunisiennes : on les voit, ou on les

1. On a cru longtemps que ce chapitre des *Coutumes* de Farfa avait un caractère impératif et contenait les prescriptions de l'abbé de Cluny sur la manière dont l'église et les bâtiments des monastères de l'ordre devaient être construits ; mais la découverte d'un nouveau manuscrit, dont le texte est différent (*Monumenta Germaniæ*, tome XI, p. 544), a fait comprendre que ce passage était une description de l'abbaye-mère de Cluny telle qu'elle était au commencement du xie siècle. L'intérêt du document s'en est singulièrement accru.

voyait à Paray-le-Monial, à Vezelay, à Souvigny, à La Charité, à Cluny même, dans l'église élevée par saint Hugues.

En pénétrant en Allemagne, l'ordre de Cluny y fit connaître la façade encadrée de tours. Les architectes allemands n'avaient encore rien vu de pareil.

Le centre de l'influence clunisienne en Allemagne fut le monastère d'Hirsau situé aux limites de la Souabe. L'abbé Guillaume, qui le dirigea à partir de 1069, reçut la règle de Cluny et en adopta l'esprit. Son abbaye devint une école d'art ; il y eut à Hirsau, comme à Cluny, des frères convers qui étaient maçons, charpentiers, sculpteurs. Ces moines ouvriers collaborèrent sans aucun doute à la construction des nombreuses abbayes qui se rattachèrent bientôt à Hirsau. De là de frappantes analogies entre des églises fort éloignées les unes des autres. Dans les monastères affiliés à Hirsau on retrouve partout les dispositions de l'abbaye-mère.

Quelles étaient ces dispositions? Les deux églises de l'abbaye d'Hirsau sont aujourd'hui en ruines, mais il en reste assez, toutefois, pour qu'on puisse affirmer qu'elles avaient l'une et l'autre une façade encadrée de deux tours. La plus grande des deux églises avait en outre un vestibule s'ouvrant entre les tours. L'imitation de Cluny y était évidente. Il faut ajouter que la grande église d'Hirsau était, comme celle de Cluny, dédiée à saint Pierre et à saint Paul.

Ce type si nouveau de façade se propagea en même temps que la congrégation d'Hirsau elle-même. On le rencontre d'abord en Thuringe et en Saxe à Paulinzelle, à Bürgelin, à Notre-Dame d'Halberstadt. Puis dans l'Allemagne du Sud, à Heidenheim, Anhausen, Saint-Michel de Bamberg. Il serait fastidieux d'énumérer toutes les églises affiliées à Hirsau offrant cette particularité. Il sera plus intéressant de faire remarquer que l'influence d'Hirsau s'étendit à des églises qui ne faisaient point partie de la congrégation. Des cathédrales, renonçant à la tradition carolingienne des deux absides opposées eurent désormais une vraie façade encadrée de tours. La cathédrale de Constance, élevée en 1089, est une des plus anciennes, et il ne sera pas inutile de rappeler que l'évêque constructeur était un ancien moine d'Hirsau. La cathédrale de Freising en Bavière, celle de Brixen, en Tyrol, eurent des

façades conçues comme celle de Constance. Désormais toutes les parties de l'Allemagne nous offriraient des églises de ce type.

Telle fut, par l'intermédiaire d'Hirsau, la profonde influence de Cluny. C'est Cluny qui apprit à l'Allemagne ce que c'était qu'une façade organique. Leçon dont l'Allemagne a d'ailleurs peu profité : elle n'avait tiré aucun parti de la voûte bourguignonne, elle ne sut pas davantage faire sienne l'idée nouvelle que Cluny lui apportait. Elle éleva, il est vrai, beaucoup de façades encadrées de tours, mais ces sages façades ont peu d'accent, peu d'élan. Les lignes horizontales y dominent, de sorte que les tours ne semblent pas jaillir d'en bas, elles paraissent posées au sommet de l'édifice comme sur un socle. D'une façade ainsi conçue il n'y avait rien à attendre ; l'Allemagne n'a jamais su y découvrir le principe de grandeur qui y était caché.

Ce fut encore là l'œuvre de la France. Il faut voir ce que la façade encadrée de tours devint en Normandie. La façade de Jumièges est bien rude encore, mais les deux tours montent du bas avec une telle puissance et s'élèvent si haut qu'on pressent déjà l'art de l'avenir. A Saint-Étienne de Caen autre progrès : la façade moins élevée fait paraître les tours gigantesques. De puissants contreforts posés sur la façade, à l'aplomb des deux tours, expriment leur mouvement ascensionnel. Cette façade de Caen, dans sa simplicité, est une merveille de force et d'élan : œuvre d'une race militaire qui, même dans la vie contemplative, aspire à l'action.

Saint-Étienne de Caen frappa d'admiration les premiers architectes gothiques : c'est de là qu'ils sont partis pour faire mieux encore. On reconnaît la façade de Caen à Saint-Denis, à la cathédrale d'Angers, à la cathédrale de Senlis, à la cathédrale de Noyon ; mais chaque fois elle gagne en harmonie et en richesse. La façade de Notre-Dame de Paris nous offre l'idée primitive arrivée à sa perfection.

Ainsi, la façade gothique était contenue en germe dans la façade romane encadrée de tours. Nos artistes ont su l'en faire sortir ; les artistes allemands n'ont rien fait de pareil. Ils ont reçu docilement l'idée que leur apportait Cluny, ils l'ont appliquée, ils ne l'ont pas transformée. Nulle part en Allemagne on ne peut admirer une vrai façade, une façade magni-

fique dans ses grandes lignes, exquise dans ses détails. A l'âge roman, on n'y rencontre jamais, comme chez nous, ces beaux portails sculptés où s'inscrit tout un poème de pierre. L'Allemagne n'a donc pas plus contribué à la création des façades monumentales qu'elle n'a collaboré au problème de la voûte.

De quoi est donc fait l'art roman de l'Allemagne? D'une série d'emprunts. Le fond est carolingien : pendant cinq cents ans l'Allemagne imita les grandes églises monastiques de la France de Charlemagne. Les Lombards lui apportèrent le rythme intérieur et le décor ; les Français lui enseignèrent à faire une voûte et à élever une façade. Elle doit tout aux étrangers. Mais il est des peuples artistes qui, tout en empruntant, savent garder un charme d'originalité. Tel ne fut pas cas de l'Allemagne. Écoutons le meilleur des archéologues allemands, celui qui a le mieux étudié, chez eux, l'architecture de l'Europe au moyen âge. Il parle des églises vraiment romanes de l'Allemagne, c'est-à-dire de celles que les architectes essayèrent de voûter : « Nous avons, dit-il, le sentiment de leur infériorité artistique. Leur caractère est la lourdeur, la grossièreté, la platitude. » Jugement sévère ! Nous n'aurions pas voulu le porter nous-même : venant d'un Allemand, il aura tout son poids.

Voilà ce que faisait l'Allemagne pendant que la France créait, sans se lasser, avec une fécondité de génie qui fera un jour l'admiration du monde, quand notre art sera mieux connu.

L'Allemagne nous empruntait la voûte d'arêtes, mais osait à peine s'en servir. La France, elle, jetait sur ses nefs toutes les espèces de voûtes : voûte en berceau plein centre, voûte en berceau brisé, voûte d'arêtes, coupoles sur pendentifs, coupoles sur trompes. L'Allemagne, malgré nos leçons, n'arrivait pas à composer une façade, la France en faisait d'admirables pour de simples églises de village. En Allemagne, l'architecture romane n'a qu'un aspect ; c'est partout la même abside, le même clocher coiffé d'un casque, les mêmes chapiteaux cubiques, les mêmes bandes lombardes, la même alternance du pilier fort et du pilier faible. Chez nous, il y a presque autant d'écoles que de provinces. De là, le charme infini, toujours renouvelé d'un voyage en France. Refaisons-le par la pensée, ce voyage.

La Provence nous offre ses églises à trois nefs et ses églises à une seule nef, voûtées les unes et les autres. Les plus vraiment provençales sont les églises à une seule nef. Ces belles salles sans divisions intérieures ont une beauté classique. Leur charme leur vient du juste sentiment de l'espace, de ces murs sans fenêtres, comme ceux du temple antique, de ce demi-jour qui, sous ce ciel éblouissant, est un repos. Le décor a cette sobriété raffinée qui toujours enchanta les peuples méditerranéens : une fine corniche, quelques colonnes cannelées, un chapiteau corinthien, des pierres dorées, des tuiles antiques pâlies par la lumière, il n'en faut pas davantage pour éveiller dans ces paysages élyséens d'oliviers et de cyprès le souvenir de la Grèce.

La Bourgogne a des églises dignes du grand ordre de Cluny. Là, pour la première fois, on osa voûter la nef, et, en même temps l'éclairer directement par des fenêtres ouvertes sous la voûte. Beaucoup plus audacieuse que la Provence, beaucoup plus novatrice, la Bourgogne est presque aussi classique qu'elle. Les pilastres sont cannelés à l'antique, et l'ordonnance des triforiums reproduit le décor d'une des portes romaines d'Autun. Tout autant que dans l'architecture, le génie bourguignon éclate dans le décor sculpté. Là, chaque chapiteau raconte une histoire ou une légende ; là, de magnifiques portails enferment dans le demi-cercle de leur tympan une sculpture grandiose, parfois incorrecte, mais frémissante et passionnée jusqu'au drame.

L'Auvergne, avec ses églises où la voûte en quart de cercle des tribunes contrebute la voûte en berceau de la nef, où le problème de l'équilibre est résolu dans la perfection, donne un modèle de logique. Mais que serait la logique sans le charme? Dans les églises auvergnates le déambulatoire à chapelles rayonnantes met la beauté. Du dehors, la couronne des chapelles incrustées de laves apparaît dominée par le chœur, au-dessus du chœur s'élève le revêtement carré de la coupole, et au-dessus de la coupole jaillit le clocher. C'est sans doute le plus beau crescendo architectural qui existe : théorème au dedans, l'église auvergnate s'achève en ode au dehors.

Le Poitou donne du problème de l'église voûtée la solution la plus simple et probablement la plus antique. Les bas côtés

presque aussi hauts que la nef équilibrent parfaitement la poussée de la voûte ; mais cette nef sans lumière directe s'élève dans une demi-nuit et les piliers placés à contre-jour deviennent des masses noires. C'est pourquoi nulle église n'a plus de mystère que l'église poitevine, nulle ne fait plus vivement sentir à l'esprit le lointain du temps. Il y a un étrange contraste entre la rudesse archaïque de l'intérieur et la richesse de la façade : elle est souvent tapissée d'arcatures depuis le bas jusqu'au sommet. Ces façades poitevines, dont le domaine s'étend du Berry à l'Océan sont au nombre des plus rares créations de l'art roman. Le temps y a travaillé comme les hommes : les pluies et les hivers ont ajouté aux sculptures anciennes des sculptures nouvelles. Là encore le mystère demeure. Souvent les voussures sont décorées de monstres si étranges qu'on ne sait où en chercher les modèles ; on se demande si on ne voit pas revivre, dans ces provinces de l'Ouest, quelque chose de l'imagination celtique.

Le Périgord sur une nef unique élève une suite de coupoles. Nous entrons dans le Midi, et l'idéal du Midi a toujours été l'espace libre ; plus de divisions intérieures, plus de nef et de bas côtés, plus de déambulatoire dans le chœur; rien autre chose qu'une vaste salle. Alors que la nef de Notre-Dame-la-Grande à Poitiers a six mètres de large, les coupoles qui couvrent Saint-Étienne de Périgueux en ont quinze. La coupole fut, avant la création de la croisée d'ogives, la voûte qui convenait le mieux aux larges espaces. Partout où on la rencontre, dans l'église de granit de Solignac, dans la cathédrale orientale de Cahors, blanchie à la chaux comme une mosquée, cette forme si pure, la plus harmonieuse peut-être qui ait été imaginée par l'art humain, retient longtemps la pensée. Elle est comme une image de la perfection et fait penser à la voûte du ciel. C'est à Saint-Front de Périgueux, dans cette nef austère, où il n'y a pas un ornement, que la coupole atteint toute sa beauté. L'architecture apparaît dans son essence mathématique, et il semble que Dieu se manifeste dans son temple par ses lois. Il y a ici une telle majesté qu'elle a à peine été égalée par Michel-Ange.

Les églises de la Normandie sont les seules qui aient quelques traits de ressemblance avec celles de l'Allemagne : alternance

des piliers forts et faibles, charpente en bois, bientôt remplacée d'ailleurs par une voûte à croisée d'ogives. Mais la Normandie a tout amplifié avec son génie. Les églises normandes ont un caractère qui leur est propre, la grandeur. Les nefs sont larges, elles sont hautes ; au-dessus des arcades du rez-de-chaussée s'ouvrent d'autres arcades aussi élevées qu'elles : ce sont les tribunes. La magnifique ampleur de ces tribunes est une des beautés de l'église normande. L'arc en plein cintre leur donne une gravité, une noblesse antiques. Cette grande manière qui frappe au dedans on la retrouve au dehors : les clochers sont les plus hauts de l'âge roman. Dans les églises normandes de la belle époque, la grandeur s'accompagne de simplicité; elles n'ont point d'ornements inutiles ; seul un décor géométrique souligne quelques lignes essentielles. Aucune rêverie, aucune de ces fantaisies charmantes mais sans logique où se complaisent les artistes du Poitou et de la Saintonge ; partout une solide raison et une puissante volonté. Il n'y a pas de province qui se reflète mieux dans ses œuvres que la Normandie conquérante du XIe siècle.

L'Ile-de-France, la Picardie, la Champagne sont moins riches que nos autres provinces en monuments romans. C'est que l'époque romane y fut beaucoup plus courte qu'ailleurs. Dès le commencement du XIIe siècle, on y voit apparaître l'admirable invention d'où naîtra une architecture nouvelle : la croisée d'ogives. Nous sommes ici au berceau d'un art qui va durer quatre cents ans. Nulle part la France du moyen âge ne fut plus féconde. C'est cette région, plus petite que la Grèce, mais presque aussi grande qu'elle par le génie, qui élabora l'architecture gothique pour en faire présent à l'Europe.

Tel est, en raccourci, le tableau artistique de la France à l'âge roman. Que de traits encore on pourrait y ajouter !

Cette rapide esquisse n'est pas un hors-d'œuvre : elle oppose à la monotomie allemande l'étonnante variété de l'art français. Écoutons nos ennemis. Voici comment parle un de leurs meilleurs archéologues : « Alors qu'en Allemagne et en Italie on luttait encore avec le problème de la voûte, la France avait trouvé à ce problème non pas une, mais une demi-douzaine de solutions... L'architecture française du XIe et du XIIe

siècle, avec la diversité de ses styles donnant leur fleur au même moment, est un phénomène auquel il n'y a rien de comparable dans l'histoire de l'architecture de tous les temps. » La vérité a été plus forte que l'orgueil national : la France a arraché à l'Allemand un cri d'admiration.

Pour nous, nous n'ajouterons qu'une chose. Si l'architecture romane française est un des témoignages les plus frappants qu'il y ait du génie créateur de la France, l'architecture romane allemande est, par contre, la preuve visible de l'impuissance à créer qui caractérise les Germains. Il y a d'un côté un peuple qui a reçu le don du ciel, de l'autre une race d'imitateurs.

(La fin prochainement.)

ÉMILE MÂLE

SOUS LES PINS TRANQUILLES[1]

XVII

Cet été-là fut particulièrement chaud. On entendait craquer les aiguilles de pins ; les « pignons », cuits de sécheresse, tombaient sur le sol comme des fruits mûrs. Il ne soufflait un peu de fraîcheur qu'à l'aube et les nuits même étaient tièdes. Tout le jour, la touffeur de la lande donnait l'impression d'un incendie couvant à ras du sol. Accablés, les résiniers qui entaillent au « hapchot » les troncs et recueillent dans des pots de terre la résine coulant des longues blessures fraîches, dormaient sous les arbres, affalés.

L'étang Bleu, irisé de tous les bleus, s'illuminait en féerie changeante. Certains jours, l'eau était si calme qu'on voyait s'y doubler, inversés, les pins et les sûriers, l'hôtel Soubeyre et les villas neuves. Au sud, là où s'amorce le courant, Soubrac bâtissait un hôtel qui jouirait du confort moderne. Les Soubeyre pâlissaient, à cette menace. Cependant leurs affaires, pendant les vacances, prospéraient : une clientèle se formait. Un photographe avait pris des vues du lac, et l'on vendait à Géglosse des cartes postales représentant leur hôtel sur deux faces : côté lac et côté forêt, Ils attiraient, par des fournisseurs intéressés, des baigneurs d'Ysclet ; on venait en excursion

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin, 1er et 15 juillet 1916.

déjeuner chez eux, se promener ou se baigner dans le lac. Ils avaient acheté une carriole et deux mules et contruisaient un garage pour les automobiles de passage. Ils voulaient s'élargir en achetant du terrain.

Deux servantes trimaient à leur service, et le gnome aux yeux malins, Thomassou, le fils de madame Jacolle, la préposée à la gare de Géglosse. Honorine, toujours impérieuse et aussi vive de geste et de langage, portait des corsages de couleur et des bas de fil d'Écosse ; un sautoir d'or descendait de son cou sur sa gorge rebondie. Cet air de patronne endimanchée contrastait avec la simplicité de Narcisse, resté fidèle à sa vieille veste de lainage bleu et les pieds nus dans des sabots. Elle s'occupait des clients de l'hôtel, lui de la buvette où, sous une tonnelle de lattes, les petites gens s'arrêtaient pour deviser et boire.

La conduite de Martine, chez les sœurs de Saint-Onuphre, à Dax, avait fini par leur donner satisfaction, après des premiers mois terribles. Elle ressemblait, disait la sœur Saint-Paul, à un chat enfermé dans un sac ; ses révoltes scandalisaient l'ouvroir, au point qu'on la menaça de renvoi. Un jour, s'étant sauvée, elle marchait à pied toute une nuit jusqu'à Mont-de-Marsan d'où la gendarmerie l'avait ramenée. Honorine en faillit faire une maladie. Une autre fois elle avait voulu mettre le feu au dortoir, par vengeance contre une camarade. Peu à peu, cependant, elle s'était assouplie. On lui avait inculqué un maintien convenable, une piété apparente, et la façon de tenir ses yeux baissés avec modestie. On ne voyait plus traces du démon, et on pouvait la croire exorcisée.

Les Soubeyre parlaient d'elle avec une négligence où perçait leur orgueil, car elle était devenue très jolie...

— Té, ça va ! — répondait Honorine aux questions. — Elle est grandette à présent, et bien raisonnable !

Bien que l'éducation de Martine ne leur coutât rien, elle et son mari s'avisèrent qu'elle leur économiserait, par sa présence, la seconde servante qui était lente à l'ouvrage.

Madame Sabattet avait dit :

— Vous ne redoutez pas de la replacer dans ses anciennes conditions de vie? Ne vaudrait-il pas mieux, puisqu'elle est

devenue une bonne couturière, lui chercher un emploi à Dax ou à Bayonne?

— Jésus-Marie ! — avait répondu Honorine, — vous ne voudriez pas que nous nous séparions toujours de notre enfant !

— Alors, mariez-la bientôt ; dans deux ans elle pourra très bien, forte et vigoureuse comme elle est, supporter les fatigues de la maternité.

Sans enthousiasme, Honorine répondait :

— Si elle trouve épouseur qui en vaille la peine ! On a le temps, pas vrai?

C'est ainsi que Martine à ces dernières vacances revint chez ses parents. Mais elle ne se plut à aider sa mère ni à la cuisine, ni aux soins ménagers. Tout au plus consentit-elle à libeller les notes des voyageurs, en leur coulant des œillades et des sourires, d'un air innocent.

Déçue, Honorine la chargea de l'entretien du linge et de la coupe des robes dont toutes deux avaient besoin ; mais cela ne prit qu'un temps. Bien souvent, Martine rêveuse laissait tomber son aiguille ; elle regardait alors le lac, s'intéressait aux promeneurs ; parfois, sous prétexte de surveiller la servante, elle entrait dans les chambres, fouillait le linge des dames dans les armoires, respirait leurs flacons d'odeur, s'en versait une goutte dans la paume des mains, se regardait aux miroirs, et, de nouveau rassise sur sa chaise et une serviette à ourler sur les genoux, elle bâillait d'ennui, à mourir. Sous sa dissimulation de sagesse, des expressions équivoques sortaient, comme une bouffée d'orage, de ses traits séduisants. Au bout de quelques mois, son allure s'émancipa et l'on vit ses vêtements s'adapter à sa démarche et coller expressivement sur son corps. De l'ancienne Martine, véritable petite bohémienne, de la pensionnaire étriquée et façonnée à la règle par l'ouvroir, naissait un être composite, à la fois vif et retenu, éteint ou brillant selon la minute, et qui de ce contraste tirait un charme irritant.

Arcomie, qu'on voyait souvent arriver dans une minuscule auto-baignoire, ne se montra pas insensible, mais elle le jugea déplaisant ; et d'ailleurs, il ne courtisait les filles que pour le mauvais motif.

Un jour, elle déclara que ce n'était pas la peine de lui avoir

fait apprendre un métier si elle ne l'exerçait pas. Elle voulait échapper à la surveillance familiale ; grâce à la protection de madame Sabattet, elle put faire des journées de couture, chez la femme du maire à Géglosse, chez la mère du lieutenant de gendarmerie, à Saint-Irénée. En ce moment elle travaillait à la « Maison-Blanche », sous la direction de mademoiselle de Kervo.

On l'y avait bien reçue : Laugère, confiant comme toujours, la déclarant tout à fait changée à son avantage ; madame Sabattet, qui voyait en elle une de ses bonnes œuvres, essayait de l'induire en confiance et restait surprise par cette âme mouvante qui se dérobait dans le silence.

M. Bréchart seul n'augurait pas bien de cette attitude. Depuis la mort de son vieux cheval d'armes, il restait parfois taciturne et absorbé ; son visage rude se renfrognait encore malgré l'évident effort qu'il faisait pour rester au diapason de sérénité aimable de la « Colonie ». La crise chez lui remontait à plus haut : il n'avait pu complètement approuver l'éducation d'Adrienne ; il souffrait, plus qu'il ne le laissait voir, de ce qu'elle inclinait à une certaine liberté d'esprit et semblait s'éloigner de la foi rigoureuse où, de plus en plus, il s'enfonçait avec une piété rongée par le scrupule. Sûr de détenir la vérité, il ne se consolait pas de l'aveuglement de son entourage et en voulait comme d'une trahison à Adrienne, la plus jeune et celle qui aurait dû être la plus docile. S'il admettait que ses vieux amis justifiassent, par leurs mérites et leurs vertus, la clémence du Dieu terrible à l'heure du Jugement, il tremblait pour l'avenir d'une jeune fille à qui manquerait ce frein indispensable : la croyance.

Son amertume s'augmentait à son propre examen de conscience. Convaincu que la grâce seule sauve la créature, M. Bréchart subsissait les affres dont fut bourrelé un Pascal, et tous ceux que le principe de la grâce suspendit par un fil, anxieux et épouvantés, au-dessus de l'abîme. Depuis des années, Mathieu Bréchart ne faisait plus de sa vie qu'une préparation à la mort. Pour obtenir du divin juge le pardon de ses fautes, il multipliait les oraisons et les mortifications. Ne pouvant augmenter ses aumônes, il se retranchait le superflu et presque le nécessaire de la nourriture ; il portait la nuit un cilice. Ces austérités ne l'apaisaient pas. Toujours l'obsé-

dait l'accablante menace : serait-il séparé de l'ivraie comme le bon grain, serait-il des élus et non des réprouvés?

Ce jour-là, Martine, dans la lingerie, piquait des torchons à la machine ; la porte s'ouvrit, Adrienne venait coudre à côté d'elle. Les deux jeunes filles se sourirent, mais d'un sourire bien différent : celui d'Adrienne exprimait une cordialité simple ; celui de Martine, bien qu'onctueux, la méfiance et la jalousie, faute de savoir préciser des sentiments qui oscillaient entre la sympathie et une animosité confuse. La vue et la présence d'Adrienne éveillaient en elle des aspirations inassouvies, le regret de ne pas être, comme elle, choyée, riche sans doute, promise à un avenir agréable. Martine lui en voulait aussi de paraître heureuse et de l'être, alors qu'elle avait envie de crier le dégoût et la lassitude qui lui noyaient le cœur.

— Eh bien, Martine? — dit la jeune fille en voyant sa compagne immobile et regardant sans la voir l'étoffe qu'elle piquait.

L'autre eut un petit sursaut, et le ronron rapide de la machine à coudre bourdonna dans la pièce :

— A quoi pensiez-vous donc?

Elle ne répondit pas tout de suite ; puis, mollement :

— Sait-on?... à des choses...

— Mais encore?

— Vous tenez à le savoir?

— A moins que vous ne préfériez ne rien me dire.

Martine hésita entre ses bonnes dispositions et ses mauvaises, et se refermant :

— Je n'ai pas l'habitude de raconter ce que je sens.

— Oui, — dit Adrienne, — n'est-ce pas, c'est difficile? On voudrait, on ne sait, on n'ose...

Toujours sur le qui-vive, mais avec plus de bonne grâce, Martine dit :

— Mais vous, est-ce que vous ne désirez rien d'autre?

— D'autre, quoi?

— Eh bien, que votre existence d'à-présent? Moi, je voudrais sortir de ma peau comme les couleuvres ; je voudrais laisser père, mère, mes vieux habits, mes vieilles idées, toute la défroque, quoi, et partir !

— Partir pour où?

— Partir !...

Sur ce mot, qu'elle accentua âprement, Martine se tut et, après avoir tiré l'étoffe, elle coupa le fil, d'un petit coup de ciseau si sec qu'elle sembla trancher du coup la trame de sa vie présente.

Adrienne la contempla avec une attention pensive : ces mots, chez elle, répondaient à d'obscures sollicitations de l'inconnu vers l'au delà du lieu et du moment. Sans doute elle ne pouvait désirer un bonheur plus grand que celui dont elle jouissait ; et cependant elle pressentait bien que son existence ne s'écoulerait pas toujours semblable : quelqu'un viendrait... il se produirait un événement... Certes, il lui serait doux de ne pas quitter sa marraine, ses oncles, sa tante Doro ; cependant l'idée qu'il ne lui arriverait jamais rien l'eût épouvantée.

Elle n'était plus l'adolescente ingénue qui notait ses impressions sur l'album à fermoir, et l'image de Pierre Esbros s'effaçait de sa mémoire ; même en la revoyant par hasard, comme elle rangeait sur un rayon de la bibliothèque du salon de vieux numéros de *l'Illustration*, le portrait lui avait semblé lointain, ainsi que les fleurs sèches des herbiers de l'oncle Élie qu'elle l'aidait à classer ; la forme persiste, mais vide ; la couleur s'est atténuée, le parfum s'évapore.

Elle dit à Martine, dont la lourde chevelure rousse reprenait les anciens frisons, et dont la nuque vigoureuse se penchait sur les mouchoirs qu'elle s'était mise à marquer :

— Vous n'avez que seize ans pourtant, Martine?...

L'autre releva la tête, comme si une mouche l'eût piquée :

— Et alors, croyez-vous que toutes les filles n'ont pas le même âge ? La malice leur vient plus tôt qu'aux garçons, allez !

Adrienne la considéra, si formée, si femme déjà et la pressentit plus avertie qu'elle-même de la réalité :

— Qu'est-ce que vous rêvez donc, Martine?

L'enfant répondit, comme tout à l'heure.

— Sait-on?... Des choses... Tenez, je voudrais aller à Paris, voir les gens, les lumières, les magasins, entendre les voitures,

me perdre au milieu de la foule... et puis que l'*on* me parle, que l'*on* me prenne par la main, et que je suive la voix qui me parle, parce que de la suivre ce serait plus fort que moi ; tenez ! mon cœur bat quand j'y pense.

— On vous prendrait par la main? Qui ça : on?

Martine regardait dans le vague, sans répondre. Adrienne demanda, doucement :

— Vous n'aimez donc plus ce coin de terre où vous êtes née?

Martine lui jeta un regard de souffrance irritée :

— Autrefois, j'aimais tant ce pays !... En ai-je fait des escapades !... Je me coulais entre les brandes et les genêts, je mangeais les mûres quand j'avais faim et soif, ou bien je me blottissais dans la fourche d'un vieux corcier, qui trempe ses racines au bord du lac, et j'y restais des heures, les pieds dans l'eau. On disait alors que j'étais une sauvagesse ; c'était vrai, et peut-être bien que c'était là mon vrai caractère. Mais on me l'a changé, alors je ne sais plus... J'avais des goûts de la campagne, à présent j'ai des goûts de la ville ; mais pas Dax ou Mont-de-Marsan, pas même Bordeaux qu'on dit si grand : Paris, oui, Paris, parce que là, personne ne me retrouverait plus !

— Et vous n'auriez pas peur?

Martine haussa légèrement les épaules et s'absorba dans son travail. Adrienne éprouvait un léger trouble devant cette nature double qui la déroutait, l'attirait cependant par l'obscur tourment auquel elle la sentait en proie. L'aurait-on vraiment, en voulant l'adapter aux nécessités de l'éducation et d'un métier, si bien dépaysée qu'elle ne se retrouvait plus, en désaccord entre son passé, le présent ingrat et un avenir plein d'embûches?...

— Bon, — fit Adrienne d'un ton gentil d'aînée, — cela s'arrangera... Un jour un brave garçon vous demandera en mariage, et vous vivrez avec lui paisible avec de beaux enfants sur vos genoux...

Martine secoua la tête :

— Ce n'est pas mon lot, mademoiselle ; ce sera bien sûr le vôtre ; mais pour moi, j'ai le pressentiment que ça finira mal !

Et elle ne voulut plus rien dire.

XVIII

Maraval, qui allait à bicyclette porter à la poste de Géglosse le courrier, alourdi par la correspondance de l'hospice de Montrouge et de la fondation des filles-mères, venait de demander à Laugère ses commissions et de frapper à la porte de Mathieu Bréchart.

Il le trouva, l'air las, un livre pieux en mains, dans cette chambre nue et blanche, qui le touchait et l'attristait toujours, comme le signe d'un renoncement complet aux joies, même modestes, de l'intérieur organisé selon le plaisir des yeux et la commodité du travail ; à lui, Élie, il fallait l'empilement des livres, l'air de capharnaüm de son cabinet en désordre ; dans cette pièce monastique, il se serait rétréci et figé.

— Je vais à Géglosse, Mathieu, puis-je quelque chose pour vous?

Le colonel secoua la tête :

— Rien, merci.

Maraval lui prit affectueusement la main, en médecin et en ami ; il remarquait bien que les paupières de Bréchart se creusaient et que les pommettes ressortaient plus durement sur le teint tacheté de jaune.

— Vous n'êtes pas souffrant, Mathieu?

— Pourquoi le serais-je?

— Je ne sais pas. Votre hygiène me semble moins bonne depuis que vous ne montez plus à cheval.

— Je fais de grandes marches à pied.

— C'est vrai, mais ne vous fatiguent-elles pas?

— Non, et puis quelle importance cela aurait-il?

— Votre régime est devenu ascétique, c'est un demi-jeûne.

— On mange toujours assez.

— Vous méprisez trop votre corps, Mathieu.

— C'est qu'il est de boue périssable.

Maraval soupira d'impuissance ; certes, il n'était pas épicu-

rien : sobre par sagesse, spartiate dans ses mœurs, mais sachant goûter, innocemment, les petits plaisirs matériels. Il remarqua que la chaise de Bréchart tournait le dos à l'admirable spectacle des arbres et du lac, à la lumière, à la vie, comme s'il eût préféré contempler le plâtre des murs et le crucifix noir où saignait le Christ aux mains à demi fermées.

— Au revoir, alors...

Le colonel le retint :

— Notre amie m'a paru avoir ces jours-ci mauvaise mine. Elle ne se plaindra pas, je le sais !

— Mais, — dit Maraval, touché de le voir, lui qui ne se souciait pas de lui-même, s'alarmer pour leur chère Constance, — son état a dépassé nos espérances ; il comporte toujours, malheureusement, une possibilité d'accidents.

M. Bréchart dit :

— Oui, nous sommes tous mortels. Mais elle, ce serait trop cruel qu'elle parte la première.

Il ajouta aussitôt :

— Au reste, cela dépend d'un plus puissant que vous, si bon médecin que vous soyez. Je prierai pour elle, puisque je suis seul ici à le faire.

Maraval ne releva pas l'allusion, il en sentit pourtant la pointe et s'éloigna, un peu triste. Le sentiment religieux, qu'il respectait tant chez Mathieu, ne s'imposait pas à lui : qu'y faire? Lui aussi, comme savant, acceptait la loi dure, la maladie, la mort. Lui aussi s'y était préparé, mais avec une paix de l'âme qu'il eût souhaitée à son vieil ami. Il démêlait bien l'ampleur du drame secret qui torturait ce déclin d'une noble existence ; ce n'est pas la mort que craignait Bréchart, il l'avait affrontée ; il l'avait sentie sur son visage, dans l'haleine de feu des combats, dans le souffle empesté des cadavres ; ce qu'il redoutait, c'était le prolongement de la mort, une reddition de comptes que suivrait peut-être une éternité de supplices. Maraval ne pouvait comprendre ces terreurs : pour lui, tout finissait avec lui-même. Et ce grand repos, qu'il ignorerait alors, d'avance lui semblait doux.

Franchie la grille, il prit la route du Nord, qui, par le chemin de « soutrage », rejoignait la route en promenoir que Destribats, pensant être agréable à la « Colonie », avait fait com-

mencer de leur côté. Plane et large, elle évitait à Maraval le chemin du Sud, tout en montées et en descentes, raviné de grosses racines. Il vieillissait donc, lui aussi, qu'il acceptât cet avantage, payé d'ailleurs par l'ennui de voir cette belle route claire, entre la mer et l'extrémité de la lande, contourner leur propriété, pour rejoindre ensuite le tour du lac. Soubrac avait bien essayé d'obtenir passage sur le bord de l'eau, isolant ainsi la « Maison-Blanche », de sa plage et de son ponton, amenant sous ses fenêtres les encombrantes promenades de gens d'été; mais, malgré sa brutale insistance, Constance et eux-mêmes avaient tenu bon et gardé leur libre accès au lac.

Il se rappela, en passant devant les vilaines petites maisons sises à la pointe ouest de l'étang Bleu, le coin délicieux d'autrefois : il y avait là cinq ou six sûriers énormes, tordus et crevassés sous leur écorce de liège, frissonnant de leurs feuilles légères à la moindre brise. A la place, il apercevait une terre pelée, des linges séchant sur des cordes, des détritus jetés à même le bois; dans les trois petites maisons s'entendaient des bruits discordants et des voix vulgaires. Que serait-ce quand le lac, d'un bout à l'autre, ne serait plus qu'un grand village?

Autrefois, il avait, à cet endroit même, recueilli des plantes rares, venues là on ne sait comment. Plus rien n'en subsistait que la malpropreté des hommes. Il pensa à ses herbiers, il pensa à Adrienne, grande fleur vivante, qu'il se plaisait à nommer « le Lys des Dunes ». Ne ressemblait-elle pas à ce lys de la solitude et des sables? De songer à elle et aux plantes qui étaient pour lui une joie des yeux, il oublia l'impression pénible que lui firent Jean-Baptiste, le bouvier, et Cotiche attablés chez le marchand de vins et déjà éméchés. Il oublia l'agacement que lui causaient l'hôtel Soubeyre et son jardin bariolé de robes claires : un arrivage de gens d'Ysclet, communs et conquérants. Est-ce que le travail et la méditation ne devaient pas le consoler de tout? N'allait-il pas réunir ses observations de botaniste dans un traité de thérapeutique où il ferait prédominer les naturelles vertus de la plante contre les formules chimiques, les spécialités d'usines pharmamaceutiques qui, dans un jargon barbare, masquent des remèdes trop souvent incertains.

Les plantes, il ne les aimait pas seulement parce qu'elles sont belles, diverses, et qu'elles offrent, comme des êtres animés, un visage et presqu'une âme, mais parce qu'elles sont bonnes, même les vénéneuses, même les plus dangereuses pour qui sait régler leur emploi. Il les aimait sous leurs noms populaires, « l'arbre de vie », ce thuya dont les feuilles servent de sudorique, « l'herbe aux puces », un plantain dont le mucilage combat les affections des yeux, et celles même qui n'ont point d'application médicale, « l'arbre à glu » qui est le houx épineux, « l'herbe à éternuer » ou Ptarmique ; « l'arbre de la sagesse », appelé aussi le bouleau blanc. Les plantes ! Bien peu qui n'apportassent, en baumes ou en électuaires, leur aide amicale à la souffrance, que ce soient les racines de psychotria, l'ipécacuana des officines ou le salep dont la gelée donne des forces aux malades, l'armoise qui expulse les vers et la salicaire qui arrête le flux de ventre. Toutes, oui, toutes, petit peuple innombrable, mourant et ressuscitant de saison, en saison, faisaient alliance avec l'homme pour l'aider et le secourir, depuis les tisanes bienfaisantes, tilleul, camomille, feuille d'oranger, jusqu'aux infusions et aux teintures dosées ; l'aconit précieux contre le rhumatisme, la belladone calmant la toux, la digitale qui régularise le cœur, la lobélie qui apaise l'asthme, la colchique d'automne et la gentiane qui combattent, l'une la goutte, l'autre les scrofules.

A la poste, Maraval fit partir le courrier ; justement celui de la « Colonie » venait d'arriver, un paquet que la receveuse lui remit dans une grande enveloppe et qu'il attacha au guidon de sa bicyclette : il y avait, dit-elle, des revues et des journaux, des lettres dont l'une pour lui.

Maraval pédalait sans se presser, une pointe de migraine aux tempes et, malgré son optimisme, en proie à une de ces fatigues morales et physiques, qui atteignent parfois les plus courageux.

Sans être absolument inquiet de l'état de Constance Sabattet, il se rendait bien compte qu'elle lui cachait ses malaises, souvent douloureux. Il réentendait le mot de Bréchart : qu'elle partît avant eux était une supposition trop cruelle pour qu'il pût la supporter. Il se demanda s'il ne préviendrait pas le docteur Fagalde, et en même temps l'inutilité probable

de cette intervention le peina : que pouvait-on faire de plus? Et justement de ne rien pouvoir ravivait en lui les plus pénibles souvenirs de sa vie ; la science ne doit-elle pas lutter jusqu'au bout, ingénieusement tenace? Une Constance Sabattet incarnait des siècles de perfectionnement ; combien faudrait-il d'années à la nature pour créer à nouveau une telle supériorité intellectuelle et morale?...

Était-il égoïste à lui de constater qu'elle lui tenait lieu de tout et était le lien rare et unique qui l'attachait au goût de la vie? Hors d'elle, il serait aussi seul au monde que le naufragé dans l'île déserte. Il n'avait plus de parents ; à Mathieu et à Guy se bornaient ses amitiés : il n'avait pas un foyer personnel, il ne possédait pas la compagne avec laquelle on a créé une descendance. Marie-Olga... Fantôme des brumes, sa fille... et l'autre, la chère âme aujourd'hui vieillie, morte peut-être, sa compagne furtive, Eurydice arrachée à son amour et disparue dans un Érèbe où il n'avait pu, comme Orphée, descendre et la reconquérir... Il se rappela que la receveuse de la poste lui avait signalé dans le paquet une lettre à son adresse. Attendrait-il d'être de retour pour l'ouvrir? Qui pouvait lui écrire? L'éditeur peut-être auquel il s'était adressé pour la publication de son traité sur les plantes? Si cependant?... Pourquoi ne pas regarder?

Il s'arrêta au revers d'un fossé, dénoua la courroie et ouvrit le paquet. Entre *le Temps* et une lettre de l'économe de la fondation des filles-mères, son nom sur une enveloppe bleue le frappa et aussi l'écriture. Les années passent, mille sensations s'oublient, et tout à coup, à un faible indice, une émotion singulière nous bouleverse : il nous semble voir sortir de l'ombre les plus grandes émotions de notre vie. Ses doigts frémirent en saisissant l'enveloppe ; elle portait des timbres de Melbourne, Australie ; elle contenait, ainsi qu'une autre enveloppe, jadis, un cartonnage dur. Il ouvrit, avec un tremblement d'anxiété et d'espoir. Le destin allait-il enfin soulever son voile? Celle qu'il avait aimée vivait donc encore puisqu'elle avait tracé son nom ; avec quels sentiments, dans quel but? Elle pensait donc encore à lui?... Il fut presque déçu de trouver, comme jadis encore, un portrait et rien de plus, un portrait de petit garçon de quatre ans, à en croire la date

inscrite au revers, un petit garçon appelé Henri et dont il ne put méconnaître la ressemblance avec lui-même, un petit garçon dont il était, en dehors des législations officielles, l'aïeul.

Son émotion fut si vive qu'il lui vint un éblouissement ; tumultueux, son cœur battit. Quoi, ne saurait-il rien d'autre? Quelle cruauté ou quelle pitié lui faisait parvenir cette image? Était-ce pour lui donner le regret du bonheur qu'il ne posséderait jamais? Était-ce au contraire pour le consoler dans la misère de son abandon?

De même qu'il s'était su le père d'Olga-Marie avec un bouleversement fait d'orgueil et de douleur, de même la vue de ce petit-fils appelé Henri, si doux avec son visage rieur, ses grands yeux, ses boucles qu'on devinait blondes, ranimait en lui les passions éteintes : il n'avait pas connu sa fille, il ne l'avait pas vue grandir, il n'avait pas formé son cœur ni son esprit ; resterait-il aussi étranger à cet être né de la chair de sa chair, ignorerait-il ce bonheur d'automne et bientôt d'hiver, de se pencher, aride et blanchissant, vers cette fraîcheur?

Maraval sentait ses yeux se remplir de larmes : comme il s'était vengé, celui qui l'avait privé de ces joies, privé des devoirs qu'elles comportaient ; celui qui, fort de la loi, lui avait ravi non seulement la femme qu'il adorait, mais ce sur quoi, mari, il n'avait aucun droit, le fruit de cette femme et le fruit de ce fruit ! Maraval éprouva, dans un égarement de révolte et de désespoir, l'horreur des spoliés, des vaincus, des souffletés, de ceux qui durent se ployer sous les fourches caudines, de ceux que le pied des barbares victorieux foula. Le plus affreux était le mystère, le supplice de ne rien savoir et de ne pouvoir comprendre : supplice si raffiné qu'il eût pu l'attribuer à la vengeance de l'homme, dictant impérieusement à l'épouse usée et docile cet envoi, afin que lui, Élie, put se dire : « Il est dans le vaste monde des êtres qui m'appartiennent au nom de l'amour, et dont jamais je ne verrai luire le sourire émouvant, dont jamais, jamais je ne sentirai les larmes de tendresse couler sur mon visage ! » Mais non, ce sadisme dans la haine était improbable ; seule, celle qu'il avait aimée avait pu lui adresser ce témoignage qu'elle vivait, bien que morte pour lui, et survivait à travers sa fille d'abord,

son petit-fils ensuite : Olga-Marie, Henri !... deux noms, deux dates, et toute une vie blessée de femme, et toute sa vie à lui manquée, désolée, flétrie...

Dans le silence et la solitude, Maraval brisé, courbaturé comme après une chute resta là, immobile, contemplant avec une sorte de stupeur morne, attendrie pourtant, ce visage d'enfant. A quoi bon supposer, imaginer, chercher à percer l'invisible?... Que saurait-il de plus?... Il ne se remit sur pied qu'en entendant grincer, au loin, un chariot.

Il roula une centaine de pas avec effort, car il gravissait une côte, et tout à coup il n'eut que le temps de sauter à terre comme s'il chavirait : une douleur poignante venait de l'étreindre au côté gauche, pénétrante comme un coup de couteau, constrictive comme si une main brutale lui eût écrasé le cœur. Suffoqué, il se sentait saisi d'une angoisse mystérieuse et profonde : sa vie allait-elle s'arrêter? Arcbouté, pétrifié, incapable de réagir, il attendait la mort... S'écoula-t-il des secondes ou des minutes, il ne sut : la douleur s'apaisait, la suffocation cessa, l'univers qui avait disparu de son champ mental redevint lumineux, odorant, tangible, et l'éblouit par sa présence multiforme : il revit la route, il revit le fossé, il revit les pins, il revit le sous-bois roux, toutes choses connues autrefois, longtemps auparavant, comme s'il se réveillait après des années, tant la sensation de coupure avait été radicale. Oui : il se rendait à Osques et il était bien lui-même... Une indicible inquiétude, indépendante de sa volonté, persistait en lui. Il marcha à pied, lentement d'abord, en poussant sa bicyclette ; un engourdissement paralysait son bras gauche jusqu'au coude.

Il reprenait de plus en plus conscience de lui-même ; seule persistait l'incertitude de savoir si le spasme terrible allait revenir ou s'il était éloigné... Lui, tellement circonspect devant un diagnostic, n'hésita pas une seconde. Bien que, dans son état préalable de santé, rien ne l'eût averti, de cela même que le mal était venu foudroyant, il discerna toute sa tragique signification : c'était bien l'*angor pectoris*, définie par Schmidt : « *Dolor est torquens atque lancinans, interdum etiam premens, cum constrictione pectoris...* » L'angine de poitrine ! Il en reconnaissait tous les symptômes, il en prévoyait la marche,

parfois capricieuse, mais sûre. Le terme seul restait en suspens. La violence de l'accès ne lui permettait même pas d'espérer des retours fréquents et atténués. Il analysa son cas avec la lucide impartialité qu'il eût apportée vis-à-vis d'un autre. Qu'il conclût à une angine de poitrine essentielle ou qu'elle accompagnât une lésion du cœur ou de l'aorte, le péril n'était guère moindre et la condamnation moins formelle.

Devant cet inévitable qu'aucune volonté humaine, aucun soin même n'empêcheraient ni ne retarderaient, il eut la sensation du condamné dont le pourvoi est rejeté. Une association d'idées fixa dans son cerveau la maxime de la Rochefoucauld : « Le soleil et la mort ne se peuvent regarder fixement. » Cependant, sans bravade, avec une fermeté tranquille, il regardait fixement la mort. Pourquoi la craindre? Ignorait-il qu'elle dût venir? L'échéance se rapprochait, voilà tout. Sans doute il eût aimé de vivre encore, bien qu'à certaines heures il se sentît très misérable, parce que l'homme a le goût de la vie quand même et que pour lui elle s'accompagnait de joies limpides : le travail, la réflexion, l'intimité grave, et cette douceur de voir s'épanouir, mieux que sa nièce, cette fille d'élection, Adrienne, blanc lys des dunes. Oui, la sentence se saisissait à l'improviste ; n'importe, il ne se révoltait point : un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est tout un !...

Il se scrutait à fond, avait-il peur?... Non, le grand repos l'attendait : il ne jouirait plus du soleil, de la nature, des êtres, mais il ne souffrirait plus de l'imperfection de la vie et de sa propre imperfection. L'idée d'un lendemain ne le troubla point, car se fût-il trompé et eût-il des comptes à rendre, il ne redoutait pas un Dieu de colère. Non que ses remords lui fissent grâce : entre les mille petites infractions à la morale pure que les saints eux-mêmes n'évitent pas, il avait commis deux crimes et ne se les pardonnait pas. Il avait fait souffrir et il avait tué. Par lui, une femme avait traîné, aux mains de son bourreau, une vie d'humiliation et de souffrance ; mais, s'il avait transgressé les lois sociales, il n'avait pas violé du moins les lois naturelles : il les avait respectées jusque dans la ferveur téméraire de son amour et les suites vivantes qui en avaient été le gage. Par lui aussi, un homme, un malade confié à ses soins, avait expiré : de cela, moins encore s'absolvait-il ; hélas,

il appartenait à ces âges encore ingrats d'ignorance et d'erreur où le médecin le plus consciencieux peut de bonne foi se tromper : un jour, certainement, la science lumineuse éclairerait les diagnostics les plus douteux ; déjà les rayons X plongeaient dans la chair opaque, lisaient un organisme comme un livre. Oui, il avait fait le mal, mais peut-être avait-il payé une rançon assez dure, peut-être s'était-il racheté par tant d'années d'apostolat et de dévouement aux malades, aux pauvres, peut-être l'adoption en commun d'Adrienne lui serait-elle comptée ; car cela c'était leur œuvre, leur chef-d'œuvre, et il y avait sa modeste part.

Il respira profondément ; l'angoisse était partie, son bras gauche pesait moins ; il éprouvait cette sorte d'excitation que donne une tasse de café fort.

S'il remontait sur sa bicyclette? Il irait lentement... la route descendait à peine : plus d'effort à fournir et, après l'hôtel Soubeyre, elle courait neuve et lisse. Le mouvement des pédales ordonna sa pensée : oui, c'était ainsi !... Il s'effacerait comme s'étaient effacées des milliards de formes humaines, avant lui.

Si l'animal lui-même montre dans ses yeux la tristesse de sa fin, il était excusable, lui, d'avoir éprouvé un regret ; du moins constatait-il qu'aucune terreur, venue de l'arrière-fond ancestral, ou des images représentatives brusquées par cette secousse, ne l'obsédait. Son âme resterait intacte jusqu'à la fin, et aucune dégradation physique ne décomposerait, lambeaux par lambeaux, son corps. Il souffrirait, mais il mourrait d'un coup : égoïstement, il pouvait s'en réjouir, si ne le poursuivait la pensée du chagrin qu'il laisserait à ses fidèles amis. Pour lui, il avait assez vécu, ayant dépassé la mesure commune et rempli son œuvre ; il se survivrait dans celle qui avait envoyé les messages consolateurs, il se survivrait dans sa fille et son petit-fils qui ignoraient son nom et même qu'il existât, il se survivrait dans tous ceux qui l'avaient aimé. Que pouvait-il réclamer de plus? Et n'était-ce pas une générosité des circonstances que le signe de sa survie terrestre et l'annonciation funèbre se fussent produits presqu'en même temps ?

Il ne souffrait vraiment plus, à peine un peu de gêne dans

le bras. Il faisait moins ardent, l'air se rafraîchissait, le lac encadrait son vaste miroir entre les arbres d'un vert décoloré par l'excès de lumière : des gens en costumes de flanelle blanche, des femmes en robe claire le croisaient. Il ne s'indigna même plus de la laideur des bicoques de Soubrac : qu'importait tout cela devant la définitive réalité ? Comme il faisait beau, quelle pureté dans l'air ; suavité de l'eau, majesté des grands arbres, grâce salutaire des plantes : tout ce qui respire, vit, croît et se recrée de la mort pour revivre !...

Maraval éleva vers la nature une action de grâces : il la remercia de l'avoir apaisé si souvent, si souvent consolé : et que dirait-il de ceux qui là-bas l'attendaient, ses amis toujours si affectueux, si prévenants pour l'homme simple qu'il était, ces cœurs fiers et justes, ces grandes âmes : Bréchart, si loyal, Guy Laugère soulevé de nobles rêves ; mademoiselle Dorothée, diamant dans sa gangue épaisse ; et Constance, la plus pure et la meilleure ; enfin Adrienne, la dernière venue, aube du jour, cher printemps de la vie !... Avait-il su assez les remercier, les chérir, les seconder tous ? Car tous avaient été pour lui des frères secourables et aimants, même les plus humbles : Françoise attentive à ses bons plats, Iribarne et Gratiane, avec leur silencieux dévouement, et Janus aussi, le chien fidèle, et les donneuses de lait, la Roussette et Noiraude, aux mufles doux et aux gros yeux paisibles. Allons, Élie Maraval avait eu son lot, son large et heureux lot. Au-dessus des laideurs sauvages, des appétits de proie, de la médiocrité parfois sinistre du monde, il avait entrevu, grâce à la « Maison-Blanche », la lueur de la grande fraternité humaine. Qu'il ne se plaignît pas ! Qu'il sût bénir sa destinée ; car malgré tout il avait été privilégié, et pourrait, quand l'heure sonnerait, prendre avec résignation sa place entre les pins sombres, près du président de Saubusque, dans l'enclos vert où volètent les pigeons familiers.

Élie Maraval roulait maintenant sous la pinède, un calme spiritualisé se faisait en lui ; l'holocauste accepté, il allait sans dévier au-devant de Celle dont on ne voit jamais le visage et dont on sent seulement s'abattre sur la nuque la main inévitable.

XIX

Adrienne eut du mal à s'endormir et se réveilla vers une heure du matin. Une insomnie lucide fit revivre en elle les impressions complexes de ces derniers jours.

Elle revoyait l'émoi de sa marraine en apprenant la campagne de presse déchaînée tout à coup contre Despeyron, dénonçant le gouverneur général de l'Indochine comme coupable de collusion et de concussion ; de louches histoires de compagnies financières et un marché concernant une ligne de chemin de fer qui rappelaient, en petit, le scandale de Baïhaut-Panama.

On attaquait violemment non seulement Despeyron, mais son entourage. Pourquoi la hantise tenace s'imposait-elle à elle de ce Pierre Esbros qu'elle n'avait jamais vu, sinon à travers le portrait de *l'Illustration*, et qui cependant n'était pas pour elle un étranger, tant elle avait pensé à lui? S'il était injustement accusé, comme il devait souffrir ! Mais serait-ce possible que l'on pût commettre la lâcheté d'entraîner un innocent dans sa propre chûte? Peut-être n'était-il pas irréprochable? Et alors elle devait le plaindre... Mais s'il était l'homme qu'il paraissait, et que madame Sabattet semblait croire, certainement il n'avait rien commis de vil. Des histoires d'argent, ce qui accouple un homme distingué aux spéculateurs véreux et aux financiers voleurs : non, elle ne devait pas le croire !

N'était-ce pas singulier qu'elle songeât ainsi à lui, alors qu'il ignorait même qu'elle existât? Ne serait-il pas surpris, si par un de ces phénomènes de télépathie qu'admettait l'oncle Guy, dans ses soucis et son amertume elle lui apparaissait, vision consolante, comme l'aube d'un meilleur jour après une nuit d'angoisse?... Elle évoqua les centaines et les centaines de lieues qui les séparaient. Le connaîtrait-elle jamais?... Pierre Esbros, ce nom et cette physionomie l'intri-

guaient de leur énigme... Le mystère de sa propre existence lui apparut. Qu'il y avait loin du couvent à cette « Maison-Blanche » où elle était aimée, choyée, traitée comme une enfant d'élection par ces nobles êtres... Serait-ce là toute sa destinée?... Ne connaîtrait-elle pas autre chose? Si, l'amour viendrait certainement la prendre et l'emmener par la main ! Mais quel visage aurait-il? Et quelle âme? Serait-ce pour le bonheur, un foyer chaud et tendre, un compagnon chéri, de beaux enfants, une vie harmonieuse que rempliraient, comme ici, les humbles tâches ménagères et la pensée en travail, les grands livres, la haute musique, tout ce qui élève le cœur et l'esprit?... Ou bien devrait-elle, comme sa marraine, comme ses oncles, connaître les épreuves, les traverses, les douleurs? En tout cas, heureuse ou malheureuse, jamais elle n'oublierait le rayonnement de sa vie actuelle, la ferveur de tendresse et de vénération qu'elle portait à ceux qui l'entouraient.

Un bruit léger, dans le grand silence, la fit tressaillir, non de peur, car jamais l'idée, en ce pays sans voleurs et sans crimes, ne lui en serait venue, mais avec l'étonnement qu'à cette heure, quelqu'un entr'ouvrit doucement une des portes de la maison. Ce ne pouvait être Iribarne faisant une ronde de précaution ; il était parti la veille pour Bayonne, appelé par dépêche auprès de sa belle-sœur, Rosita Combrès, inquiète de la santé de sa fille. Il avait emmené Janus, qu'un tesson de verre avait blessé au pied d'une plaie envenimée. Elle prêta l'oreille ; sûrement quelqu'un marchait sur le gravier. Elle courut à la fenêtre. Derrière les volets entrebâillés, elle reconnut une silhouette : Martine !

La lune éclairait à plein le jardin, une clarté élyséenne baignait, de rayons bleuâtres, les massifs de fleurs et les grands chênes-lièges dont le feuillage léger s'argentait dans l'ombre diaphane. Pourquoi Martine sortait-elle ainsi de la maison? Elle s'arrêtait court et semblait hésiter. Allait-elle au-devant de quelqu'un? Un remords ou un excès de prudence allaient-ils la faire revenir sur ses pas? Non, Adrienne la vit tressaillir et attendre, immobile et comme pétrifiée, un homme qui, sur la pointe des pieds, venait à elle. Les cheveux longs, le pâle visage sur lequel jouait la lumière... Adrienne reconnut Rodko. Il mit la main sur l'épaule de Martine qui ne

se débattit point, il lui serra la taille de l'autre bras et l'entraîna doucement vers un coin d'ombre ; là, il lui renversa la tête en arrière, et penché sur sa bouche, but un long baiser.

Atteinte dans son instinctive pudeur, Adrienne, toute angoissée, se recula dans la chambre ; quand elle voulut regarder de nouveau, elle ne vit plus ni Martine ni Rodko : ils s'étaient confondus parmi le noir des troncs d'arbres, ou bien ils se cachaient derrière le hangar. En proie à un trouble dont la violence l'étonnait, Adrienne fouilla en vain du regard les alentours de la maison : plus rien... que devait-elle penser? Ce rendez-vous était certainement le premier, car les jours précédents, Janus n'eût pas toléré sans aboyer l'intrusion du pêcheur. Pour que Rodko fût venu, juste le jour où la « Maison-Blanche » n'était pas gardée, il fallait qu'il sût pouvoir se risquer sans crainte d'éveiller personne. Martine et lui s'étaient donc concertés. Aujourd'hui même, probablement : Cotiche, offrant à la cuisine une brochette de petits oiseaux, avait parlé bas à Martine, et elle avait donné un prétexte pour retraverser le lac avec lui, sans doute afin d'aller retrouver Rodko, qui avait dû lui intimer de le rejoindre...

Adrienne s'interrogea : que devait-elle faire? Cette malheureuse fille allait se perdre !... A seize ans passés, quelle résistance offrir à la séduction scélérate de cet homme? Aucune ; son ignorance de la vie, ses instincts précoces, la crise qu'elle traversait, tout la jetait à un irréparable malheur !... Avertir sa marraine? Adrienne ne pouvait cependant réveiller la maison, exposer ses oncles ou l'un d'eux à se colleter avec ce dangereux individu?... S'exposer elle-même, elle en eut envie ; Rodko à sa vue, ou entendant du bruit, se sauverait sans doute ; en cas de danger, elle crierait, on accourrait, l'oncle Mathieu avait son fusil de chasse et Guy Laugère un revolver chargé, à toute précaution, dans sa table de travail.

Elle n'eut pas à agir... déjà, le couple enlacé sortait du bois, se découpant dans la splendeur lunaire. Rodko semblait exiger un consentement que Martine refusait mollement. Il n'allait pas avoir l'audace, pourtant, de l'accompagner jusque dans sa chambre !... Adrienne brusque poussa ses volets, dont le double grincement leur fit lever les yeux ; Rodko, voyant se

détacher une forme blanche dans le cadre noir de la chambre, bondit en arrière ; Martine affolée se précipita dans la maison et referma la porte derrière elle. Stupéfait et déçu, Rodko tendit le poing vers cette porte, esquissa vers Adrienne, qu'il reconnut sans doute, un grand geste de bras équivoque, qui tenait de la bravade ou du baiser lascif lancé au vol. Une autre fenêtre cependant s'ouvrait; à l'autre bout de la maison, la voix forte de M. Bréchart criait :

— Qui va là?

D'un bond, Rodko s'était évanoui dans l'ombre. Adrienne, si émue qu'elle se retenait de respirer, resta sans bouger un long moment ; elle attendit quelques minutes, jusqu'à ce qu'un éternuement se fît entendre. M. Bréchart, jugeant inutile de s'enrhumer, refermait ses volets. Allumant un bougeoir, un peignoir noué en hâte, elle descendit sans bruit s'assurer que Martine avait bien refermé la porte ; pour plus de sûreté, elle donna un double tour de la clef, qu'elle retira. Maintenant, à moins que Martine ne se sauvât par la fenêtre... Mais où était-elle? Adrienne la trouva, blanche et épouvantée, les yeux fixes comme une somnambule, dans un recoin de l'office, assise sur une caisse ; elle semblait attendre que son cœur tumultueux, sur lequel elle appuyait ses deux mains, ne battît plus si fort.

— Que faites-vous là? — dit Adrienne avec tristesse, — remontez dans votre chambre...

Martine la regarda avec une expression de désespoir et de haine :

— Vous m'espionnez donc, mademoiselle ?

— Non, mais je vous ai entendue sortir et je vous ai vue...

— Alors, qu'est-ce qu'il vous faut de plus? Eh bien oui, j'aime Rodko, oui, Rodko m'aime !

— Parlez plus bas, il est inutile que tout le monde sache ce que je suis seule à avoir surpris.

— Voilà qui m'est égal, par exemple! — dit Martine avec un gémissement rageur.

— Ne restez pas là, — répéta Adrienne avec autorité, — montez dans votre chambre. Vous savez bien que je suis votre amie. Nous causerons demain avec calme, si c'est possible.

Martine jeta un mauvais regard sur la clef qu'Adrienne tenait à la main, comme si elle hésitait à s'élancer pour la lui prendre de force ; cependant elle se leva, escalada les marches ; de la forme mouvante de son corps musclé et rebondi, émanait une séduction animale qui causa à Adrienne le même malaise aigu que, tout à l'heure, la vue de l'homme buvant à pleine bouche ce visage ardent de faunesse.

Adrienne attendit que la jeune fille se fût enfermée brusquement et sans un mot d'adieu. Alors seulement elle regagna sa chambre et se recoucha ; mais son insomnie, exaspérée par ce qu'elle venait de voir et d'éprouver, ne lui permit de s'endormir qu'au matin.

Quand elle voulut, sitôt habillée, aller trouver Martine, elle la chercha en vain : la jeune fille avait disparu, profitant, au lever de Françoise, de l'entre-bâillement de la porte de la cuisine. Gratiane ne l'avait pas vue sortir. Adrienne n'hésita plus à raconter à madame Sabattet la scène de cette nuit. Consternée, sa marraine tint conseil avec ses amis : verraient-ils échouer leurs efforts pour civiliser cette petite et lui donner le goût du travail et d'une vie sage? Leur blâme, comme toujours, se mitigeait de pitié.

— J'avais bien cru entendre du bruit vers une heure du matin, — dit le colonel ; — ce Rodko ! En voilà un qui a eu de la chance que Janus n'ait pas été là ! Il y aurait laissé sa peau !

— Martine sera retournée chez ses parents ! — hasarda Laugère.

— Dites qu'elle est allée retrouver ce bandit, — répliqua Maraval.

— Nous devons la sauver, — affirma Constance Sabattet, — à son âge, elle n'est qu'à demi responsable !

— Vous ne la sauverez pas, — dit M. Bréchart, — le ver est dans le fruit.

— C'est notre devoir d'essayer, — dit Laugère.

Martine n'était pas à l'hôtel Soubeyre ; personne ne l'avait rencontrée. On télégraphia à Ysclet, on prévint le maire et le garde champêtre.

Ce fut une matinée agitée. Guy Laugère qui dès huit heures du matin traversa l'eau pour aller à l'hôtel Soubeyre, trouva Honorine et Narcisse dans une colère si violente qu'elle primait leurs inquiétudes. Donnant carrière à leur ingratitude, comme si elle pouvait les soulager, les Soubeyre rejetèrent le changement de caractère de leur fille et sa fuite sur l'éducation qu'elle avait reçue à l'ouvroir de Saint-Onuphre et sur l'influence de la ville, pour ne pas dire aussi de la « Maison-Blanche. »

— Elle n'était pas comme ça autrefois, bien sûr, — répétait Honorine, — ici, elle avait notre bon exemple !

Narcisse renchérit :

— Eh oui, elle n'est pas revenue la même ! Je me disais aussi que cette éducation-là ne valait rien pour elle !

— Oubliez-vous donc, — répondit Laugère piqué au vif, car malgré une longue expérience des êtres, il ne se faisait jamais à leur injustice, — à quels instincts fainéants et vagabonds Martine s'adonnait autrefois ? Vous ne pouviez la tenir !

— Une bonne claque, — dit Honorine, — la remettait d'aplomb. Aujourd'hui que c'est une demoiselle, c'est qu'elle vous tient tête ! Elle nous méprise, ma parole !

— Vous ne prétendez pas que nos conseils lui ont manqué, ni la sollicitude de madame Sabattet !

— Oh ! des bonnes paroles... tant y a que la coquine s'est ensauvée pour notre honte !

— Nous la retrouverons, — dit Laugère.

Honorine, dont la fureur s'affaissa subitement, se mit à pleurer :

— Que je suis malheureuse ! N'avoir qu'une fille et devenir la risée des méchants !

Narcisse dit :

— Mule qu'elle est, elle se ferait périr, rien que pour nous faire endéver ! C'est que cela ne m'étonnerait pas !...

Honorine se cacha les yeux dans ses mains avec horreur.

— Hé bé ! Que dis-tu là ! Un tel péché ! Faudrait-il qu'on la retrouve noyée? Non, bien sûr, elle a été retrouver ce coureur de filles, ce galvaudeux, ce chien, ce maudit !

— Si c'est vrai, — dit solennellement Narcisse, — je lui f... un coup de fusil, à Rodko !

— Ce serait pire que tout, — dit Laugère ; — votre fille a dépassé l'âge d'un enlèvement criminel ; vous n'avez d'autre ressource que le droit de correction.

— Je la ferai ramener par les gendarmes ! — cria Narcisse si fort qu'Honorine effrayée pour le bon renom de l'hôtel et jugeant inutile d'ameuter les voyageurs, lui dit :

— Allons, ne te monte pas ! Tu es comme le lait sur le feu !

— Je la ferai enfermer dans une prison, — hurla Narcisse, — c'est mon droit !

— Vous la pousseriez à la révolte ou au désespoir, — dit Laugère. — Le mieux, quand elle sera retrouvée, sera de l'envoyer loin d'ici, de la soustraire aux tentations nouvelles. N'avez-vous pas de parents à Paris ou à Bordeaux? Sinon, nous pourrions l'adresser à une œuvre de protection...

— Monsieur Laugère, — dit brusquement Narcisse, — je vous respecte. Mais voyez-vous, ça ne regarde plus que nous de faire ce que nous devons faire. Je ne veux pas nous rendre responsables de ce qui arrive, mais si notre fille ne nous avait jamais quittés, elle n'aurait pas eu de mauvaises idées dans la tête !

Guy Laugère pâlit légèrement :

— Ce n'est pas bien, Narcisse, ce que vous dites là !

Honorine s'interposa, en femme de tête : elle n'oubliait pas la créance de la « Colonie », la forte somme prêtée pour la construction de leur hôtel et qu'ils devraient rembourser un jour ou l'autre.

— Excusez-le, monsieur Laugère, c'est sa douleur qui parle. Tais-toi, Narcisse, et cours plutôt à Géglosse prendre le train; tu as juste le temps, dans deux heures tu seras à Ysclet. Et si Martine est avec le sacripant !...

— J'en fais mon affaire ! — dit Narcisse avec un grand geste de menace.

Dix minutes après, son béret enfoncé sur les yeux, il lançait au grand trot son attelage de mules. Honorine s'essuya les yeux avec le coin de son tablier.

— Faut pourtant que l'ouvrage se fasse, — dit-elle, — justement la servante qui a une rage de dents, et le petit

Thomassou traîne dans le pays. Quand il a une course à faire, celui-là, il prend son temps !

Laugère rentra attristé.

Au déjeuner mademoiselle de Kervo, qui venait de se lever de table, revint lui dire tout bas que Cotiche apportait un télégramme.

— Concernant Martine, je suppose, — dit-il.

Il se leva pour aller trouver le porteur : Cotiche avait toujours son air rusé de braconnier, un peu moins d'aplomb seulement sur ses jambes, depuis qu'il faisait de fréquentes stations à la buvette de Bascoux la Loupe, alternées de visites à l'autre mastroquet ; il bafouilla en cherchant la dépêche dans ses poches :

— Il fait soif, m'sieur Laugère, ne trouvez-vous pas?

— Comment pouvez-vous être si altéré? — dit celui-ci ; — c'est depuis que vous ne buvez plus que de l'alcool?

— Une petite absinthe ou deux sans plus, m'sieur Laugère, ça n'a jamais fait de mal à personne !

Guy Laugère se tut, il avait bien assez souvent sermonné Cotiche. Et ce n'est pas Cotiche seul qui commençait à se mal trouver de l'intoxication régulière. Le bouvier Jean-Baptiste, géant à la Goliath, se débauchait lui aussi, la langue pâteuse, l'œil rouge, emporté soudain de fureurs sauvages. Plus d'une fois on l'avait trouvé ronflant ivre dans un fossé, ses bœufs de charroi immobiles sous le joug attendant, avec une majesté paisible, qu'il eût repris ses sens. Quelques usiniers, jadis sobres, devenaient brutaux et paresseux; et on parlait maintenant d'un autre débit qui allait s'ouvrir, près du nouvel hôtel, à l'orée du courant d'Osques !

— Eh bien, — fit Laugère impatient, — cette dépêche?... Vous l'avez perdue?...

— Sûr que non, m'sieur Laugère... je l'ai pourtant mise là...

Et Cotiche de chercher à nouveau ; finalement il la retira de son béret.

Laugère lut, c'était la réponse du maire d'Ysclet :

« *Pas retrouvé Martine Soubeyre ; Rodko en mer, attendons son retour.* »

Cotiche cligna de l'œil :

— Martine court encore, pas vrai, m'sieur Laugère ! Eh bien

moi, foi de... de Cotiche, — il eut un hoquet — je vais vous dire où elle est ; je le sais parce que je suis malin...

— Eh bien, où est-elle? — demanda Laugère énervé.

— Té ! Dans le bateau de Rodko, et ils auront été faire un petit voyage de noces passé la frontière, en Espagne, à Cerda ou à Calla-Rès ; y a là des coins de pêcheurs où le vin n'est pas mauvais ! Allez donc l'y prendre !...

Il attendit une invitation d'aller s'abreuver à la cuisine, mais Laugère le déçut en disant sévèrement :

— Merci, Cotiche, à une autre fois ; et tâchez de ne plus boire d'aujourd'hui.

Le braconnier se mit à rire, sans rancune :

— Y en a que ça rend méchant, comme Jean-Baptiste ; moi, pas... ça me rend meilleur : alors pourquoi que je me priverais?

Laugère rentrait dans la salle à manger ; il mit ses amis au courant de la dépêche ; l'hypothèse de Cotiche parut probable et fit planer une tristesse. Pourquoi le mal était-il ainsi victorieux? Laugère avait encore sur le cœur les reproches des Soubeyre.

— Dans deux ans, — dit-il, — ce pauvre pays sera irrémédiablement gâté.

XX

Iribarne était revenu de Bayonne soucieux. Interrogé, il répondait laconiquement : sa nièce? Le médecin pensait qu'elle s'en tirerait ; une mauvaise grippe. Ses neveux, qu'il avait été surprendre à l'improviste, allaient bien, et leurs patrons se déclaraient satisfaits de leur travail. Il ne trouvait à redire qu'à la tenue de sa belle-sœur ; il s'en ouvrit à M. Bréchart quelques jours plus tard.

— Elle veut se remarier, mon colonel, et elle est bien coquette avec les hommes pour une mère de famille.

— Elle ferait mieux, — dit celui-ci, — de ne se consacrer

qu'à ses enfants. Cependant, elle est jeune encore, et mieux vaut le mariage que l'inconduite.

— C'est qu'elle s'est amourachée d'un bellâtre qui sûrement en veut à son argent.

— C'est à toi de lui faire entendre raison, Pierre.

— Les femmes n'entendent pas raison, — dit Iribarne, — à moins qu'on ne les corrige. Ce n'est même pas ma belle-sœur selon la loi ; je ne puis la contraindre.

M. Bréchart eut une moue mécontente : ce qu'il craignait se vérifiait, une loi fatale voulant que le bien que l'on fait tourne souvent en mal et que l'on soit parfois puni plus pour ses bonnes actions que pour ses mauvaises. Moins généreux, Pierre, en gardant l'héritage en totalité ou en partie, eût tenu Rosita Combrès en sa dépendance.

— Alors, résigne-toi, Pierre. Tu auras fait tout ce que tu pouvais.

— Ce n'est pas l'affaire, — dit celui-ci, — mais Mercédès devient grande, et je ne veux pas qu'elle vive avec cet homme pour beau-père. Il ne me donne pas confiance.

M. Bréchart répondit :

— Si madame Sabattet veut bien accueillir ici ta nièce, et j'en suis sûr d'avance, c'est toi et Gratiane qui l'élèverez ; mais la mère y consentira-t-elle?

— Pour suivre cet oiseau-là, je le crois ! Non qu'il soit beau, il est tout plumé sur la tête.

Madame Sabattet décidait avec ses amis que, sitôt rétablie, la jeune Mercédès trouverait hospitalité et éducation à la « Maison-Blanche ». Les visages graves de Pierre et de Gratiane s'éclairèrent de reconnaissance. L'exemple qu'ils avaient reçu leur servirait ; de même que madame Constance et ces messieurs avaient eu mademoiselle Adrienne à élever et à aimer, ils aimeraient et élèveraient leur nièce. Iribarne irait, la semaine suivante, s'entendre avec Rosita Combrès. Il ramènerait aussi Janus que le vétérinaire avait voulu soigner sur place.

On eut des nouvelles de Martine par Arcomie, l'associé de Soubrac et de Destribats. Rencontrant la jeune fille et Rodko à Hendaye dans un cabaret de pêcheurs, il avait eu peine tout d'abord à reconnaître Martine, avec ses cheveux coupés

court en signe de servage, son corps pris dans le maillot sombre et le pantalon rouge des pêcheurs d'Ysclet. Ils s'étaient mis en sûreté de l'autre côté de la Bidassoa et attendaient, pour revenir, que l'esclandre se fût apaisé.

Arcomie en avait profité pour en porter la nouvelle toute chaude à la belle Iane, dont il savait la violence jalouse. Elle ne parlait rien moins que d'arracher à Martine sa peau vive comme on fait aux anguilles ; pour Rodko, heureux s'il ne s'en tirait qu'avec un coup de couteau ! Arcomie, avantageux et faisant scintiller les bagues de ses doigts boudinés, avait converti Iane à une vengeance plus raffinée : que n'agréait-elle son amour? Il la couvrirait de bijoux... La fille consentante roulait maintenant dans l'auto d'Arcomie, une auto de luxe, qui faisait oublier la méchante petite baignoire à roues d'autrefois. Iane, transformée par les soins du coiffeur et des magasins de nouveautés de Biarritz, portant chapeau et robe à traîne, semblait une amazone de cirque forain. Elle comptait inspirer à Rodko du regret ; qui sait si, la voyant ainsi parée, il ne la trouverait pas plus tentante? Ce serait alors à elle de lui serrer le mors, car si elle consentait à appartenir à Arcomie, c'était sans la moindre tendresse, et elle le quitterait, le moment venu, aussi facilement qu'elle l'avait pris. Elle n'eût cesse qu'il ne lui eût fait, à courir ainsi les routes, rencontrer son ancien amant avec sa nouvelle conquête. Mais le regard de mépris hautain qu'elle jeta sur le couple, ne lui attira que des rires de moquerie : Rodko parla entre ses dents de « singesse habillée » et Martine la dévisagea si effrontément qu'Arcomie, pour empêcher que sa maîtresse ne se jetât sur eux, dût la pousser de force dans l'auto et partir à toute vitesse. Elle passa sa rage sur lui dans une volée de coups de poings, au risque de le faire déraper ; Arcomie ne fit qu'en rire.

La « Colonie » apprit ces détails par Destribats; alourdi et vieilli, il blâmait son associé qui, en s'affichant ainsi, jetait de la déconsidération sur la Société des terrains. Soubrac, plus grossier, enviait la bonne fortune de l'agent d'affaires et, dans l'espoir de le supplanter un jour, faisait les doux yeux à la drôlesse.

— Tout ça, — disait Destribats, — c'était de l'*escandale* !

Après avoir jeté feu et flamme, les Soubeyre se convain-

quant de leur impuissance, reniaient leur fille. « Une malheureuse! Qu'on ne leur en parlât plus!... » Arcomie amenant Iane à l'étang d'Osques, pour un déjeuner fin, descendit à l'hôtel Soubeyre. Narcisse et Honorine, flattés, les accueillirent avec une parfaite dignité; Soubrac fut de la partie, Destribats ne put les offenser par un refus ; les trois hommes et la belle fille burent pour deux cents francs de vins fins et de champagne et s'enivrèrent crapuleusement.

Avec l'automne et l'exode des clients d'été, un calme relatif descendit sur le pays d'Osques ; seuls les travaux de construction attestèrent l'invasion lente et continue. C'en était fini à présent du paradis de recueillement. La marée malpropre des êtres et des choses venait battre aux portes de la « Maison-Blanche ». Que serait-ce lorsque le pourtour du lac serait entièrement construit ; car, jusqu'à présent, sauf leur encerclement entre la route macadamisée et la plage, il n'existait pas encore de voisins trop proches. Mais déjà l'étau se resserrait : au nord les bicoques de Soubrac gagnaient du terrain ; au sud, en face du grand hôtel neuf, Destribats bâtissait des chalets ; de plus on annonçait pour l'été l'installation d'un bazar de nouveautés, mercerie; un coiffeur avait loué d'avance une boutique près des Soubeyre ; le boucher de Géglosse devait créer une annexe, et Bascoux la Loupe ajoutait à sa buvette un comptoir d'épicerie. On parlait d'ouvrir un bureau de poste auxiliaire. Et l'électricité fonctionnerait dès juillet.

— Que deviendrons-nous? — demanda Constance Sabattet, — quand Osques sera un véritable bourg?

— Rien de plus, rien de moins, — dit Bréchart, — on s'accoutume à tout.

— Mais c'est, — dit mademoiselle de Kervo, — que la vie augmente tous les jours; un petit poulet qui coûtait autrefois deux francs en vaut trois; les marchandes de légumes ambulantes montent chaque jour leurs prix. Cotiche apportait des beaux poissons pour dix sous la livre, dont il demande aujourd'hui le double.

— C'est une ascension fatale, — dit Maraval, — elle n'est pas particulière à ce coin-ci. En somme l'existence coûte moins encore qu'à Paris.

Laugère constata :

— Nous souffrons de la transformation de ce petit pays : cependant lorsque Osques sera devenu un village, avec ses services réguliers, nous y jouirons du calme habité et demi-bruyant que les mœurs françaises, douces et aimables, assurent à toutes les agglomérations humaines.

— Il est certain, — dit madame Sabattet, — que les exploiteurs de ce rivage, Soubrac et consorts, lorsqu'ils auront abattu assez de beaux arbres et élevé assez de maisons, s'en iront ailleurs continuer leur œuvre de destruction. Mais ce qu'ils ont apporté avec eux restera ; la gabegie quotidienne des boutiquiers, l'ivresse versée par les marchands de vins, la vulgarité des touristes, l'envahissement du lac et de ses bords par une gent disparate.

— Résignons-nous, — dit Bréchart. — Ce n'est pas à nos âges qu'on refait sa vie.

Mais le stoïcisme de tous trahissait une tristesse croissante. A leurs âges... avait dit Bréchart. Oui, ils sentaient peser le poids des années : avec elles s'accentueraient les infirmités et les maladies. Sans doute était-ce le sort commun, mais peut-être, dans la plénitude de leurs sentiments d'autrefois, se fussent-ils adaptés plus patiemment et sans secousses.

Madame Sabattet, avec les premiers frissons d'automne et malgré les grandes flambées, vit s'aggraver son mal. Elle passait des nuits d'angoisse, où plus d'une fois Dorothée la surprit, assise sur son lit et étouffant. Elle l'aidait alors à s'appliquer des ventouses, lui faisait respirer de l'éther. Le colonel se livrait à ses promenades solitaires ou s'enfermait dans ses lectures pieuses ; Guy Laugère obéissait à un obscur travail intérieur qui le rapprochait, sinon de l'Église, du moins de la foi. Il avait toujours été déiste ; il commençait à admettre le rôle d'une providence vigilante dans l'univers ; ses idées sur l'immortalité de l'âme se précisèrent aussi. Il ne cacha point cette évolution à ses amis ; Constance Sabattet, avec sa largeur d'idées ordinaire, ne combattit pas cette crise morale, mais se sentit plus isolée de voir son plus cher compagnon s'acheminer vers des convictions qu'elle ne partageait pas. Maraval accueillit avec son sourire amical les hypothèses de Laugère ; seul, M. Bréchart en tira contentement. Il avait

toujours espéré que Guy Laugère entrerait un jour dans les chemins de la croyance ; il avait prié ardemment pour le voir se convertir. Mais, instable et d'esprit critique, Guy Laugère s'arrêta à mi-route, conclut qu'une religion était utile surtout pour les âmes faibles et médiocres ; c'était un frein pour les vices et les passions populaires, et à ce titre on pouvait déplorer que des sentiments si nécessaires se fussent affaiblis. C'était, entre Bréchart et lui, un sujet de discussions interminables.

— La foi revivra, — affirmait le colonel. — Consentez donc à en voir partout les indices ! Et quel orgueil malsain de croire qu'elle n'est utile qu'aux malheureux et aux simples d'esprit ! C'est à des hommes comme vous qu'elle est indispensable. L'orgueil est le plus grand péché de l'esprit, et c'est lui qui tarit cette science sur laquelle on fonde tant de vains espoirs.

Adrienne restait rêveuse et préoccupée : l'amour l'avait frôlée de son mystérieux coup d'aile ; elle pensait à Pierre Esbros. Elle s'occupait de la jeune Mercédès, que sa mère, après force larmes et une résistance pathétique, avait fini par abandonner aux Iribarne ; elle avait mis à profit ses premières semaines de solitude pour se marier. Elle s'appelait à présent madame Cajamira ; dans son magasin de primeurs et de fruits d'Espagne, le señor Cajamira, élégant et parfumé, la moustache en croc et les mains blanches, regardait s'agiter les commis et fumait des cigarettes. La jeune Mercédès semblait se plaire avec son oncle et sa tante, acceptant docilement l'enseignement ménager de mademoiselle de Kervo et de Françoise, quelques leçons de français et de calcul que lui donnait Adrienne. Elle rappelait sa mère, à la sourde inquiétude de Pierre et au mécontentement de Gratiane, par le soin qu'elle prenait de sa personne, une coquetterie innée, et le goût de la parure qui allait bien à son joli visage.

— Il faudra la marier de bonne heure, — dit Maraval à madame Sabattet qui soupira :

— Heureusement qu'elle a des goûts affinés. Elle ne s'encanaillera pas, espérons-le du moins, comme cette pauvre Martine. C'est affreux de ne rien pouvoir pour cette petite malheureuse. La société devrait être armée contre de semblables séducteurs.

Maraval répondit :

— Les Soubeyre auraient pu se prévaloir de leur droit de correction paternelle. Mais la prison n'a jamais fait que pourrir des natures semblables. Lorsqu'elle sera ensuite abandonnée, ce qui ne saurait manquer, peut-être alors votre protection pourra-t-elle s'exercer utilement. Vous l'enverrez à notre hospice des filles-mères ; l'enfant est si souvent un rachat pour la femme tombée !

Madame Sabattet eut un geste découragé. A ses soucis s'ajoutait, plus intense qu'elle n'eût supposé, son anxiété pour le sort de Pierre Esbros, dont elle ne savait toujours rien. Un commissaire du Gouvernement, à la demande de Despeyron malade et empêché de venir se justifier en France, s'était embarqué pour Saïgon, afin d'enquêter sur les malversations reprochées à l'ancien ministre et à son entourage. Despeyron d'autre part avait entamé un procès contre le plus important des journaux qui l'avaient attaqué. Du coup, la presse, prudente, s'était tue. Inquiète de ne rien recevoir, — il lui semblait que Pierre Esbros aurait pu lui écrire, — Constance Sabattet s'était décidée à lui envoyer une lettre ; elle y révélait, avec ses craintes, une amitié que la distance, la réflexion, l'intérêt dont elle ne pouvait se défendre, avaient consolidés ; si bien qu'elle lui offrait ses services et, en cas de besoin, son dévouement.

« Sans avoir beaucoup de crédit, avait-elle écrit au jeune homme, je suis restée en bons termes avec quelques hautes personnalités que mes occupations m'ont fait connaître ; si vous vous trouviez, sans qu'il y ait de votre faute, dans une passe difficile, confiez-vous à moi en toute franchise. Par un vieil ami du président de Saubusque, par M. Guy Laugère, par M. Maraval, je puis faire agir le président du Conseil d'État ; et le célèbre médecin Grandier, sénateur, est au mieux avec l'Élysée. Mais, je vous en conjure, tirez-nous d'une attente pénible. Je ne doute pas de vous, je ne veux pas douter de vous, je veux vous aider à défendre votre honneur attaqué : donnez-m'en les moyens en me confiant toute la vérité. C'est votre avenir qui est en jeu, et quelque chose de plus que votre avenir : votre intégrité morale que personne, après justification, ne devra pouvoir suspecter ! »

A son grand étonnement, aucune réponse ne vint. Cependant les journaux avaient cessé leurs attaques et Despeyron son procès. Le commissaire du Gouvernement, dans un rapport mitigé, mais en somme favorable, montrait l'exagération des imputations dirigées contre le gouverneur général. A la rentrée des Chambres, une interpellation eut lieu ; le ministre des Colonies et le président du Conseil couvrirent de leur responsabilité les actes de Despeyron. *Le Matin, la Croix,* les autres journaux, en reproduisant l'ordre du jour de majorité, reconnurent que leur bonne foi avait été surprise. Étouffée, cette grosse affaire tombait dans l'indifférence générale. La mort subite de Despeyron, qui souffrait d'une maladie de cœur aggravée par le climat et les soucis de ces derniers mois, mit fin aux commentaires : on ne pensa plus qu'à celui qui lui succèderait.

— Que va devenir Pierre Esbros? — demanda Constance Sabattet, — la mort de Despeyron est pour lui irréparable : perdant cet appui branlant, il perd tout.

Personne ne répondit d'abord à sa question ; Guy Laugère inclinait à croire que le jeune homme, englobé dans une injuste campagne, était innocent ; Bréchart et Maraval s'en tenaient au doute. Seule Adrienne répondit :

— Mais, marraine, est-ce qu'un honnête homme intelligent ne se tire pas toujours d'affaire?

XXI

A l'équinoxe du printemps, de grands vents alternés de pluies soulevèrent les hautes marées, poussèrent sur l'étang Bleu de mouvantes ombres qui le rendaient terne comme le plomb ou gris comme l'étain. Par une matinée instable, un voyageur descendit du petit train de Géglosse. Il était amaigri, jaune de fièvre, les yeux ardents dans une face ravinée ; il marchait voûté, avec fatigue : madame Jacolle, en prenant son billet, ne le reconnut pas. Et Narcisse Soubeyre, venu

avec sa voiture chercher des provisions de Bayonne, hésita avant de lui tendre la main :

— Hé ! Pierre Esbros?... Ce que vous avez changé ! Êtes-vous donc malade, mon pauvre?

Le jeune homme se redressa :

— J'ai failli mourir d'une maladie de foie, mais l'air du pays me remettra, j'espère.

— Bien sûr ! Vous avez des colis?

— Une petite malle.

— C'est Honorine qui va être contente : vous descendez chez nous? Vous allez voir un bel hôtel à présent... Vous ne reconnaîtrez pas Osques... on a bâti !

— Tu me logeras quelques jours, le temps que je trouve une petite maison dans les pins?

— Alors, vous allez nous rester?

— Il faut que je me refasse du sang et des muscles...

— Que d'histoires on a raconté !... — dit Soubeyre. — Et ce brave moussu Despeyron, il est donc mort à son tour?...

— Il est mort, — dit Pierre Esbros d'un ton neutre.

— Et monsieur Despeyron le fils, il a dû en avoir, du chagrin ?

Une irritation douloureuse crispa les traits de Pierre Esbros, qui répondit tout sec :

— Chacun a ses peines.

— Ah ! C'est bien vrai, — soupira Narcisse...

— Et Martine? Elle doit être belle fille à présent?

Ce fut à Narcisse de se renfrogner ; sa voix se fit rauque pour répondre :

— Ne m'en parlez pas, Pierre Esbros ! Elle nous a couverts de honte. Elle s'est ensauvée avec ce scélérat de Rodko, le roi des gueux d'Ysclet...

— Le pêcheur? Et tu n'as rien pu empêcher?...

— Rien, mais qu'elle devienne ce qu'elle voudra !... nous ne voulons plus la connaître !

Pierre Esbros remarqua que Soubeyre avait vieilli, les paupières boursouflées, le souffle plus court. Il lui mit la main amicalement sur l'épaule.

— Triste nouvelle, mais ne sois pas trop dur, Narcisse : c'est toujours ta fille, quand même... Et dis-moi, à la « Maison-Blanche », rien de nouveau?

Narcisse eut un regard de côté :

— Non, ma foi... la dame et les messieurs n'ont guère changé, sauf qu'ils ont pris de l'âge, et que la demoiselle se fait grande pour se marier.

— Quelle demoiselle?

— La nièce de madame Sabattet, mademoiselle Adrienne.

La malle d'Esbros était chargée ; avec effort il grimpa sur le siège à côté de Narcisse et ils roulèrent vers l'hôtel et le lac, qui, avec son promenoir et ses maisons neuves, lui arracha un cri de surprise : où était la solitude grave d'autrefois lorsque seules la ferme Esbros et l'auberge Soubeyre se dissimulaient sous les pins, aux bords du lac silencieux? Se pouvait-il que le temps eût marché si vite?

Honorine apparut au seuil, la main en abat-jour :

— Regarde qui j'amène ! — cria Narcisse.

— Oui? Non? Pas possible ; Pierre Esbros ! Et dolent, ce me semble? On voit qu'il revient des mauvais pays...

— Tu vas lui donner la grande chambre du premier qui a si belle vue sur l'eau.

— Bien sûr !... Entrez, Pierre Esbros, vous êtes chez vous...

— Merci, Honorine, mais il faut que je me rende compte tout d'abord.

Il s'avança sur la plage, regarda la flottille de canots amarrés, lourds bachots, norvégiennes pansues, une yole mince, et un de ces petits bateaux plats qui servent sur le courant. La veranda vitrée de l'hôtel étincelait sous un coup de soleil fugitif, qui, prenant le lac en écharpe, découpait au nord les villas multicolores de Soubrac, et au sud le grand hôtel neuf. Quant à la « Maison-Blanche », derrière son rideau de sûriers et de pins, elle demeurait cachée comme son âme, à la fois présente et invisible.

Narcisse et Honorine jouissaient de sa surprise :

— Hé ! On a fait de la bonne besogne. Osques est connu maintenant comme un lieu de plaisance ! — dit Honorine avec orgueil.

— On y vient de Biarritz et de Mont-de-Marsan, — renchérit Narcisse.

— Une barque sur l'eau... qui rame de notre côté?

Soubeyre cligna des yeux, attentif, et grommela :

— Le canot de la « Colonie ! » C'est monsieur Laugère et mademoiselle Adrienne. Mais ne voulez-vous pas rentrer dans la maison?...

Sans répondre, Esbros suivant les Soubeyre, monta lentement l'escalier de bois. Quand ses hôtes l'eurent laissé seul, il s'approcha de la fenêtre, et, derrière le rideau de tulle, vit les passagers aborder, non en face de l'hôtel, mais un peu au-dessous.

Oui, c'était bien Guy Laugère, dont la barbe avait blanchi. Et cette belle jeune fille?... Esbros admira le souple élan dont elle toucha terre, l'harmonieuse silhouette qu'elle dressait sur le fond d'eau verte et le ciel pâle. A quel sentiment de pudeur avait-il obéi? Pourquoi n'avait-il osé les affronter? Quelle mauvaise honte l'avait empêché de s'avancer à leur rencontre? Il s'assit, les jambes molles, sur une chaise, et connut la grande détresse des vaincus. Il avait eu peur de se montrer dans sa déchéance physique et l'équivoque de sa situation morale. Oserait-il seulement aller sonner à la porte de la « Maison-Blanche », comme jadis madame Sabattet l'y avait convié? N'était-il pas exclu de ce paradis? Qu'il était amer de revenir ainsi au pays natal, avec ses espérances brisées, ses illusions perdues, dégoûté des autres et de lui-même, fier d'une probité inutile, là où des coquins triomphaient !... Cette sensation fut pour lui si cruelle que les larmes lui vinrent aux yeux. Mais depuis longtemps il ne pleurait plus. Il dompta cette faiblesse.

Quand il eut le courage de regarder à nouveau derrière le rideau, la fenêtre encadrait le passage vide, le canot immobile et amarré à une grosse racine de corcier... Mais est-ce que ses misères, ses souffrances allaient le rendre lâche? Pourquoi fuirait-il Guy Laugère, du moment qu'il n'avait rien à se reprocher? Et une curiosité ne le poussait-elle pas aussi vers le mystère attirant de cette jeune fille?

De loin, Adrienne, placée à l'arrière du canot, avait remarqué la voiture de Soubeyre, le colloque avec Honorine, et la malle qui annonçait un voyageur, descendue par les soins de Thomassou.

— Tiens, — dit-elle à son compagnon, — il arrive un nouvel hôte.

— Quelque commis voyageur attiré par le renom d'Osques et venant voir s'il peut y placer sa camelote, — répondit Laugère.

— C'est une figure inconnue, — dit Adrienne, et mue par une sorte de divination : — oncle Guy, si c'était Pierre Esbros ?

— Pourquoi serait-ce lui, mon enfant?

— Une idée... absurde probablement. Le voilà qui rentre dans l'hôtel. Il a l'air jeune et il marche comme un blessé...

— Pierre Esbros ne me fuirait pas, — dit Laugère, — à moins que...

Elle devina le soupçon et repartit vivement, avec la foi d'un cœur jeune et bon :

— Pourquoi donc?... il peut n'avoir rien à se reprocher et ne pas vouloir s'imposer à nous. Il est peut-être souffrant?... Il est peut-être malheureux...

Guy Laugère releva les yeux et la regarda pensivement : elle avait prononcé ce dernier mot avec un accent de pitié qui l'émut :

— Eh bien, — et il sourit, — si c'est Pierre Esbros, nous le saurons bien.

— Pourquoi n'abordez-vous pas à la plage des Soubeyre?

— Ils nous battent froid comme si nous étions responsables du malheur de Martine.

Débarqués, ils se dirigeaient vers le bazar-mercerie où Adrienne fit quelques emplettes ; en sortant ils rencontrèrent le nain bossu qui à son habitude vagabondait le nez au vent :

— Thomassou, — demanda Laugère, — qu'est-ce que c'est que votre nouveau voyageur?

— C'est, — fit avec dignité le gamin, — Pierre Esbros qui s'en revient des colonies.

Adrienne rougit sous le regard de son vieil ami qui lui dit malicieusement :

— Êtes-vous donc prophétesse? Il me semble, Adrienne, que ce héros de roman vous trotte bien dans la tête.

— J'ai horreur de l'injustice, — dit la jeune fille, — et la bonté admirable de mon oncle Mathieu, la tendre délicatesse de mon oncle Élie m'avaient habituée à moins de préventions de leur part...

— Que voulez-vous, chère petite, nous autres vieux, la

vie nous a rendus méfiants, — dit Laugère pour excuser ses amis.

— Méfiants? Pas vous, oncle Guy, ni marraine.

— Ah ! — fit-il en hochant la tête gaîment, — c'est peut-être que nous sommes moins sages... Ma foi, si j'étais seul, j'en aurais le cœur net. J'irais relancer Pierre Esbros jusque dans sa chambre.

— N'hésitez pas, — dit Adrienne, — je puis vous attendre dans ce repli du lac que j'aime tant ; j'ai apporté mon album et mes crayons ; je dessinerai en vous attendant.

— Et ainsi mademoiselle Adrienne sera la première à savoir ce que son vieil oncle Guy, un peu fou, pense du beau ténébreux Pierre Esbros?

Elle rougit encore, et parut plus charmante.

— Mais, oncle Guy, vous êtes, avouez-le, encore plus curieux que moi de tirer au clair les secrets de monsieur Esbros ?

— N'est-ce pas étrange qu'il n'ait jamais répondu à la lettre de votre marraine?

— Qui sait, peut-être l'a-t-on interceptée? Allez vite, oncle Guy !

Paternel, il la menaça du doigt et se dirigea vers l'hôtel.

Adrienne avait fort peu avancé son croquis, lorsqu'une heure après Guy Laugère, dont elle guettait impatiemment la sortie, apparut au seuil de l'hôtel. Quoi, Pierre Esbros ne l'accompagnait pas? Elle en fut déçue : était-il donc si insensible à sa présence, si peu pressé de la connaître? Il ne devait pas ignorer qu'elle fût là ! Que signifiait son abstention? Se jugeait-il déchu, indigne de lui être présenté? Cette pensée lui fut si insupportable qu'elle la repoussa avec une sorte d'indignation. Mais si sa conduite avait été pure et franche, s'il avait loyalement mérité par ses explications la confiance de Guy Laugère, pourquoi ne l'avait-il pas accompagné ?

Elle n'eut pas le courage d'attendre que l'oncle Guy l'eût rejointe et avec une expression d'inquiétude qu'il remarqua, elle s'approcha de lui :

— Eh bien?...

Il semblait préoccupé, mais la sérénité de son sourire avait quelque chose de rassurant.

Elle reprit, avec une vivacité gracieuse :

— Je pensais que vous alliez l'amener à la « Maison-Blanche » pour déjeuner avec nous?

Guy Laugère répondit avec bonhomie :

— Sitôt pris, sitôt pendu? Diable, pas si vite ! Je ne vous savais pas si prompte dans vos sympathies, Adrienne!...

— Pourquoi dites-vous cela? Est-ce qu'il en est indigne?

Une angoisse perça dans sa voix, Guy Laugère se hâta de répondre :

— Non, non, rassurez-vous... Il m'a fait une bonne impression ; mais... peut-être est-il utile que nous causions, votre marraine et moi, davantage avec lui. Au reste il n'aurait pu venir sans fatigue : il avait, lorsque je l'ai quitté, un fort accès de fièvre et je me reproche presque de lui avoir fait, dans son état, revivre de si pénibles souvenirs.

— Son état?... Est-il donc en danger?...

— Non, mais il est abattu et relève d'une grave maladie. Ses souffrances morales ont ajouté à sa dépression. Il lui faudra beaucoup de calme et une longue cure de repos.

— S'il a été calomnié, méconnu, trahi, — dit Adrienne avec feu, — c'est surtout de réconfort qu'il aura besoin ! Oui, marraine saura lui dire les paroles qui consolent et apaisent; mais l'oncle Élie ne lui refusera pas non plus ses soins?...

— Personne de nous ne lui refusera l'intérêt qu'il mérite, soyez-en sûre ; son âme, en effet, est aussi atteinte que son corps. Il a été compromis, sans avoir rien à se reprocher dans des malversations commises par Jacques Despeyron, nature grossière, avide de jouissance et d'argent ; celui-ci par lâcheté, son père par faiblesse, ont voulu rejeter les torts sur Esbros et faire de lui leur bouc émissaire. Il s'est défendu, il a brisé avec eux, et du coup, il a brisé aussi son avenir. La mort du vieux Despeyron a rendu irréparable cette rupture. Le Gouvernement a préféré couvrir du silence la canaillerie de Jacques Despeyron et l'ascendant qu'il avait pris sur un père vieilli et affaibli. Mais ce silence, s'il protège Pierre Esbros, ne le réhabilite pas. Il restera toujours entaché, non à nos yeux, mais du

fait qu'il a pu paraître le complice de ces hommes médiocres et voraces.

— Comme il a dû souffrir ! — s'écria-t-elle.

— Il souffrira longtemps, — dit Laugère avec gravité.

Il revivait leur entretien, entendait encore l'émouvante confession : n'ayant eu personne à qui se confier, trop fier pour s'être abaissé à des justifications vis-à-vis d'indifférents ou d'étrangers, Pierre Esbros, d'abord méfiant et fermé, n'avait pu résister à la chaleur d'âme de Laugère, à son accent de bonté. Oui, le ton du jeune homme ne mentait pas... Mais sans doute Constance, par quelques-uns des amis de Paris sur la discrétion desquels elle savait pouvoir compter, voudrait-elle éclaircir ce qui pouvait sembler encore incertain dans cette ténébreuse affaire, savoir le vrai mot de cette énigme sans gloire et sans beauté.

— Comme il faut, — dit Adrienne, — que ce Jacques Despeyron soit un vilain individu pour avoir fait accuser un innocent !

— Ce n'est pas moi qui le défendrai, — dit Laugère. — Pierre Esbros, s'il a commis des erreurs dans ses calculs ambitieux, s'il a eu des illusions sur les gens véreux qui l'employaient, l'a payé assez cher pour que je le plaigne de tout mon cœur.

— Votre visite lui aura fait du bien : il doit avoir besoin de votre estime, de celle de marraine et de mes oncles. Vous l'accueillerez, n'est-ce pas, à la « Maison-Blanche » ?

Guy Laugère, touché par ce ton suppliant, répondit :

— Tout cela sera décidé pour le mieux. En attendant, il faut que ce pauvre garçon guérisse et reprenne des forces.

— Comme je voudrais le connaître, — dit-elle avec une simplicité pleine d'élan, — il doit être si malheureux ! Est-il bien logé, au moins ? Les Soubeyre auront-ils soin de lui ?

Guy Laugère se contenta de répondre :

— Mais oui...

Ils arrivaient devant la barque dont il attira la corde; il tendit la main à Adrienne pour l'aider à embarquer. Elle s'assit à l'arrière, et avant que, d'un coup de rame, il eût dirigé la proue vers l'autre rive, elle jeta un long regard vers une

fenêtre de l'hôtel où elle crut voir se soulever un rideau et se profiler une ombre.

Quelqu'un était là qui les regardait s'éloigner, quelqu'un à qui elle aurait voulu pouvoir dire un mot de courage et d'espoir, quelqu'un dont elle plaignait, attendrie, la détresse et qu'elle eût souhaité défendre et venger.

(*La fin prochainement.*)

PAUL MARGUERITTE

L'ŒUVRE DE GASTON MASPERO

Maspero n'était pas seulement illustre dans le cercle restreint des orientalistes ; il était réellement populaire auprès du grand public. Pour chacun, ce nom, aux trois syllabes sonores, définissait une des forces de la science, une des gloires du pays, le successeur de Champollion et de Mariette. Dès la sixième, les enfants de nos écoles connaissaient les merveilles de l'Orient par ses manuels scolaires si clairs et si vivants ; aux lecteurs du *Temps* et des *Débats*, dans des chroniques alertes, il signalait ses découvertes en Égypte, et aux amateurs d'art, les chefs-d'œuvre exhumés. Le public rendait hommage à ce savant qui lui épargnait les discussions arides d'une science encore à ses débuts, qu'il vulgarisait pour lui avec une bonne grâce et une aisance merveilleuses. Au prix de quel labeur incessant il acquit cette facilité, comment il mérita cette popularité, c'est ce que je voudrais essayer de montrer.

Né en 1846, Maspero était Italien par son père, mais, naturalisé Français, il reçut une éducation complètement française d'abord à Louis-le-Grand, puis à l'École normale, dont il fut un brillant élève. Dès le lycée, une passion invincible l'attirait vers l'Orient ; sans maître, il avait commencé dans les livres de E. de Rougé et de Chabas le déchiffrement des

hiéroglyphes. Lui-même a raconté si joliment ses débuts qu'il faut citer ses paroles :

Au mois de mars 1866, mon maître Egger, qui était au courant de mes ambitions égyptologiques, m'engagea vivement à aller voir M. de Rougé. Il me reçut avec affabilité, s'informa du point où j'en étais de mes études hiéroglyphiques, me conseilla de suivre ses cours. Je dus lui répondre que les langues orientales n'étaient pas en faveur à l'École et que j'étais obligé de me cacher de mes directeurs pour me livrer à ma passion égyptienne... Il s'enquit des livres que je possédais, et, comme je lui citais le *Papyrus Harris* ainsi que les *Mélanges* de Chabas, il voulut bien me donner plusieurs de ses propres ouvrages [1].

L'année suivante, il fit la connaissance de Mariette.

Des camarades de l'École lui avaient raconté que je travaillais seul, avec deux ou trois livres de Chabas ou de Rougé et sans autre recueil de documents que les *Monuments* de Champollion et la *Description de l'Égypte* ; je m'étais fabriqué une grammaire et un dictionnaire, et je leur expliquais sans hésiter tout ce qu'il y avait, les uns disaient sur l'Obélisque, les autres sur les stèles du Louvre. Mariette s'était montré assez sceptique à mon égard, mais M. Desjardins était venu à la rescousse et il avait déclaré que j'étais capable de traduire n'importe quel texte inédit en huit jours d'un bout à l'autre : on me rapportait la copie de la *Stèle du Songe* et on me sommait de tenir son engagement pour l'honneur de l'École. Huit jours après la traduction était prête, et Mariette écrivait à M. Desjardins, sur un bout de papier que j'ai conservé précieusement : « J'ai reçu de M. Maspero sa traduc-« tion de la stèle de Gebel-Barkal. Ce jeune homme promet un égyp-« tologue de première force, au moins comme philologie. Il faut qu'il « continue. »

Ainsi, dès le premier abord, Maspero fut accueilli avec bienveillance par les deux maîtres qu'il devait plus tard remplacer. Mais les circonstances semblèrent se mettre en travers de la carrière du jeune savant. L'École normale fut licenciée en 1867 pour des raisons politiques : Maspero accepta une situation à Montevideo, mais ne renonça point aux hiéroglyphes. Avant de s'expatrier, il avait reçu de Mariette la copie d'une grande inscription inédite trouvée dans le temple d'Abydos ; il la traduisit et la commenta avec une célérité et une érudition véritablement admirables, si l'on songe que

1. *Notice biographique d'E. de Rougé*, p. 149.

ce débutant s'était formé tout seul. Il n'était pas moins habile, dès ce moment, à lire l'écriture hiératique des papyrus autant que l'hiéroglyphique des monuments sur pierre : à Montevideo, il commença une *Étude sur le papyrus Abbott*, qui soutient la comparaison avec un mémoire de Chabas écrit dans le même temps sur le même sujet. Alors lui parvint la nouvelle que Victor Duruy, le ministre rénovateur des études scientifiques en France, avait fondé l'École pratique des Hautes Études philologiques et historiques, qui faisait une part assez large aux disciplines orientales. Maspero quitta Montevideo « exprès dans l'espoir d'obtenir cette place ». De Rougé lui demanda sans tarder à lui servir de répétiteur aux Hautes Études ; Maspero put ouvrir ses cours en novembre 1869. « C'est donc à M. de Rougé, conclut-il, que je dois ma carrière. »

Que M. de Rougé ait été bon juge, c'est ce que démontra l'activité du jeune professeur. Vint la guerre, où il fit consciencieusement son devoir de Français comme garde mobile, sans perdre de vue ses études, puisque, de 1869 à 1872, nous le voyons poursuivre des œuvres originales et variées. Grammairien, il fait la théorie des pronoms personnels et des formes de la conjugaison ; paléographe, il acquiert la maîtrise dans le déchiffrement des papyrus hiératiques du Louvre, de Londres, de Boulaq, de Berlin, et dissèque les redoutables rébus de l'écriture démotique. Il condense le résultat de ces analyses et se révèle comme traducteur de premier ordre dans un petit livre lumineux et nourri, *Du genre épistolaire chez les anciens Égyptiens*, sa thèse pour le doctorat ès lettres (1872) : pour la première fois un égyptologue obtenait le diplôme de docteur en Sorbonne. Peu après, de Rougé mourait (27 décembre 1872). Mariette et Chabas, les vétérans respectés de l'égyptologie, sollicités de présenter leur candidature au Collège de France, s'effacèrent devant le jeune talent de Maspero ; celui-ci devint à vingt-huit ans titulaire de la chaire de Champollion (1874). Des cours très brillants sur les institutions de l'ancien empire et les peintures funéraires des tombeaux thébains furent l'objet de son premier enseignement ; de 1875 aussi date le *Manuel d'histoire de l'Orient*, bientôt suivi de *l'Archéologie égyptienne*, qui a révélé à tant de générations d'écoliers la belle et large part conquise par la science française dans l'étude

des premières civilisations. Maspero donnait une démonstration éclatante des bienfaits qu'apporte une culture classique approfondie comme base d'études spéciales. C'est à son éducation de normalien qu'il devait cette facilité, ou plutôt cette faculté d'exposer, soit oralement, soit la plume en main, avec élégance et clarté, ce souci de comprendre et de mettre en valeur l'intérêt d'un sujet, si spécial fût-il, en le rattachant à la civilisation universelle.

***

Maspero n'avait pas encore visité l'Égypte ; depuis longtemps cependant il projetait d'organiser une école, analogue à celle qui existait à Athènes et à Rome, pour permettre aux jeunes gens formés par son enseignement d'aborder l'étude directe des monuments vus dans leur cadre. La mauvaise santé de Mariette faisait craindre qu'il ne disparût soudain, laissant vacante la direction des Antiquités que la France devait garder à tout prix. Aussi le ministre de l'Instruction publique, M. Rambaud, décida-t-il Maspero à partir pour l'Égypte.

On aimerait à connaître ses impressions quand il vit pour la première fois le Nil bleuissant et, à l'horizon lointain, les triangles lumineux des Pyramides. Comme Champollion, comme de Rougé, il arrivait en Égypte après des travaux ardus et parfois rebutants; mais la terre sacrée lui réservait toutes les séductions d'une vision de jeunesse. Il suffit de lire ses *Causeries d'Égypte*, ses *Ruines et Paysages* où, plus tard, il a décrit d'une plume si alerte et dessiné d'un trait si précis non seulement le pays et ses monuments, mais les gens et même les bêtes, pour comprendre qu'il n'a pu échapper à la fascination de la terre, du ciel et des eaux. Mais les premiers jours, et même les premières années de son séjour, furent si remplis de tâches nouvelles et multiples, qu'il dut s'absorber dans son travail avant que de visiter le pays. A peine était-il arrivé au Caire, avec ses élèves, que Mariette mourut le 18 janvier 1881. Maspero lui succéda aussitôt comme directeur général des fouilles d'Égypte. Il resta cependant le direc-

teur officieux et réel de la mission française « et l'exploration de l'Égypte marcha désormais sous le contrôle complet de de l'égyptologie française ».

Maspero se donna à ses fonctions nouvelles avec une activité méthodique qui porta rapidement ses fruits.

Deux grandes découvertes marquèrent les premiers mois de sa direction : les pyramides à inscription de Saqqarah et les momies royales de Déir-el-Bahari.

Jusqu'alors les grandes pyramides de Gizeh avaient fait tort dans l'estime des savants aux pyramides plus modestes de la nécropole royale de Memphis, Saqqarah. Mariette n'avait jamais voulu s'y attaquer, les croyant démunies de toute inscription ; sur les sollicitations de Maspero il se décida, à la fin de 1880, à exécuter des sondages qui firent découvrir des chambres à inscriptions au nom de Pepi I et de Mirinri. Dès que Maspero eut remplacé Mariette, il ouvrit, de février à mai 1881, les pyramides d'Ounas, de Teti et de Pepi II; ainsi « en moins d'un an, cinq des soi-disant pyramides muettes avaient parlé ».

Chacun peut faire aujourd'hui, dans la pyramide d'Ounas, la descente à la chambre sépulcrale où Maspero connut l'émotion de la découverte. Au milieu de la face nord de la pyramide, sous la première assise de la maçonnerie, s'ouvre comme une trappe, l'entrée dans un couloir surbaissé, qui descend obliquement sous la pyramide. Après un parcours de dix mètres, le passage est obstrué par un gros bloc de calcaire, qu'il faut contourner ; cet obstacle franchi, on pénètre dans les appartements de Pharaon, taillés dans le roc du sous-sol, suivant un plan horizontal : d'abord un vestibule, puis un nouveau couloir surbaissé, barré par trois herses de granit qu'on laissait choir une fois le corps déposé au tombeau ; enfin, les chambres funéraires, dont la principale a sept mètres sur trois de large, et trois de haut. Le plafond, en forme de toit aigu, est formé de poutres en pierres assemblées deux à deux ⋀ ; les murs sont de calcaire poli ; une niche, dans le fond, ménagée pour le sarcophage, est en albâtre, incisé de traits verts et noirs, simulant la façade décorée d'un palais. Le sarcophage en basalte noir était plaqué contre la muraille ; le couvercle

arraché par les profanateurs, était allé tomber près de l'entrée. Un grand trou creusé dans le dallage montrait que les voleurs avaient cherché un trésor qu'ils n'avaient pas trouvé. La momie d'Ounas avait été brisée et il ne restait plus du corps que le bras droit, un tibia, des fragments du crâne, des côtes...

Sur les murs blancs se détachaient, en creux remplis de couleur bleue, les beaux hiéroglyphes; ils attendaient la venue de celui qui dévoilerait leurs arcanes. Quelles heures de joie fiévreuse Maspero vécut ici, copiant, estampant les textes à la lueur de bougies vacillantes, lisant là telle formule familière, pressentant ailleurs la révélation d'une religion inconnue... et cela dans la chaleur lourde, l'air presque irrespirable du caveau, avec la menace d'un éboulement qui pouvait l'ensevelir vivant dans la tombe du Pharaon !...

Au milieu de la même année, la découverte des momies royales de Déir-el-Bahari ajouta encore à la réputation du nouveau directeur des fouilles. Depuis plusieurs années on se doutait qu'un tombeau royal était la proie des fouilleurs clandestins, car les marchands offraient aux touristes des papyrus et des statuettes marqués du nom de Pharaons illustres.

Pour élucider l'affaire, Maspero se rendit à Louxor ; vite édifié, il arrêta le principal marchand et le fit passer en justice. Mais les témoins ne voulurent rien dire et l'accusé avait été déjà remis en liberté, lorsqu'un de ses frères vendit le secret et révéla la cachette. Non loin du temple de Déir-el-Bahari un puits vertical, creusé à même le roc, conduisait après bien des détours à une grande chambre.

Tout était rempli de sarcophages en bois, de momies, d'objets funèbres. Un cercueil blanc et jaune barrait le couloir à soixante centimètres de l'entrée. Un peu plus loin, un coffre massif, celui de Soqnounrî, puis la reine Tiouhathor, puis Séti Ier. A côté, sur une litière de fleurs séchées, des boîtes à statuettes funéraires, des canopes, des vases à libation en bronze, et tout au fond, dans un angle, le dais en cuir historié de la reine Isiemkhobiou, plié et chiffonné comme un objet sans valeur, qu'un prêtre pressé de sortir aurait jeté négligemment dans un coin. Le long du grand corridor, même encombrement et même désordre : il fallait s'avancer en rampant, sans savoir où l'on posait les mains et les genoux. Les cercueils, entrevus rapidement à la lueur d'une bougie, portaient des noms historiques, Aménophis Ier,

Thoutmès II, Ahmosis Ier... Le succès dépassait toute espérance : les fellahs avaient déterré des familles entières de Pharaons. Et quels Pharaons ! les plus illustres peut-être qui aient régné sur l'Égypte, ceux qui la délivrèrent des Pasteurs, les conquérants de la Syrie et de l'Éthiopie, Thoutmès III, Séti Ier, Ramsès II enfin, le Sésostris des Grecs !...

Les momies royales attendirent longtemps une installation digne d'elles au musée de Boulaq. En 1886 enfin, on résolut d'ouvrir les cercueils en présence du khédive et des savants. Tour à tour les grands rois apparurent, revêtus du maillot funèbre. Ils livrèrent tout d'abord le secret de leurs dernières vicissitudes. Sur les cercueils et les bandelettes, Maspero lut des lignes tracées hâtivement en caractères hiératiques : c'étaient trois, quatre procès-verbaux, échelonnés sur cent ans ou plus, contresignés par des prêtres; ils révélaient que les momies étaient soumises à des vérifications fréquentes et qu'on les avait transportées successivement de leurs tombeaux primitifs dans d'autres sépultures et enfin dans le puits de Déir-el-Bahari. Pourquoi ces inspections, ces déplacements, cet enfouissement sans gloire? Maspero avait traduit le papyrus Abbott qui révèle les pillages éhontés dont les tombeaux des rois étaient menacés à l'époque de la décadence thébaine. Les voleurs, dont l'Égypte a pullulé à toute époque, savaient qu'on déposait sur les corps royaux des bijoux en or comme talismans : couronnes, colliers, bracelets, bagues, pendants d'oreille, pectoraux, scarabées ; mais il fallait creuser des mines avant de se glisser jusqu'à la chambre du sarcophage. Les larrons s'associèrent donc en bandes qui exploitaient les sépultures. « Il y avait de tout dans ces syndicats, de simples ouvriers, des vagabonds, des employés, des prêtres, même des affiliés de la police : la nécropole entière fut livrée au pillage... » Sous Ramsès IX, une enquête révéla que plusieurs hypogées royaux avaient été violés ; on édicta des châtiments terribles, on fit des inspections périodiques, dont nous avons retrouvé les procès-verbaux sur les momies ; mais la convoitise fut plus forte ; ni Ramsès II, ni Séti Ier, ni Thoutmès III n'ont échappé aux détrousseurs de tombeaux.

Les gens qui les ont dépouillés respectaient si peu la majesté royale qu'ils ont arraché le lobe de l'oreille avec la boucle, ou détaché,

à coups de hache ou de couteau, les bracelets qui adhéraient trop étroitement à la peau. Encore ne faut-il pas trop plaindre les Pharaons qui n'ont perdu rien de plus. Plusieurs ont été brisés et les fragments laissés sur la place. Les surveillants de la nécropole, lorsqu'ils découvraient le sacrilège, se gardaient bien de l'aller révéler ; même s'ils n'étaient pas complices, ils répondaient sur leur vie de l'intégrité des corps qui leur étaient confiés. Ils s'efforçaient donc de faire disparaître au plus vite les traces du dégât et le réparaient de leur mieux. La momie de Thoutmès II avait été cassée en trois morceaux : ils les ont raccordés bout à bout entre deux petites rames de bois peintes en blanc, comme entre deux éclisses, pour les empêcher de ballotter dans leur nouveau maillot. La princesse Sitamon, une enfant de trois ou quatre ans, avait été littéralement réduite en poussière : le crâne seul restait intact. Les gardiens prirent le parti de lui fabriquer une apparence de corps, avec la tête qui subsistait, des côtes de feuilles de palmier, quelques débris d'ossements et des chiffons... Une reine avait disparu complètement... Un morceau de bois lui tint lieu de corps ; un paquet de chiffons simula la tête, un paquet de chiffons les pieds... Les inspecteurs royaux avaient mille raisons de ne pas y regarder de trop près, et pourvu que les dehors fussent en bon état, ils s'inquiétaient peu de ce qu'il y avait au-dedans [1].

Mais là où l'homme s'est abstenu de détruire, les corps sont si bien conservés que Maspero se figura sans peine l'aspect qu'ils présentaient pendant la vie. Séti Ier, auquel les monuments attribuent un très long règne, nous apparaît en effet la tête chauve, les sourcils blancs, accusant la soixantaine bien passée ; ses traits nets et fins une fois dégagés d'un masque en toile goudronnée ont révélé la plus jolie tête de momie qu'on eût jamais vue. « Les sculpteurs de Thèbes et d'Abydos ne flattaient pas notre Pharaon quand ils lui donnaient ce profil délicat, doux et souriant que les voyageurs admirent : la momie a conservé après trente-deux siècles la même expression qu'avait le vivant. » Son fils Ramsès II lui ressemble étonnamment, mais il a des traits plus marqués. Avec son front bas, étroit, à arcade sourcilière saillante, son nez long et busqué comme le nez des Bourbons, sa bouche largement fendue, la tête, portée haut sur un long cou, montre « de la fierté, de l'obstination et un air de majesté souveraine qui perce encore sous l'appareil grotesque de l'embaumement ». La momie de Soqnounrî, qui a libéré l'Égypte de l'invasion

1. *Bibliothèque égyptologique*, I, p. 275.

hyksôs, porte à la tête trois plaies ; la cervelle a jailli ; la langue reste prise entre les dents :

La position et l'aspect des blessures permettent de rétablir d'une manière presque certaine la scène finale de la vie du roi : atteint une première fois à la mâchoire, il tombe étourdi : les ennemis se précipitent sur lui et deux coups portés tandis qu'il est à terre, l'un de hache au sommet du crâne, l'autre de lance ou de dague au-dessus de l'œil, l'achèvent presque aussitôt. Nous savions qu'il avait fait la guerre aux Pasteurs, nous ne savions pas qu'il fût mort sur le champ de bataille. Les Égyptiens sortirent vainqueurs du combat qui s'engagea autour de leur chef, puisqu'ils réussirent à le relever et à l'emporter...

On voit avec quelle perspicacité Maspero reconstitue la mort du Pharaon d'après l'aspect de son corps miraculeusement parvenu jusqu'à nous. Après la merveilleuse trouvaille de Déir-el-Bahari, complétée en 1898 par la découverte d'une seconde cachette, due à la sagacité de M. Victor Loret, Maspero pouvait écrire avec une juste fierté :

L'Égypte est vraiment la terre des merveilles ! Elle ne se contente pas, comme l'Assyrie et la Judée, comme la Grèce et l'Italie, de nous restituer les monuments dont on refait l'histoire du passé, elle nous rend les hommes mêmes qui ont érigé les monuments et fait l'histoire. Les grands souverains, Thoutmès III, Séti Ier, Sésostris, Ramsès III ne sont plus des noms détachés de toute forme et flottants dans l'imagination, sans couleurs et sans contours : on les voit, on les touche, on mesure leur taille, on jauge la capacité de leur cerveau, on sait quelle était la coupe de leur nez et de leur bouche, s'ils étaient chauves, s'ils avaient quelque infirmité secrète, et, comme s'il s'agissait d'un contemporain, on publie leur portrait d'après nature, en photographie [1].

***

Quand Maspero revint à Paris où le rappelaient son enseignement et l'Académie des Inscriptions (qui l'élut après la mort de Mariette, en 1883), il rapportait des matériaux considérables, dont l'élaboration exigea une activité intense. De 1886 à 1894, il réalisa ses deux œuvres maîtresses : la

1. *Bibliothèque égyptologique*, I, p. 281.

traduction des Pyramides de Saqqarah et la grande *Histoire des peuples de l'Orient.*

Tout autre égyptologue se fût contenté de publier, sans les traduire, les quatre mille lignes des textes des pyramides. Les difficultés d'interprétation étaient décourageantes : l'écriture recélait quantité de signes inconnus ; il fallait discerner le sens de mots nouveaux ; la grammaire de l'époque classique ne suffisait plus à l'étude de cette langue archaïque ; enfin, rituels funéraires, formules magiques, mythes, cosmogonies, systèmes théologiques se recoupant, s'opposant ou se confondant pêle-mêle, faisaient de ces textes une sorte de chaos primordial. Dès la fin de 1882, Maspero publia Ounas avec une traduction complète ; l'achèvement total lui demanda dix ans.

Je désire seulement que le lecteur, dit-il à la fin de l'œuvre, en parcourant ces pages où j'ai mis tant de ma vie, sache bien que ce qu'il voit ne représente pas la centième partie de mon labeur. Je le prie de vouloir bien ne pas oublier que rien n'était fait pour l'étude de la langue archaïque au moment où j'ai abordé cette masse formidable de matériaux : j'ai dû tout ne demander qu'à moi-même, grammaire, vocabulaire, mythes, particularités du système graphique [1]...

Ses cours du Collège de France et des Hautes Études témoignent, en effet, de la préparation minutieuse que ces textes exigeaient ; la plupart de ces cours sont restés inédits, mais en faisant la critique des ouvrages contemporains de Brugsch et de Pierret, Maspero montrait comment les textes des Pyramides l'avaient amené à une conception de la religion égyptienne neuve et originale. Là où de Rougé, Brugsch et Pierret reconnaissaient une foi unique pour l'Égypte entière et de toutes les époques, le monothéisme solaire, Maspero appliquant aux textes la critique historique, distingue du soleil Râ le dieu des morts Osiris, les dieux des forces de la nature, les fétiches primitifs ; il analyse chaque culte, localise les divinités par villes, définit l'influence des capitales religieuses, Héliopolis, Thèbes, Memphis, et fait la part des cultes populaires à côté des écoles théologiques. Dix ans après, quand textes, monuments et figures archaïques furent exhumés d'Abydos par Amélineau, ils confirmèrent d'une façon écla-

1. G. Maspero, *les Inscriptions des pyramides de Saqqarah* (1894), *in fine.*

tante ce que Maspero avait déduit des seuls textes religieux. D'autre part, pour définir le véritable caractère des rites funèbres décrits aux Pyramides, Maspero dut les comparer aux écrits postérieurs. Analysant les éditions du *Rituel* publié par Schiaparelli, du *Livre des Morts* de Naville, des *Hypogées royaux* de Lefébure, il jeta sur le papier, comme au courant de la plume, des traductions presque complètes; il fut souvent le premier, sinon à traduire, du moins à comprendre et à rendre intelligibles ces textes, en les situant parmi les grands courants religieux de l'humanité. Seuls les gens du métier peuvent se rendre compte de ce qu'il fallut de labeur patient et de divination hardie pour reconstituer la mentalité de l'Égypte primitive ; il ne faut point, disait-il, reprocher aux textes d'être obscurs : « C'est à nous de nous mettre, pour les comprendre, dans l'état d'esprit où était, il y a plus de sept mille ans, le peuple qui les a constitués. »

Cette résurrection du passé fait aussi l'attrait principal de sa grande *Histoire,* qui commença à paraître par livraisons en 1894 ; c'était son manuel de 1875, mais refondu, enrichi d'une documentation formidable, illustré de tout ce que les monuments figurés pouvaient fournir pour éclairer le texte. Ici encore, malgré ses trois volumes, le livre de Maspero ne révèle pas la dixième partie de son labeur. La matière historique de tout l'Orient ancien, il l'avait travaillée et retravaillée dans tous ses détails ; plus elle semblait ingrate ou difficile, plus il semblait s'y complaire et s'en jouer. Telle est l'impression que j'ai souvent ressentie aux cours du Collège de France où Maspero nous initiait à la préparation de son œuvre. Le premier, il osa écrire une histoire synchronique de l'Orient ; ses prédécesseurs avaient traité séparément l'Égypte, la Chaldée, la Palestine, la Perse, laissant au lecteur la tâche, bien malaisée, de rétablir sur le même plan les civilisations parallèles ; Maspero supprima ces cloisons étanches ; commençant par l'Égypte, il la montre en relations de commerce, de religion et de politique avec ses voisins de l'est et de l'ouest ; après les *origines,* il décrit les *premières mêlées des peuples* et enfin les *empires* rivaux d'Égypte, d'Assyrie, de Perse, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, en notant leurs actions et réactions réciproques. On conçoit quelle érudition suppose une tâche

aussi complexe ; en fait, les pages relatives aux pays non égyptiens sont aussi documentées et aussi soignées que l'histoire de l'Égypte. Dans sa jeunesse, Maspero avait étudié l'hébreu et les cunéiformes ; il était capable de contrôler les travaux des assyriologues et hébraïsants en se référant aux documents originaux ; il avouait à ses élèves qu'il mettait quelque coquetterie à révéler aux spécialistes de l'Asie des documents écrits ou figurés mal connus de ceux-ci. Cette érudition n'est jamais accablante pour le lecteur, car rien n'égale la vivacité de touches des tableaux qu'il brosse, aux grandes époques du monde oriental. Non qu'il abuse des vastes synthèses et des idées générales ; il s'en défie, au contraire, en histoire comme en religion, et leur préfère une accumulation de détails expressifs. Parmi tant de matériaux, Maspero se trouve à l'aise ; loin d'être écrasé par la documentation énorme, il soulève cette masse à pleines mains, la modèle par touches précises et répétées, et laisse des figures d'un relief si précis qu'il semble avoir vécu avec les grands rois et les peuples dont il ressuscite l'histoire plusieurs fois millénaire.

***

Après ces grands travaux, Maspero chercha quelque repos, c'est-à-dire un changement d'activité. Aussi accepta-t-il de retourner en Égypte où des œuvres administratives de première importance le retinrent de 1899 à 1914. Restauration des édifices croulants à Karnak, Gournah, Ombos, Ibsamboul ; consolidation des temples de Nubie pour les préparer à recevoir les eaux du Nil retenues par le barrage d'Assouan ; publication intégrale de ces monuments que les infiltrations pouvaient ruiner ; réorganisation du Musée du Caire ; mise en train du catalogue qui compte aujourd'hui plus de quarante volumes in-folio ; contrôle du Service des antiquités sur les fouilles scientifiques exécutées par les savants étrangers ; loi sur la répression des fouilles clandestines ; chantiers ouverts à Karnak, Ombos, Saqqarah, Ibsamboul ; telles furent les tâches que surveillait Maspero vieillissant, soit dans sa dahabieh

qui remontait ou descendait le Nil, soit dans son cabinet directorial du Caire. Ajoutez à cela la direction des *Annales du Service* et du *Recueil de travaux*, la rédaction de manuels d'histoire de l'art, les articles envoyés aux périodiques ou à la grande presse... et il restait encore du loisir à Maspero pour noter les histoires et chansons des fellahs, pour les interpréter avec ce tour qui rappelle l'élégance et le charme de Perrault, et dont il avait donné déjà le modèle en traduisant les *Contes populaires de l'Égypte ancienne.*

L'âge venait, cependant, avec ses défaillances inévitables. Lorsque Maspero se résigna à quitter l'Égypte, sa santé était profondément ébranlée. Il eut la satisfaction, en juillet 1914, d'être élu secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, digne successeur d'un autre illustre travailleur, Georges Perrot. Mais la guerre survint et Maspero fut cruellement atteint : son dernier fils, Jean Maspero, dont le précoce talent s'était déjà révélé dans l'étude des papyrus byzantins d'Égypte, fut tué à Vauquois en février 1915. Maspero ne surmonta sa douleur qu'en redoublant de travail ; il aborda courageusement la rédaction d'une étude de longue haleine sur la *phonétique égyptienne*, préparée depuis trente ans par des milliers de notes. Ici encore, réaliste en philologie comme en religion et en histoire, il voulait faire table rase des systèmes préconçus, serrer de près les faits et démonter le mécanisme de la langue parlée. La mort, qui frappa Maspero le 30 juin 1916, a interrompu cette œuvre ; mais l'on peut espérer qu'une grande partie en a été rédigée et pourra être publiée.

*
* *

Maspero clôt la série de ceux qu'il appelait les égyptologues « universels » ; je l'ai entendu dire de lui-même : « Je serai le dernier égyptologue complet. » Telle est en effet la place qu'il a occupée, tel sera son titre devant la postérité : dernier venu des fondateurs de l'égyptologie et un des plus grands. A ses débuts, il se trouva devant une science encore limitée, matière immense mais qu'une intelligence comme la sienne

pouvait cependant embrasser ; grammaire, histoire, religion, archéologie s'y enchevêtraient comme la végétation dans les marais du Nil, et les pionniers en faisaient le tour sans scruter les détails ni dégager les perspectives. Plus tard, après avoir roulé depuis sa source en fleuve unique, l'égyptologie s'élargissant, comme le Nil, en un delta, s'est partagée en branches ouvertes aux seuls spécialistes. La faveur des circonstances a placé Maspero à la fourche même de ce delta, là où tout le cours est encore canalisable, mais d'où l'on voit s'ouvrir devant soi les rameaux divergents. Tout en participant de l'ancienne génération, il a eu cette joie de pouvoir suivre du regard les voies diverses où s'engageront ses successeurs; tout en contribuant aux progrès des sciences spéciales, il est resté pour le grand public celui qui rassemblait en lui-même les résultats acquis et la divination des recherches futures.

Cette mission que lui réservait le sort a été servie par un rare concours de circonstances. L'Université offre peu d'exemples, il le disait lui-même, d'une carrière aussi triomphale : professeur à vingt-trois ans, titulaire au Collège de France à vingt-huit ans, membre de l'Institut à trente-sept ans, fondateur de l'École française du Caire, directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte, enfin secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions, il a centralisé entre ses mains l'enseignement théorique, les travaux pratiques, la direction des fouilles, en un mot toute l'autorité en égyptologie. Si la chance l'a servi, s'il fut comblé d'honneurs et d'avantages, il a eu le mérite d'en tirer parti pour enrichir sans cesse l'héritage scientifique qu'il avait reçu de Mariette et de de Rougé. Il lègue à son tour à la nouvelle génération un domaine agrandi qui porte à jamais l'empreinte de son génie propre. Bien qu'il ait été un professeur éminent, un éveilleur de vocations, ses dons, tout individuels, sont de ceux qui ne se transmettent pas à des élèves : imagination créatrice, intuition audacieuse, habileté à exposer ou à réserver les solutions, puissance de travail immense, servies par une mémoire sans défaut[1]. Mais

1. Le professeur Ed. Naville définit en ces termes le souple génie de son vieil ami : « Ce n'est pas, comme chez de Rougé, la méthode qui caractérisait ses travaux ; c'était plutôt l'intuition et, par exemple dans l'interprétation des textes, la découverte rapide du sens vrai. » (*Journal de Genève* du 9 juillet 1916.)

sa patience industrieuse, son érudition jamais satisfaite, sa volonté de faire toujours plus et mieux, restent un exemple et un enseignement. Comme pour augmenter la gloire de ce travailleur infatigable, la mort l'a terrassé au champ d'honneur de la science, à son fauteuil de l'Académie des Inscriptions, en pleine activité.

ALEXANDRE MORET

PARMI LES ORPHELINS

Ceux que j'ai connus ont débarqué, à Cannes, au début de décembre. Après une période de jours pluvieux, le temps était redevenu serein ; pas un souffle de vent, l'été semblait renaître. Le train stoppa, les petits voyageurs commencèrent de descendre. Ils étaient nombreux, plus de quatre-vingts. Le dénuement de quelques-uns était pitoyable : une fillette n'avait qu'un jupon et un tablier. Quand elle avait quitté Paris, le 2 décembre, le thermomètre marquait 8 degrés. Son histoire est celle de nombre de ses compagnons : son père a été tué ; sa mère vient de mourir, rongée de tuberculose ; point de parents pour la recueillir ; la concierge de la maison a nippé la bambine avec ce qui lui est tombé sous la main...

Ces enfants sont vraiment les enfants de douleur. Nul nom ne saurait mieux leur convenir. Beaucoup sont si petits qu'ils seraient incapables de se nommer. Aussi, pour qu'au débarqué on puisse les reconnaître, ils portent, épinglée à leur coiffure ou à leur vêtement, une fiche de papier sur quoi ont été inscrits les renseignements indispensables. Ahuris par la fatigue, par la longue immobilité qu'ils ont dû garder, les pauvrets se tiennent debout sur le quai, pressés l'un contre l'autre comme grains dans une grenade. Au fond de leurs yeux se lit cette sorte d'inquiétude triste qu'on voit aux animaux victimes d'événements qu'ils ne comprennent pas.

Tant de péripéties, depuis vingt-quatre heures, se sont succédé dans leur vie ! Les derniers préparatifs du départ ;

le repas avalé au galop ; la course rapide vers la gare, à travers la grand'ville inconnue à beaucoup d'entre eux ; la crainte de manquer le rendez-vous : « Dépêchons-nous, nous sommes en retard !... » L'entrée dans la salle des pas-perdus, son brouhaha, le premier contact avec les nouveaux compagnons de vie qui déjà sont groupés, les réflexions apitoyées des voyageurs qui passent et disent : « Ce sont les orphelins de la guerre... » Puis l'instant déchirant : les adieux à la parente, à l'amie, à la voisine obligeante qui a servi de conductrice ; les dernières recommandations perçues dans le bruit d'un baiser : « Sois bien sage, petit ; sois obéissant. » Des pleurs, des sanglots, des appels... La locomotive siffle, le train glisse sur les rails : le lien est rompu avec tout ce qui fut familier. Paris s'estompe dans une brume hivernale, des fumées noirâtres montent vers le ciel gris : paysage à la Raffaelli, paysage lugubre, en harmonie avec les pensées des jeunes voyageurs. La banlieue morose file de chaque côté de la voie ; des bois dépouillés dressent leurs squelettes noirs et luisants ; des vols de corbeaux, de corneilles passent, sur les plaines, en vagues funèbres. La nuit vient, nuit précoce, interminable nuit ! Pour la première fois de leur brève existence, nombre de petits restent sans dormir. A quoi songent-ils? « J'écoutais le bruit de la locomotive... Je me disais : Comme c'est loin où l'on va... »

Dans le compartiment, la flamme de la lampe tremblote, des ombres fantastiques se dessinent sur les parois et au plafond. Un dormeur appelle dans son rêve, un autre s'éveille et geint ; une gamine, « dont le dîner ne passe pas », gémit : « j'ai bobo... » et quand une des « mères » lui demande où, la petite montre son ventre et répond : « là, à mon cœur... »

De temps à autre, on s'arrête, quelques minutes, dans des gares toutes vives de lumière ; des voyageurs se hâtent, puis de nouveau, le convoi s'enfonce dans les ténèbres. La nuit ne finira-t-elle jamais? Le cœur trop lourd de plus d'un des bambins éclate soudain : « Tu pleures, mignon? pleure, va... Il n'y a encore que les larmes qui soulagent. Depuis que les hommes et les enfants des hommes souffrent, on n'a rien inventé d'autre... » Les heures passent. Un trait de lumière brise la brume ; un rayon de soleil, un magnifique rayon chaud

et tout en or, palpite aux vitres. Un bébé qui s'éveille tend ses menottes vers lui, croyant le saisir, et crie : « Beau, beau... » Le ciel est d'un bleu vif. Où est-on? Bien loin de Paris, tout à l'autre bout de la France ! Comme on a fait du chemin ! Un miroir de saphir merveilleux étincelle sous la flambée de la lumière. Une voix dit : « La mer ! »

On la suit, à présent ; elle déferle doucement. Pour la regarder, les plus désolés sèchent leurs yeux : on ne peut pas toujours pleurer. Des fleurs brillantes, des buissons verts, des oliviers habillent la terre. Des villes passent, aux rouges toits de tuiles : Marseille, Toulon, Fréjus... Cannes, enfin !

Contents de ne plus être encagés, quelques-uns des enfants s'ébrouent avec des mouvements vifs ; mais les autres sentent leur angoisse renaître. Quels sont ces visages d'inconnus? Que va-t-on faire d'eux? Désemparés, ils fourrent leurs poings dans leurs yeux et debout, indifférents, maintenant, à la splendeur du jour, à la nouveauté du décor, ils laissent couler leurs pleurs avec de gros hoquets.

Cependant, les monitrices comptent les arrivants, les font ranger. Ils se serrent, s'alignent et, dociles, s'engageant dans l'escalier souterrain, ils gagnent la sortie.

***

Le lendemain, je les ai retrouvés dans la villa où on les avait installés. Imaginez une vaste demeure aux hautes salles claires. Une princesse, naguère, y résida. Avec elle, naturellement, ont disparu les meubles de prix, les tableaux, les tentures, les tapis. Le mobilier, maintenant, consiste en quelques bancs, quelques tables en bois blanc et, pour chaque pensionnaire, une étroite couchette. Devant la maison, un jardin s'étend vers la mer.

Le chagrin des bambins n'est pas encore apaisé. Tandis que leurs camarades, plus anciens à l'orphelinat, s'ébattent, eux, les nouveaux arrivés, sont au fond de l'infortune. Serrés l'un contre l'autre, deux frères — huit ans et trois ans — sanglotent sans qu'aucune parole puisse les apaiser. Avec des voix rouillées, ils réclament leur maman. Mêlées à la poussière,

essuyées avec des doigts malpropres, les larmes maculent leur frimousse ronde. Vainement, une visiteuse tente de les distraire : « Regarde comme il fait beau ! comme c'est joli, ici ! Il y a un grand jardin... Viens jouer... » Les petits ne veulent pas être consolés. Le menton incliné vers la poitrine, ils restent dans l'attitude que les sculpteurs donnent aux cariatides : « J'aime mieux chez moi, répètent-ils... Je veux retourner dans ma maison... »

Une fillette jolie et délicate s'est pelotonnée sur mes genoux. Son corps mou, flexible, semble n'avoir point d'ossature. Tendre infiniment, avide de caresses, elle n'appartient pas, c'est visible, au même milieu que ses compagnons. Elle paraît une princesse fourvoyée. Sa grâce effarouchée est celle d'une hermine. La femme qui, durant le voyage, l'a surveillée, remarque : « Elle est drôle, cette mioche. Elle a quatre ans et elle « cause » comme une grande personne. » D'une voix claire, qui rend un son de clochette, la petite s'exprime en effet sans timidité. Tout se mélange dans sa mémoire : sa maman qui était toujours couchée et qui est morte... son papa, avant, qui était parti... la longue nuit passée dans le train... la soif qui lui séchait la bouche pendant le voyage. Puis, tel un refrain interrompant son récit : « Ma maman est morte... Je m'ennuie trop sans elle... Je veux mourir aussi... » Ce n'est pas une phrase dite pour apitoyer. Pendant quatre jours, l'enfant a persisté dans son entêtement, elle a refusé de manger.

Sans pouvoir le préciser, elle souffrait non seulement de son chagrin, mais d'une promiscuité à laquelle elle n'était pas habituée. Elle avait des répugnances qu'ignoraient les autres. La première fois qu'elle se décida à boire, elle inspecta d'une mine soupçonneuse le verre qu'on lui tendait : « Personne n'a bu dedans, avant? » Souvent, je l'ai dorlotée. Un jour, après un long moment de silence pendant lequel, évidemment, elle réfléchissait, elle me demanda : « Emmène-moi chez toi. Dis, tu veux? Tu seras ma maman pour moi toute seule... » J'ai été émue jusqu'aux larmes. Pourtant, j'ai dû répondre : « Ce n'est pas possible. » Elle a fixé sur moi des yeux navrés et, comme si elle cherchait une raison à mon refus : « Peut-être, tu as déjà des petits enfants, chez toi? — Non. Mais je

n'ai pas le droit de te prendre. Je n'ai pas le droit de t'emmener. — Ah !... » Quelle déception dans cette exclamation, quel reproche inexprimé... J'ai été pour dire : « Ne pleure plus. Je vais demander que tu viennes chez moi, pendant quelques semaines... » J'allais me lever, mais j'ai réfléchi : et après?... Après, il faudra que je la ramène ici, la pauvrette ; il faudra qu'elle se réhabitue ; elle souffrira à nouveau ; davantage, peut-être.

*
* *

Les jours passent. Les désespoirs du début s'apaisent, la sève remonte dans les petits êtres, ils s'accoutument à leur existence. Le lever est fixé à sept heures ; mais, dès que l'aube monte aux vitrages, la volière s'anime. Dans les chambres, on commence de jaser. Les enfants sont tout à fait éveillés quand on vient les sortir de leurs couvertures. Plus d'un, alors, enfilerait ses chaussettes à l'envers si on l'abandonnait à soi-même ; mais les grandes — ici, l'on est « grandes » dès dix ans — s'empressent. Elles débarbouillent les visages, elles brossent les cheveux, nouent les lacets, agrafent les vêtements. Elles s'acquittent bien de leur rôle. Après tout, c'est comme si elles jouaient à la poupée : « Sans nos grandes, disent les « mères », nous ne nous en tirerions pas ! » Songez, en effet, que chaque « mère » est chargée de dix à quinze pupilles, parfois davantage : dix-huit et même vingt. Quelle famille !

Lorsque huit heures sonnent, les marmots sont attablés dans la salle à manger. Si le temps est beau, par les fenêtres, l'air pur entre à larges flots. La vue s'étend sur le jardin où, dans la verdure sombre des orangers, les oranges allument leurs petites lanternes rondes. Les palmiers-chamérops épanouissent leurs palmes semblables à des mains aux doigts innombrables ; les phénix dressent leurs lances effilées. Dans les parterres, le long des murs et autour des balustres fleurissent des roses de toutes couleurs : blanches, rouges, safranées. Les géraniums ont la taille d'un arbuste... Le beau jardin !

Cependant, une odeur rustique emplit la salle. L'ordinaire, comme il convient, se compose de potage aux légumes, de

laitage. Les convives ont bel appétit, les cuillers tapent dans les écuelles en faïence si épaisse qu'on pourrait avec s'exercer au disque sans crainte de les casser. Le repas fini, on s'égaille sur les pelouses ; on y ébauche une partie de barres, une ronde. Sous le ciel libre de la Provence, qui vivifie, les petits s'ébattent avec d'autant plus de joie que, depuis leur naissance, la plupart n'ont connu d'autre horizon que celui d'une ville.

Jusqu'à onze heures, ensuite, c'est la classe ; puis vient le déjeuner. Le menu en est simple, mais abondant. Au sortir de la salle à manger, on court à la plage. Les deux ou trois heures qu'on y passe, chaque jour, sont assurément les meilleures, les plus occupées. Il s'agit, dans le sable, d'exécuter des travaux projetés et longuement discutés, parfois dès la veille. Armés de pelles, de seaux, les équipes de terrassiers se mettent à l'œuvre. A considérer leur ardeur, vous pourriez douter qu'ils s'amusent : ils travaillent, plutôt. La mer détruira leur labeur du jour : ils recommenceront demain.

Sur les fronts des petits, la sueur coule en grosses gouttes, les yeux brillent, les joues s'enflamment ; on a des ampoules dans les paumes ; on est un peu fourbu ; tant mieux ! Il n'est plaisir que de fatigue. Le résultat, d'ailleurs, vaut la peine qu'on se donne : « Ça, c'est un fort !... Ça, c'est des tranchées... Ça, un poste d'écoute... » Tous jouent à la guerre et ceux qui viennent des pays envahis la font avec compétence, parce qu'ils l'ont vue.

Quand le soleil tombe derrière l'Esterel et que, brusquement, le froid et l'humide s'abattent, les bons travailleurs regagnent le bercail. C'est l'heure du goûter. Celui-ci terminé, le moment est venu, pour que les enfants se tiennent tranquilles, de les occuper à des jeux paisibles, de leur raconter des histoires. Les « mères » sont trop absorbées pour le faire. Rendez-vous compte du travail que représentent le repassage, le raccommodage du linge et des vêtements d'une quinzaine d'enfants. Des personnes de bonne volonté viennent les seconder. Les petits ont vite fait de les connaître. Ils ne demandent qu'à aimer et à être aimés. Du plus loin qu'ils vous aperçoivent, ils accourent, vous tendent leurs bouches rondes et fraîches. Ils ont des phrases gentilles et spontanées pour marquer leur joie ; leur manière de vous adopter est si franche, si naïve

qu'on ne peut faire autrement, quand on a commencé à s'occuper d'eux, que de continuer : « Ah ! te voilà... C'est toi... Viens jouer... Raconte-nous le petit Poucet... Assieds-toi sur cette chaise, là, au milieu, que tout le monde t'entende. »

Ils se groupent. Les fillettes se serrent sur un banc. Les garçonnets, s'ils n'ont pu trouver place, restent debout. Ils écoutent sages et immobiles. Leur sarrau de percale à carreaux blancs et rouges ou blancs et bleus est soigneusement boutonné. Ils tournent vers la narratrice des visages avides. Mais, puisqu'on ne s'intéresse qu'à ceux que l'on connaît, souffrez que je vous présente quelques-uns des auditeurs. Au visiteur qui ne fait que passer, beaucoup semblent pareils. En réalité, ils sont très différents :

Voici deux frères, Lucien et Georges H... Caboches rondes, chairs blanches, cheveux blonds, yeux clairs. Mobilisé dès les premiers jours, leur père, gravement blessé à Morhange, a été fait prisonnier. Leur mère est morte de la fièvre typhoïde en août 1915. Une grand'mère a recueilli les enfants, mais est morte deux mois plus tard. De parents, il ne reste aux orphelins que trois oncles qui sont mobilisés. Les deux petits ont conscience de leur isolement. Ils s'aiment de toutes leurs forces. La protection que Lucien, qui a sept ans, exerce sur son frère de deux ans plus jeune que lui, est quelque chose d'infiniment gentil. J'imagine que le jour où il a dû partir, le père, montrant son cadet, aura dit à l'aîné : « Aie bien soin de lui... » Le petit homme a pris son rôle au sérieux. Son frère vit dans son ombre. On le voit toujours avec lui et souvent, la main dans la main... Va-t-on jouer au loto, veut-on éloigner le petit parce qu'il ne sait pas lire les nombres, Lucien proteste : « Il jouera avec moi, c'est mon petit frère... » Distribue-t-on des gaufrettes, des bonbons, Lucien demande : « Donnez-m'en deux ; j'ai un petit frère... » L'instant est-il venu d'écouter une histoire, Lucien pousse son cadet au premier rang, devant lui : « C'est mon petit frère... » Récemment, Lucien a écrit à son père. Quand il a eu fini sa lettre, il a tenu la main de Georges, afin qu'il signe, « pour que papa voie son écriture[1] »... Le matin,

1. On aimera peut-être à lire cette lettre : « Mon cher petit papa, nous sommes à Cannes. Nous sommes bien. On va à la plage. On fait des trous. Y a de belles oranges. Je voudrais bien te revoir. Les dames ici sont bien gentilles. Je t'embrasse... »

Lucien aide à vêtir son frère ; le soir, il le borde avec sollicitude, il l'embrasse : « Dors, maintenant... et puis, fort ! »

Fernande B..., douze ans, une brune au teint mat. Ses prunelles sombres nagent dans un fluide bleuâtre. Elle est charmante et ne l'ignore pas. Elle aime à se parer. Le ruban clair qu'elle glisse dans ses cheveux est galamment noué. Elle a du goût et n'hésite pas sur son avenir : «Modiste ! »

Éliane X... a aussi sa vocation déjà bien arrêtée. Sa mère est morte, son père a été tué, il lui reste trois frères dont deux sont dans les tranchées ; le troisième, gravement blessé, vient de subir l'amputation de la jambe gauche... En dépit de son nom qui lui fut donné par une mère grande liseuse de romans, Éliane est une courtaude qui s'est développée presque autant en largeur qu'en hauteur. Dame Nature a enluminé ses joues du plus vif des vermillons. Aussi l'appelle-t-on Pomme d'Api. Ses goûts sont modérés, son ambition modeste : « Te voilà qui as onze ans, Pomme d'Api, que feras-tu plus tard? » Pas une seconde d'hésitation dans la réponse : « Je serai cuisinière. — Je vois ce qui te tente. Tu veux confectionner des petits plats bien mijotés et pétrir de bons gâteaux. » Pomme d'Api éclate d'un rire clair : « Oui, et quand il y en aura un de réussi, je vous l'enverrai... — Merci d'avance. »

Pomme d'Api est une petite fille sage. Elle ne rêve pas de devenir une manière de demi-dame : institutrice ou dactylographe, passant les trois quarts de sa vie à la recherche d'une occupation. Devant son fourneau, arrosant les rôtis, goûtant les sauces, elle sera exactement celle qui convient à la place qu'il faut...

Des lèvres enflées par la scrofule, de lourdes paupières font ressembler Marcel D... à une grenouille ; avec la plus grande bienveillance du monde, on ne peut s'empêcher de le trouver affreux. La première impression qu'il produit est de répulsion, il faut prendre sur soi pour lui sourire. Plus d'une fois, en le voyant, j'ai dû me répéter qu'il n'en va pas, dans la vie, comme dans les contes : ceux qui sont beaux comme le jour, ne sont pas, conséquemment, bons comme des anges. Ce pauvre être disgrâcié est un tendre, sa sensibilité excessive est à fleur de peau. Si l'on raconte une histoire attendrissante,

le voilà qui fond en larmes. Il ne faut lui parler ni de son père tué au feu, ni de sa mère morte à l'hôpital. Il doit souffrir plus qu'un autre, car il a besoin de caresses. Quand je m'assieds, il s'arrange pour se faufiler, pour venir à mes côtés ; parfois sa main se glisse dans la mienne, s'y blottit, heureuse pour un moment. Lorsque je m'en vais, jamais il n'oublie de m'exprimer sa gratitude : « Merci pour nous avoir fait jouer, madame... Merci pour les bonbons... Merci pour l'histoire... » Plus tard, il sera « mécanicien de précision », parce que « c'était le métier de papa ». Le père est devenu, pour son fils, le modèle parfait. Suivre son exemple, c'est être assuré de marcher dans la bonne voie. La mort qui semble dénouer les liens, cette fois, au contraire, les a resserrés...

Charles B..., dit Charlot : un gros nez camus, une grande bouche, des lèvres épaisses, des muscles solides. En somme, un petit bout d'homme bâti de bons matériaux « gâchés serrés ». Il rêve d'être charpentier. Avec des poings comme les siens, Charlot saura cogner dur et abattre de bon ouvrage. Il nous en faudra beaucoup comme lui, car, selon l'expression de nos poilus : « Il y aura quelque chose à refaire. » La mère de Charlot vient de mourir ; une tante s'est chargée des trois frères aînés. Le père a disparu depuis huit ans, abandonnant complètement sa famille. Un jeune oncle a élevé les enfants ; il supportait toutes les charges : mobilisé au ... zouaves, il a été blessé mortellement en novembre 1914...

Les bambins abrités ici ne sont pas tous orphelins. Quelques-uns venus des « pays envahis » ont encore leur père, leur mère, que les Allemands ont gardés comme otages. Les enfants étaient des bouches inutiles. Nos ennemis s'en sont débarrassés en les fourrant dans un convoi d'expulsés. Trois petits ont ainsi débarqué à Cannes. L'aînée, une fillette de onze ans, portait, dans ses bras, le dernier de ses frères, un bébé de trois ans... Au cours du voyage à travers l'Allemagne, pendant cinq jours, les petits ont vécu d'un peu de pain que leur donnaient les soldats allemands. Personne pour s'occuper d'eux. Ils ont passé de main en main. Il y a ainsi, sur l'eau, des fétus que les remous ballottent, portent d'une rive à l'autre... Des histoires d'une cruauté analogue, nous en avions déjà entendu conter, nous en avions lu les détails ; mais c'était dans *la*

Case de l'oncle Tom, ceux qui arrachaient les enfants à leur mère étaient des traitants.

A part quelques exceptions, nos orphelins appartiennent à la classe populaire. Si l'on s'enquiert du métier qu'exerçait leur père, on apprend que l'un était garçon de lavoir, un autre maçon, un troisième clown... Cependant — et cela prouve combien chez nous persiste un fonds de vieille politesse, de bons usages — ces petits sont ce que l'on appelle des enfants bien élevés. Rarement emploient-ils un mot malsonnant. Quand ils se querellent, ils le font sans plus de brutalité que les enfants d'une classe supérieure. Dans leurs rapports avec moi, je les ai trouvés non seulement corrects, mais prévenants, attentifs : « Madame, asseyez-vous », et ils allaient me chercher une chaise... « Madame, vous laissez tomber vos gants », ils me les ramassaient.

Ils n'ont pas, comme les enfants trop choyés, le sentiment que tout leur est dû et s'ils ignorent la reconnaissance — ce qui est de leur âge — du moins marquent-ils leur sensibilité, leur affection par des actes vraiment gentils. Un cadeau m'a été fait, un jour, par Clémentine, gamine au museau pointu de souris, aux yeux vifs de ouistiti. L'après-midi avait été radieuse : du soleil, de la chaleur plein le ciel. On en avait profité pour emmener les « grands » en promenade dans la montagne. Au retour, Clémentine m'aperçut, courut vers moi : « Je savais que vous viendriez. Je vous ai rapporté quelque chose... » Elle me tendit un brin de mimosa flétri d'avoir été serré trop longtemps dans une petite main trop chaude. Elle attendit, un peu anxieuse de ce que j'allais faire de son présent. Un rameau de mimosa, sur la côte, en février, n'a aucune valeur, on n'a qu'à tendre le bras pour en cueillir à profusion le long des routes. Clémentine s'en rendait compte ; si elle avait su tourner une phrase, elle m'aurait expliqué : « Considérez seulement l'attention. » Je glissai la branche fanée à ma boutonnière : les yeux de la petite s'illuminèrent de joie.

Je ne vois guère, contrastant avec ces gentils enfants, que deux précoces galopins, deux tristes drôles. Le hasard, pour venir ici, les fit voyager dans le même compartiment. Ils ne se connaissaient pas ; au bout d'une heure, leurs

atomes s'étaient accrochés. Physiquement, ils se ressemblaient : corps malingres, genoux et coudes pointus; malgré leur extrême jeunesse, un teint déjà fané, une expression hardie et sournoise ; des cheveux ternes, de larges oreilles aplaties comme des feuilles de bégonia : en vérité, une carapace déplaisante à considérer. Devenus inséparables, ils étaient toujours prêts à quelque mauvais coup. Armés de bâtons, ils frappaient, en cachette, les petits qui ne savaient que pleurer et n'osaient dénoncer leurs bourreaux. Sur la plage, ils donnaient des coups de pied dans les forts de sable. D'une voix éraillée, ils parlaient un « poilu » à faire rougir un singe. Leurs camarades, qui les redoutaient, les avaient baptisés les « voyous ». Une chance pour eux que leurs parents soient morts. Sans la guerre, ces garnements seraient, plus tard, devenus « terreurs de Montmartre ou de Belleville ».

***

Les enfants groupés autour de moi, je commence à conter. Par les paroles sorties de mes lèvres, je crée, dans ces cervelles puériles, un peuple d'êtres variés ; je fais rire ou pleurer et frissonner de peur ou tressaillir de joie. Les histoires dramatiques sont celles qui intéressent le plus ma jeune assemblée. Si, par surcroît, elles sont d'actualité, on me les redemande. J'ai beau objecter : « Elles sont tristes. » A l'unanimité, les mioches protestent : « Ça ne fait rien. » Je dois céder. Toutefois, dans mes récits, j'évite les effusions de sang, les villes flambant dans l'incendie, les morts impressionnantes... Je m'attache aux anecdotes qui exaltent la noblesse du dévouement, la beauté du sacrifice, l'amour de la patrie... Aux instants pathétiques, les petits tournent vers moi des visages ravagés d'angoisse. Comme ils écoutent ! Un soir, brusquement, la flamme du bec de gaz diminua et, pendant quelques secondes, ne fut plus qu'une veilleuse. Parmi les petits, deux seulement levèrent la tête vers la suspension. Les autres, c'est certain, ne s'aperçurent pas plus du moment où la lumière baissa que de celui où elle reprit son éclat. Nul conférencier, tout éloquent qu'il est, n'a jamais pu trouver assistance aussi

attentive que la mienne. Quels merveilleux auditeurs, ces mioches ! Le récit qu'ils écoutent, ils le vivent. Le héros est-il en danger, une désolation infinie les accable. Leurs lèvres frémissent, s'abaissent aux commissures. Ils vont pleurer... ils pleurent. Leurs yeux ne se sèchent que lorsque les Boches sont châtiés de leur cruauté, de leur hypocrisie, de leurs mensonges, de leurs vols et de leur ivrognerie. Alors, d'une voix encore enrouée par les larmes, ils s'exclament : « C'est bien fait pour eux ! »

Parfois, j'ai voulu qu'un des enfants fût le narrateur. La plupart refusent : « Une histoire, j'en sais pas. » Un plus hardi et de langue mieux déliée consent à tenter l'aventure. J'ai noté son récit. « Y avait, une fois, dans un p'tit village, un p'tit garçon... Y jouait aux billes devant sa p'tite maison... Et pis, les méchants Boches y sont arrivés... Y z'étaient très laids et pis très méchants. Y tapaient su les femmes et pis avec leurs fusils y tuaient les vieux grands-pères... Et pis... » La voix d'un critique interrompt : « Y dit tout le temps et pis... Et pis, y s'arrête... » Cette observation trouble le narrateur, qui devient très rouge ; mais bientôt, reprenant assurance, il débite à grande vitesse : « Et pis, un jour, un des méchants Boches attrapa le p'tit garçon qui jouait aux billes. Et pis, le méchant Boche dit : « Toi, vilain p'tit Français... Moi tordre le cou à toi... Moi couper tes mains... » Et pis alors le p'tit garçon se mit à pleurer et à appeler sa maman et alors voilà que les Français sont arrivés dans le village. Ils couraient avec leur fusil et leur baïonnette et pis un Français a vu le méchant Boche et avec sa baïonnette, il l'a tué... »

*
* *

D'autres plaisirs sont exceptionnellement offerts aux orphelins. Parfois, on leur donne le divertissement d'une représentation théâtrale. Les petits assistent aux préparatifs. Dès la veille, ce sont les allées et venues des menuisiers qui montent l'estrade, la clouent. Le beau tapage ! Les oreilles en sont réjouies. Mais ce n'est rien, ce n'est que le prélude. La décoration de la salle est autrement intéressante. Des branches

de feuillage ornent les murs, des tentures attifent la scène, les drapeaux de la France et de ses alliés sont disposés en éventail. A mesure qu'on les déploie, que leurs couleurs éclatent, les bambins les reconnaissent, les saluent d'un cri joyeux, comme on fait à des amis : « Celui-ci, c'est le nôtre : bleu, blanc, rouge... Ça, c'est celui des Belges... Voilà celui des Anglais. » Maintenant, tout est en place. L'estrade et sa rampe, les bancs à la taille des petits, les chaises pour les grands. Arrive le jour solennel. Le programme comporte deux pièces comme dans un vrai théâtre. La première n'a pas moins de cinq tableaux. Un espion boche y figure qui, naturellement, se fait passer pour Suisse. Polichinelle s'y désole parce qu'il craint d'être traité d'embusqué. Avec grande éloquence, madame Polichinelle s'efforce de rasséréner son mari : « Tu boites, tu es bossu. — Ça ne fait rien... ; si l'on avait voulu de moi, ça ne m'aurait pas empêché de tenir un fusil. » La seconde pièce est un vaudeville emprunté au répertoire du guignol lyonnais. Les épisodes se déroulent drôlatiques. Les petits les suivent, en écarquillant les yeux ; ils s'égayent, découvrent leurs quenottes encore toutes neuves, dentelées à leur extrémité et blanches comme des grains de riz. Puis, quand vient le dénouement, ils s'en donnent d'applaudir... Cependant, de toutes les fêtes, les plus grandes et celles qui ont laissé les plus brillants souvenirs ont été celles de Noël et du jour de l'an. Les orphelins ont été comblés ; pour eux, les présents ont afflué aussi nombreux qu'olives sur un olivier. Il y en a eu, non seulement pour être glissés dans les souliers, devant les cheminées de chaque chambre, mais pour être suspendus à l'arbre, et il en est resté encore pour être distribués comme étrennes. La plupart étaient fort beaux, presque trop beaux ! Poupées attifées de robes en satin ou en velours; polichinelles sur les dorures desquels les lueurs ricochaient; jouets mécaniques qui chantaient, parlaient, dansaient et volaient. Afin d'amuser les orphelins, nombre de personnes charitables avaient fait des folies. Les plus généreuses furent celles qui n'ont pas d'enfants; l'une d'elles m'a dit : « N'est-ce pas naturel que nous donnions à ceux qui n'ont plus de mères? »

En ville, de petits garçons, de petites filles eurent une jolie idée. Ils firent deux parts égales de leurs étrennes et

envoyèrent l'une à l'orphelinat. Comme si elle avait lu les *Maximes des Saints*, une exquise petite choisit, parmi ses jouets, celui qu'elle préférait : une poupée au museau usé par les baisers et qui au cours d'une existence accidentée avait perdu une jambe... Pour retarder l'instant de la séparation la fillette apporta elle-même sa poupée. Je la revois, à la minute suprême, serrant étroitement contre son cœur, embrassant d'un baiser passionné l'affreux moignon qu'elle nommait « sa fille » ; puis, avec un visage bouleversé, la tendant « pour les orphelins ».

Jouets et bonbons ne furent pas les seules joies de ces deux grandes fêtes. Le menu particulièrement soigné comporta, ces jours-là, le plat traditionnel : la dinde aux marrons. Au dessert, il y eut des gâteaux à la crème, des gâteaux « tout neufs », selon le mot d'un convive. De la limonade fut finalement versée dans les timbales, sous le nom prestigieux de champagne. Sucrée, mousseuse, pétillante, elle dupa si bien les enfants que, d'un air entendu, ils déclarèrent prudemment : « Il ne faut pas nous en donner trop. Ça pourrait nous gêner... »

***

Pour subvenir aux dépenses des orphelins, l'État attribue cinquante centimes par enfant et par jour. Or, songez aux frais qu'entraînent plus de deux mille pensionnaires. Il ne suffit pas de les nourrir, il faut les vêtir, les blanchir ; il faut les éclairer, les chauffer; il faut payer les médicaments chez le pharmacien, les cahiers, les livres et les crayons chez le papetier. Comptez le nombre des couvre-pieds, des draps, des serviettes nécessaires; évaluez celui des chaussures : tant de petits pieds constamment en mouvement usent de façon ruineuse. La dépense quotidienne de chaque enfant oscille entre un franc et un franc vingt-cinq, selon les âges. Nous voilà loin de l'allocation gouvernementale. Comment parfaire la différence? Où trouver les soixante-quinze centimes du déficit creusé chaque jour, par chaque orphelin, dans le budget de l'œuvre? La charité privée est intervenue. Jamais, je le crois, on ne dira assez jusqu'où, dans cette longue guerre, a pu aller

la générosité. Les œuvres sont innombrables et pourtant toutes recrutent des adhérents. On donne encore et toujours, et l'on sait qu'on ne pourra cesser de le faire, que, chaque jour, il faudra donner davantage, car la misère va montant.

Dans les familles, dans les ouvroirs, les ciseaux coupent, les aiguilles cousent, les crochets font des mailles, les machines font leur tac-tac diligent : tout cela pour les orphelins. Des dons sont arrivés non seulement de France, mais des pays les plus lointains : le Canada, les États-Unis, Madagascar ont envoyé des sommes importantes. La Chine elle-même a adressé une liasse de huit billets de mille francs. Un fabricant de New-York a expédié plusieurs caisses de chaussures, un autre des pièces entières de cotonnades...

Néanmoins, pour joindre les deux bouts, l'économie la plus stricte doit être pratiquée. Le soir, afin de restreindre l'éclairage, tous les petits sont réunis dans une seule salle. Les frais de service sont réduits au minimum. Aucune des « mères[1] » n'est rétribuée. Dur labeur cependant, celui qu'elles acceptent ; la plupart l'accomplissent avec courage et conscience. Je ne dis pas qu'elles sont parfaites : qui de nous aura l'outrecuidance de s'en étonner? L'épithète d'« admirable » qu'on leur a souvent prodiguée, convient cependant à quelques-unes.

Je me souviens de madame A... Jolie? Non, mais charmante. Un air de soin, un sourire tendre ; ses cheveux blonds sont ondulés, sa blouse nette moule sa taille souple. On imagine très bien ce que devait être son intérieur : chaque chose y était à sa place, l'ensemble était plaisant ; sans autres ressources que le salaire de son mari, elle avait su faire beaucoup avec peu. Elle parle d'une voix enjouée, elle sait mener ses douze ou quinze moutards. Ils ont des mines rondes et éveillées qui prouvent leur bonne santé, on devine qu'ils aiment leur mère adoptive. Elle joue avec eux, elle rythme leur existence par des chants aux paroles puériles : « Avec des petits, explique-t-elle, comme pour s'excuser, il faut être gaie. On ne peut pas leur montrer qu'on a du chagrin... » Cependant elle a ses moments de découragement : « C'est dur, soupire-

1. Disons, cependant, que comme veuve ou femme de mobilisé, elles continuent de toucher leur allocation de 1 fr. 25.

t-elle, à mon âge, de rester seule. J'aurai été heureuse deux ans, seulement... Jamais mon mari ne m'a fait l'ombre d'un chagrin... Comme on dit : ce sont les bons qui s'en vont... »

Ainsi qu'en un diptyque, voici madame V... Française par son mariage, elle est d'origine polonaise. Aux qualités du cœur, elle joint celles de l'esprit, avec l'affinement que donne une bonne éducation. Devenue veuve, elle s'est consacrée aux orphelins. Ils ont non seulement ses journées, mais souvent le sommeil de ses nuits. Les enfants qu'on lui a confiés ont fini par prendre un air de famille : mêmes gestes, mêmes intonations, mêmes jeux de physionomie.

Dieu sait, cependant, si ces petits étaient dissemblables ! Quelques-uns sortaient de milieux misérables. Comme noyau de son groupe, madame V... a eu trois enfants : Lucie, Jeanne et Charles : douze ans, sept ans, cinq ans. Ils habitaient à Paris dans ce que nous nommons la zone : amas de baraques sordides, ceinture lépreuse commune à toutes les grandes villes et qui les déshonore. Quant on a tiré les mioches de leur cabane en planches et en tôle ondulée, ils avaient de la vermine jusque dans les sourcils. Leur mère était morte ou disparue, leur père mobilisé. L'aînée était nippée d'un jupon de pilou effiloché, qu'ingénieusement elle avait, autour de sa taille, noué à l'aide d'une ficelle; son frère et sa sœur étaient entortillés dans des loques. Leur déshabillage révéla un spectacle pénible ; de pauvres petits corps apparurent maculés, étiques, couverts d'une peau d'un gris jaunâtre, couleur de terre. Au lieu de rondeurs potelées, c'étaient des creux, des os pointus voulant crever les chairs. Seul le ventre était gros, mais d'une grosseur malsaine, boursouflé, ballonné : le ventre d'un enfant malade, insuffisamment nourri et de quels aliments ! Madame V... ne se rebuta pas. Épouillés, baignés, puis régulièrement douchés chaque soir, bien nourris, entourés d'affection, les mioches se sont transfigurés. Leurs yeux sont devenus confiants, leurs muscles fermes, ils ont de bonnes joues fraîches. Ils se sont policés, ont appris à s'exprimer congrûment. Leur jeune mère leur a même enseigné la pratique des belles manières; les deux fillettes savent, à présent, faire la révérence...

A la Noël dernière, madame V... a imaginé de faire jouer une comédie aux enfants qui composent sa famille. A Lucie, le

petit paquet malpropre qui, seize mois auparavant, avait débarqué enveloppé dans son vieux jupon de pilou, échut le rôle d'une marquise. La fillette y était parfaite : douceur de la voix, charme du sourire, gestes mesurés, démarche gracieuse, tout y était.

*
* *

Après la guerre, que deviendront les orphelins? Beaucoup d'entre eux — la moitié environ — retourneront dans leur famille. Leur père leur sera rendu ou leur frère ou un oncle. Quelques-uns peut-être seront adoptés par un ménage sans enfant. Mais un grand nombre demeurera sans foyer, victimes innocentes autour desquelles, semble-t-il, il y a plus d'ombre qu'autour des autres.

H. CELARIÉ

LE PRÊTRE

A fleur d'horizon, derrière le coteau où le petit village de T... s'accroche en nid d'aigle, la lune de décembre émergea ; et, comme sur un écran lumineux, le profil aigu du clocher, ramassant autour de lui les silhouettes des chaumières et des granges, se dentela sur le ciel d'Alsace et s'érigea plus fier à trois cents pieds au-dessus de la plaine. Le versant opposé à l'astre restait encore baigné de pénombre. Mais la lune montait peu à peu : elle dépassa la crête ; alors sa nappe de lumière glissa sur la pente nocturne et, dans le clair-obscur du chemin creux qui encerclait le pied du coteau, éveilla sur deux cents baïonnettes autant de frissonnantes lueurs.

La compagnie d'alpins du capitaine d'Orval était là, tapie, épiant le retour de la patrouille envoyée pour reconnaître le hameau-frontière surplombant... Tout à coup, au-dessus des têtes, quelques cailloux s'égrenèrent en une minuscule avalanche.

— L'Américain, qui s'annonce ! — murmura le sergent Hellé.

De fait, l'instant d'après, furtif et souple, suivi de six patrouilleurs coiffés du béret bleu, le sous-lieutenant de réserve Chambreuil, dit l'Américain à cause de son masque impas-

sible et de ses lèvres exactement rasées, apparut dévalant la côte.

Il avait insisté auprès du capitaine pour conduire en personne la patrouille, autant par habituelle bravoure et par goût d'aventure que par une curiosité secrète, — ayant ouï parler du curé de T... comme d'un vieil Alsacien qui avait fait la guerre de 1870. Quand il eut rallié la compagnie, il rendit compte de sa mission : le village était abandonné ; les habitants eux-mêmes avaient dû être emmenés comme otages par les Allemands. Ainsi d'ailleurs le faisait pressentir l'ordre donné au capitaine d'Orval : « Reconnaître le village de T... présumé évacué par le détachement bavarois qui l'occupait ; s'y organiser en point d'appui et y résister jusqu'au dernier homme en cas d'un retour offensif de l'adversaire. »

Un coup de sifflet retentit et la petite troupe s'ébranla au fil des pentes. L'herbe roidie par le gel craquait sous les semelles et, sur le dos des mulets, les canons des mitrailleuses, touchés de lune, luisaient vaguement.

Les hommes, oppressés par le silence nocturne, montaient sans parler. D'Orval lui-même s'absorbait dans ses pensées, en regardant grimper en tête de la colonne la silhouette de Chambreuil, son sous-lieutenant depuis un jour : ce doux et énigmatique colosse, seul survivant d'une formation décimée, avait, la veille, rallié la compagnie qui avait elle-même perdu ses lieutenants dans des engagements antérieurs. Chambreuil avait bien trente-cinq ans ; sur sa tunique de sous-lieutenant de réserve, la médaille militaire épinglée à côté de la croix de guerre attestait une promotion récente, sur le champ de bataille sans doute, du grade de sergent à celui d'officier. Interrogé amicalement sur l'exploit qui lui avait valu ces honneurs, Chambreuil, probablement par modestie, avait éludé la réponse. D'Orval avait respecté cette réserve. En quelques heures Chambreuil avait d'ailleurs conquis tous les hommes de la compagnie ; et le vieux sergent rengagé Hellé, usant de cette familiarité qui en temps de guerre traduit souvent la confiance sans réserve du troupier en son supérieur, avait baptisé « l'Américain » ce placide géant sans barbe ni moustache, dont nul ne savait rien, si ce n'est qu'il était brave et qu'il parlait peu.

***

On aborda la dernière rampe et devant le groupe de tête s'allongea l'unique ruelle de T..., sorte de boyau tortueux qui grimpait jusqu'au porche de l'église et sur lequel chaque masure s'incrustait.

Dès l'entrée, le silence du village mort serrait le cœur. Il y a des hameaux taciturnes parce qu'ils dorment ; mais une dernière fumée qui se meurt au bord d'un toit, une lampe qui veille derrière un volet mal joint avertissent que des êtres vivants y respirent à l'abri des murs. Ici l'on eût dit qu'une épidémie avait passé, fauchant les vies, vidant les demeures. Les portes laissées ouvertes disaient un irrémédiable départ. L'une d'elles, la seule qui semblât fermée, celle de l'épicerie, céda sous la première poussée d'un soldat ; en partant, le dernier occupant l'avait seulement tirée derrière lui ; mais, en dépit des apparences, l'épicerie aussi était déserte.

Des groupes de trois ou quatre hommes, l'arme à la main, n'en continuaient pas moins d'explorer chaque logis par acquit de prudence, à mesure que la compagnie avançait. Partout c'était le même abandon et partout aussi les sinistres stigmates que la soldatesque allemande inflige à ses gîtes d'étape : litres vides, renversés sur les tables, attestant que les soudards savaient boire ; matelas traînés à même le sol, éventrés par les éperons, attestant qu'une fois repus de vin, ils savaient se vautrer pour dormir ; carreaux de vitres brisés, armoires béantes, volets descellés, attestant qu'une fois saouls de sommeil ils savaient se divertir à leur manière.

Soudain, à mi-hauteur de la rue, en débouchant au niveau du retrait où se dressait l'école, le sous-lieutenant Chambreuil ne put maîtriser un mouvement de recul : au pied du mur, presque sur le seuil de l'entrée, deux corps gisaient, celui d'un homme âgé et celui d'un enfant. D'Orval s'approcha. L'homme était tombé sur la face. Deux soldats le retournèrent : le visage apparut, crevé de balles. Quant au cadavre de l'enfant, il s'était tassé sur lui-même, ayant glissé le long de la muraille à laquelle il restait adossé. La figure exsangue, infléchie sur

l'épaule gauche, semblait dormir, mais de la gorge trouée un filet de sang glissé sur la poitrine tachait le devant de la chemise. Sous la main de l'enfant le capitaine ramassa un fusil de bois.

Les hommes se taisaient, saisis malgré tout par l'énigme de cet obscur drame de la force. Qui donc avait désigné ces deux êtres inoffensifs aux représailles de l'envahisseur? L'homme était l'instituteur sans doute, celui qui dans les campagnes apprend aux petits paysans la belle histoire de la France. A ce titre, on concevait qu'il eût été choisi pour l'honneur d'être passé par les armes. Mais l'enfant? Qui sait? l'écolier préféré peut-être, sa petite main dans la main du maître jusque devant le peloton d'exécution?

Les deux corps furent étendus côte à côte sur un matelas ; puis deux soldats creusèrent la fosse, où reposeraient cœur contre cœur ces deux bons Alsaciens-Français.

Entre temps, la tête de la colonne parvenait à l'extrême crête du village et, brusque, une rafale de vent fouetta le visage des hommes quand ils accédèrent au rond-point abrupt, où, sous l'aile de l'église, comme autour du seul vrai refuge, le cimetière allongeait ses tombes. La rage méchante de l'ennemi battant en retraite n'avait point respecté les morts plus que les vivants. La modeste croix de fer qui dominait le portail de l'enclos penchait, tordue sur elle-même, ployée de force vers le sol. Même, une pierre tombale avait servi de mangeoire à des chevaux ou mulets : des grains d'avoine s'y éparpillaient encore et devant la balustrade où avaient été attachées les bêtes, l'allée restait martelée par le fer de leurs sabots.

En atteignant le porche de l'église, le capitaine d'Orval, machinalement, leva les yeux vers l'horloge, et, dans une éclaircie, à la lueur de la lune réapparue entre deux nuages, il vit l'émail du cadran crevassé comme un carton de tir. Apparemment, quelque officier jovial des armées germaniques avait déchargé son revolver sur cette cible tout indiquée, et les aiguilles pacifiques, qui avaient annoncé tant de fois l'angélus du travail et l'angélus du repos, pendaient maintenant inertes, servantes mutilées.

Par le portail grand ouvert, le vent, d'instant en instant plus fort, s'engouffrait en rafales courtes et sourdes. Le capitaine gravit les trois marches du porche et, du regard, scruta l'intérieur. Une nuit rendue plus épaisse par l'approche de la tempête emplissait la nef.

Tout à coup, au fond de ces ténèbres, d'un des bas côtés une tremblotante lumière se détacha, traversa le chœur, puis se pencha à gauche du maître-autel sur la veilleuse éteinte qui, dans les églises chrétiennes, doit brûler nuit et jour. Alors une deuxième flamme, rougeâtre, jaillit, grandit, s'irradia, et à la clarté de la lampe sainte rallumée, d'Orval distingua un prêtre voûté, cassé par l'âge et la tête vénérable sous les longs cheveux blancs.

Le vieillard, absorbé par son pieux ministère, tournait presque le dos au portail et n'avait point soupçonné l'approche de la petite troupe. D'Orval et son escorte s'avancèrent même dans sa direction jusqu'au milieu de l'église, sans qu'il parût les entendre, soit qu'avec les ans il fût devenu dur d'oreille, soit que l'orage, qui maintenant éclatait, couvrît le bruit des pas. Ce fut seulement quand l'officier arriva sur lui qu'il se retourna en se retenant d'une main à l'autel, et le falot, élevé par le sergent Hellé, éclaira sa face blêmie par l'effroi. Déjà d'Orval le rassurait :

— N'ayez pas peur : nous sommes des Français !

Mais la commotion avait été trop brusque et le prêtre, perdant connaissance, chancela et se laissa glisser à terre.

Sur un signe, deux soldats le transportèrent dans la sacristie attenante et l'étendirent sur une banquette. Une pèlerine roulée fut glissée sous sa tête en guise de coussin ; puis les cierges d'un candélabre tout garni pour quelque fête furent allumés. Alors on s'aperçut que la tête du vieillard saignait : une entaille déchirait les chairs au niveau de la tempe gauche, entamant légèrement l'oreille. Heureusement, après lavage, la blessure se révéla très superficielle. Le blessé s'était du reste remis à respirer faiblement. D'Orval réussit à lui faire avaler quelques gorgées de café réchauffé en hâte. A la fin ses paupières battirent ; il poussa un soupir et rouvrit les yeux.

— Oh ! monsieur l'officier français ! — fit-il, et de sa main tâtonnante il chercha la main du capitaine.

Puis, se ranimant par degré, il murmura avec une vision d'épouvante au fond des yeux :

— Si vous saviez ce qu'ils ont fait à mon village : tous mes pauvres chers paroissiens emmenés en captivité, y compris les enfants et les femmes !

Et douloureusement il ajouta :

— Si encore ils n'avaient pas versé de sang ! Mais ils ont fusillé l'instituteur, un vieillard comme moi, parce qu'ils ont trouvé sur un cahier d'écolier une page d'écriture avec pour modèle cette phrase : « Notre Alsace redeviendra française. »

Il se recueillit quelques instants et, visiblement oppressé par un intolérable souvenir, il ajouta très bas :

— C'était mon frère.

D'Orval, Breton et catholique de vieille souche, s'attendrissait et pressait fraternellement la main du vieillard.

Celui-ci reprit :

— Ils ont fusillé son fils Pierre, Pierrot, comme nous l'appelions, un enfant de sept ans ! Quand ils ont emmené son père, le petit a couché en joue avec son fusil de bois l'officier chef du détachement. Il n'en a pas fallu davantage : ils ont mis l'enfant au mur, à côté du père. Pierrot ! C'était mon filleul ! je venais de lui apprendre à servir la messe...

Le capitaine resta quelques instants silencieux par respect pour cette douleur qui s'épanchait ; puis il questionna :

— Mais vous, monsieur le curé, comment vous ont-ils épargné et par quel miracle êtes-vous ici encore?

Le prêtre passa la main devant son front :

— Est-ce que je le sais au juste? — dit-il. — C'est hier, au petit jour, que se repliant sans doute devant les troupes françaises, ils sont entrés dans le village. Ils étaient cinq cents peut-être, des Bavarois.

— Juste ! — fit le capitaine, que son ordre renseignait sur la qualité du corps ennemi dont il pouvait craindre un éventuel retour offensif.

— Ils ont envahi la cure et m'ont poussé jusqu'à l'école, où s'étaient installés leurs officiers. Visiblement, ils reculaient en hâte devant des forces supérieures, car ils paraissaient harassés. Ils se sont restaurés et reposés quelques heures dans le village, hargneux, rageurs, ne cherchant qu'à se venger sur nous de la

retraite à laquelle ils étaient contraints. A midi, ils ont rassemblé tous les habitants dans la cour de l'école, à quelques pas seulement des corps encore tièdes de l'instituteur et de son fils. Les hommes sont partis les premiers, encadrés par des cavaliers ; puis, dans une autre direction, les femmes, les enfants et les vieux. Je faisais partie de ce deuxième convoi. Est-ce la faim? — je n'avais pas mangé depuis la veille ! — à un moment donné je me sentis défaillir et je trébuchai. Un officier crut me relever d'un coup du plat de son sabre. En fait, le choc m'étourdit et je tombai à terre comme une masse, évanoui. La lame m'avait blessé ; je saignais. Ils ont dû croire qu'ils m'avaient assommé et me laisser pour mort sur le bord de la route. Tel est le miracle auquel je dois d'être au milieu de vous. Vers la nuit, sous l'effet du froid aigu, j'ai repris mes sens. Je me suis traîné jusqu'à l'église. J'ai pensé d'abord à rallumer la lampe dans la maison du bon Dieu qui venait de sauver son serviteur. C'est alors que vous êtes entrés dans l'église...

Quelque attachant que fût le récit du prêtre, le capitaine d'Orval n'en avait pas attendu la fin pour jeter un ordre. Quand le vieillard avait prononcé les mots : « Je n'avais pas mangé depuis la veille », un geste de son supérieur avait suffi et, promptement, l'ordonnance de d'Orval dressait une table sommaire et y déposait le frugal repas froid des officiers en campagne. Le prêtre dut consentir à le partager. Un fauteuil retrouvé dans un coin de la cure fut roulé et le vieillard y fut installé entre d'Orval et Chambreuil. Par déférence envers le prêtre, le capitaine invita son hôte à bénir les mets qu'ils allaient prendre. Le vieillard se recueillit ; puis, s'appuyant aux accoudoirs du fauteuil, se souleva avec peine ; il murmura dans un chevrotement mal distinct les saintes paroles du bénédicité. Après quoi, au-dessus de la table, il leva sa main droite, une main qui, pour avoir béni pendant un demi-siècle, commençait à trembler un peu. Chambreuil, machinalement, suivait du regard la main vénérable. Alors cette main s'appliqua à tracer dans l'air un lent et large signe de croix.

Une brusque contraction traversa le visage de Chambreuil. Ce tressaillement de son lieutenant échappa au capitaine, comme au reste du prêtre, tous deux inclinant alors le front

dans une même pensée de respect. Mais elle frappa le sergent Hellé qui, d'un coin de la pièce, observait cette scène silencieusement émouvante. A tel point qu'expliquant à sa façon le réflexe de son supérieur, il se pencha vers l'ordonnance du capitaine et lui dit :

— Faut croire que l'Américain est un type dans mon genre et qu'il n'aime guère les mômeries, ni les calotins qui les font. N'importe ! ce particulier-là est un brave. Il peut bien être curé tant qu'il voudra : pour moi, c'est un frère.

Aussi bien, maîtrisant son émotion d'un instant, Chambreuil avait instantanément recouvré son masque de réserve polie et douce, que les lèvres dénudées semblaient rendre plus impénétrable encore. Même, comme s'il eût voulu racheter à ses propres yeux le geste qui lui avait échappé, il prêta dès lors à la conversation du prêtre un intérêt qui contrastait avec son habituelle retenue.

Le vieillard, à mesure qu'il réparait ses forces affaiblies par un jeûne forcé, retrouvait sa lucidité d'esprit; son patriotisme se révélait soucieux du progrès des armées françaises.

— C'est tout de même une chance pour vous, — disait-il, — que les Allemands aient évacué le village, car ils étaient bien cinq cents peut-être, tandis que monsieur le capitaine me paraît ne conduire que la moitié d'un pareil effectif.

— Exact ! — acquiesça d'Orval. — Mais deux cents de nos diables bleus, allez ! valent bien cinq cents de leurs Bavarois et nous les aurions délogés à la française.

— Bien sûr ! — dit le prêtre, — mais songez-vous que, pendant leur halte ici, leurs mitrailleuses étaient dressées, prêtes à battre la pente par où vous êtes montés. Il les avaient grimpées à dos de mulets ; même, c'est dans le cimetière qu'ils ont eu l'idée sacrilège d'installer ces bêtes. C'est que l'église protège le cimetière contre les balles à la façon d'un bouclier, tant il est vrai qu'elle demeure le symbole de tout abri, matériel aussi bien que moral.

Et la voix se fit fervente pour ajouter :

— C'est sous la sauvegarde de ses murs que même les barbares qui bombardent nos cathédrales viennent en fin de compte se mettre à couvert.

Puis, après un silence, il demanda :

— Vous avez eu connaissance de ce curé d'Alsace offrant lui-même aux Allemands son clocher comme l'emplacement le meilleur pour leurs mitrailleuses? Comme prêtre et comme Français j'en ai éprouvé une douloureuse confusion.

— Il n'y a pas de quoi, interrompit doucement Chambreuil. Ce prêtre était un immigré, sans nul doute. Il était sincère en collaborant avec les armées de son pays. Ce qu'il a fait là, tout prêtre français doit être prêt à le faire pour les armées de France. Et vous-même, monsieur le curé, ne seriez-vous pas tout le premier à prêter votre clocher à nos mitrailleuses, dût-il en être repéré et jeté bas par les obus allemands, si vous saviez concourir par là à restituer à la France le sol volé, sur lequel des Français reconstruiraient votre clocher au lendemain de la victoire?

Cette sortie plutôt imprévue chez un officier réputé taciturne stupéfia le capitaine. Lui qui répugnait par éducation à contredire un religieux, il avait vainement fait signe à Chambreuil... Le sous-lieutenant n'en avait pas moins poussé jusqu'au bout son énergique profession de foi en faveur du patriotisme belliqueux des curés d'Alsace, comme s'il entendait provoquer une riposte de la part du prêtre. Mais ce dernier, gêné, étonné peut-être dans sa simplicité d'esprit de ce qu'un lieutenant français pût prendre la défense d'un prêtre allemand, ne répondit pas.

Chambreuil reprit, plus calme :

— Il est certain que s'ils offrent d'ordinaire d'excellents postes d'observation, les clochers sont par contre des objectifs trop désignés aux coups des batteries ennemies. Heureusement, dans un village perché sur un roc, comme est le vôtre, de tous les coins on commande la plaine et il doit y avoir nombre d'emplacements d'où l'on peut la surveiller plus impunément que du clocher... n'est-ce pas?

Et il jeta négligemment ces derniers mots : « n'est-ce pas? » comme si, cette fois, il ne voulait point avoir l'air de solliciter une réponse du prêtre.

Pourtant à cet appel discret « n'est-ce pas? » ce dernier releva la tête et considéra le sous-lieutenant. Visiblement une idée se levait en lui. Un instant il sembla peser sa réponse. Puis il se risqua :

— Il y aurait en effet un abri, impossible à repérer par l'ennemi, qui ferait un merveilleux poste d'observation et même une ligne de résistance naturellement retranchée. La cure surplombe une falaise à pic inaccessible. Voyez plutôt de la fenêtre!

D'Orval, suivant l'invitation, s'avança jusqu'au bord de la croisée, se pencha au-dessus du vide et, à la lueur de l'aube qui naissait, embrassa du regard la pente vertigineuse.

— A mi-hauteur, — reprit le prêtre, — vous distinguez une ligne d'arbustes rabougris qu'on dirait cramponnés à même la pierre?

— Parfaitement ! — fit d'Orval.

— Eh bien ! ils cachent une faille transversale du rocher en forme de galerie circulaire. Une cassure verticale du roc s'ouvre en couloir au bas de mon jardin et descend jusqu'à cette faille ; je l'ai utilisée : vous savez nos loisirs de curés de campagne ! dans ce métier-là nous sommes tous un peu charpentiers, comme notre divin Maître. Je me suis amusé à l'aide de quelques planches à établir dans ce couloir un escalier de fortune qui rejoint la faille. J'accède ainsi à ce que j'ai baptisé : mon « reposoir », un promenoir abrité et discret, entre ciel et plaine, où j'aime lire mon bréviaire, en faisant les cent pas tout comme une sentinelle. Je ne sais pas de poste d'observation ni de ligne de défense plus sûrs. L'ennemi bombardera le clocher, la cure peut-être ; mais jamais l'idée saugrenue ne lui viendra de pointer ses canons à mi-hauteur d'une falaise à pic contre quelques minces touffes de verdure battues des vents. Vue de la plaine, cette maigre végétation semble poussée par un miracle d'équilibre dans quelque interstice du roc ; mais nul œil humain ne peut soupçonner qu'elle masque un encorbellement, un vrai chemin de ronde !

— Sans doute, — répliqua Chambreuil, — mais qui vous dit que durant les quelques heures passées dans le village, les Allemands n'ont pas découvert votre escalier et votre promenoir? C'est qu'alors l'emplacement deviendrait un traquenard. Qu'un obus ennemi fît seulement voler en éclats quelques marches de l'escalier, toute retraite serait coupée. L'emplacement paraît de premier ordre pour observer, voire pour résister ; mais encore faudrait-il être sûr que les Allemands n'ont pas eu connaissance du couloir.

— Il est facile de s'en assurer, — repartit le prêtre. — Une porte basse, pratiquée dans le mur de mon jardin donne accès sur le couloir. Un bouquet de sapins la dissimule. A l'approche des ennemis, j'en ai retiré la clef, par précaution. La voici. S'ils ont découvert la porte, ils n'ont pu que l'enfoncer. Si elle est intacte, c'est signe qu'ils n'ont jamais soupçonné l'existence du couloir.

— L'argument me paraît irréfutable, — dit le capitaine. — Voulez-vous, Chambreuil, vérifier la chose et, si la porte a été respectée, reconnaître l'emplacement et l'occuper?

Le sous-lieutenant Chambreuil prit la clef et sortit.

***

D'Orval, resté seul avec le prêtre, le remercia du précieux concours qu'il leur apportait. Heureux d'avoir trouvé en cet excellent vieillard une touchante incarnation de l'attachement de l'Alsace à la mère-patrie, il lui disait sa mission à remplir dans ce village où sa compagnie servait en ce moment même de pivot à un large mouvement tournant, destiné à envelopper l'ennemi par le sud.

— Et votre compagnie ne sera pas renforcée? — questionna incidemment le prêtre.

Le capitaine lui expliqua qu'en cas d'un retour offensif des Allemands, le petit nombre même des troupes françaises engagées devait faire illusion à l'ennemi sur l'importance stratégique du point par elles défendu. Il ajouta que, n'ayant d'ailleurs pas qualité pour une offensive quelconque, il avait assez d'une compagnie pour défendre le village une fois organisé.

— Allez ! monsieur le curé, — conclut d'Orval avec un sourire, — patientez encore un peu, et nous rendrons à la France votre petit village natal. Vous nous aurez aidés à le reprendre et quand ils sauront la chose, vous verrez, par reconnaissance, venir à votre messe jusqu'aux moins catholiques de vos paroissiens !

— Hélas ! — gémit le prêtre, et son visage s'assombrit.

Inévitablement, ces deux mots, « vos paroissiens » venaient

de reporter la pensée du pasteur vers le lamentable exode de ses ouailles.

A cet instant, le sous-lieutenant Chambreuil reparut sur le seuil. Il avait trouvé la porte du couloir simplement fermée à clef. Suivant donc les instructions de son capitaine, il était descendu jusqu'au promenoir et y avait installé un petit poste.

— Décidément, les prévisions de monsieur le curé étaient justes, — s'exclama-t-il et, comme en disant ces mots il se retournait vers le prêtre, il vit que celui-ci pleurait.

— Oui, — fit d'Orval à mi-voix, répondant au regard interdit de Chambreuil, — il songe au calvaire de ses paroissiens poussés à cette heure comme otages le long des routes.

Le prêtre avait un coude posé sur la table, et sa main sur laquelle s'appuyait son front, voilait ses yeux.

— Mes pauvres chers fidèles ! — sanglota-t-il. — Les voilà sur le chemin de l'exil ! et moi, dont la mission est d'être leur guide, je m'oublie dans la sécurité ! A cette heure, ils endurent le froid et je me suis réchauffé ! Je me suis réconforté et ils endurent la faim ! Ma place est au milieu d'eux.

D'Orval tentait d'apaiser ce désespoir. Mais les vieillards apportent dans la désolation l'entêtement doux et inébranlable des enfants. Le prêtre n'écoutait même plus les raisons consolantes du capitaine. Sa pensée était ailleurs, déjà partie à la quête de ces prisonniers que tant de fois, en chaire, il avait appelés « mes frères. » Il rattrapait leur convoi et leur apportait le viatique de sa présence. Il se prit à répéter cette phrase avec obstination, comme si elle contenait l'unique règle de conduite qu'il pût désormais suivre :

— Le pasteur ne doit pas abandonner ses brebris.

Puis une résolution germa, se fortifia dans ce cœur apostolique. Et, soudain, résolu :

— Monsieur le capitaine, — décida-t-il, — il faut que je parte les rejoindre. Une voix me dit que mon devoir de prêtre est là.

— Monsieur le curé, — répondit d'Orval, — ce serait une sublime folie. Certes! le Dieu que vous servez commande le sacrifice; mais le vôtre serait inutile. Même en admettant qu'il n'y aille pas de votre vie, l'ennemi ne vous rendra pas à vos paroissiens; vous ferez seulement un otage de plus.

— Monsieur le capitaine, — dit le prêtre, — il y a quarante-quatre ans, un jeune aumônier français obtint du prince Frédéric-Charles son admission au camp de prisonniers de Kœnigsberg à titre de prisonnier volontaire pour y apporter aux internés, ses compatriotes, le réconfort spirituel de notre sainte religion.

Et la voix, plus douce, ajouta :

— Pourquoi ne réussirais-je plus avec l'aide de Dieu, là où j'ai réussi en 1870 ?

Le capitaine s'était écarté dans un mouvement de respectueuse surprise. C'était donc là l'abbé Mercœur, dont l'héroïsme historique s'était imposé jadis une longue captivité dans les casemates allemandes et qui, la guerre finie, sans tapage, simplement, avait au sein des Vosges regagné son pays annexé, pour y continuer son ministère au village jadis français qui l'avait vu naître ! Et maintenant, à une boutonnière de la soutane, le capitaine distinguait terni, décoloré par les quarante-quatre ans de dévouement qui avaient passé sur lui le minuscule ruban rouge des légionnaires.

— Monsieur l'abbé Mercœur, — déclara d'Orval en se levant, — je salue en vous un grand Français. Votre volonté soit faite ! Vous allez vers un grand devoir : je me reprocherais de vous arrêter sur ce chemin-là.

Et, s'étant incliné devant le vieillard, d'Orval sortit pour donner lui-même ordre aux sentinelles de laisser passer le prêtre.

Il avait à peine franchi le seuil de la cure que Chambreuil le rejoignait :

— Mon capitaine..., — dit-il.

— Quoi? Chambreuil, — fit d'Orval.

— Mon capitaine, si j'étais vous, je ne laisserais pas partir ce prêtre. Je...

— Mon ami, — interrompit d'Orval, — je vous vois venir : vous estimez que je l'envoie à sa perte? D'accord ! je pense comme vous. Mais des cœurs de cette trempe sont nés pour s'immoler au devoir. Il n'y a pas de prudence humaine qui ait le droit de les détourner de leur mission. Tenez ! Chambreuil, voulez-vous savoir toute ma pensée? Nous sommes des braves, vous et moi, soit dit entre nous pendant qu'il n'y a personne.

Nous avons vu le feu de près tous les jours, ces dernières semaines, et nous n'en avons pas peur. Eh bien ! à côté de ce prêtre si calme, si simple dans l'accomplissement de ce qu'il estime être son ministère, Chambreuil, j'ai le sentiment qu'avec toutes nos citations et nos croix de guerre, nous ne sommes que des enfants, des apprentis, parfaitement !

— Mais, mon capitaine... — insista le sous-lieutenant.

— Je vous en prie, — coupa court d'Orval, imperceptiblement agacé par ce qu'il jugeait être de l'incompréhension, peut-être de l'aveuglement de sectaire. — L'abbé Mercœur partira.

***

Chambreuil, resté seul, esquissa des deux bras le geste classique de découragement qui atteste qu'on a tout fait pour éviter une catastrophe et que néanmoins cette catastrophe arrive. Debout dans le petit corridor de la cure, perplexe, il hésitait, en proie à un violent débat de conscience.

Il en fut tiré par le sergent Hellé, qui, par ordre du capitaine, venait chercher le prêtre pour le guider hors de la ligne des sentinelles.

— Attendez ! — fit le sous-lieutenant d'une voix singulière, — je vais le prévenir moi-même.

En même temps il rentrait dans la pièce. L'instant d'après une détonation sèche retentissait à l'intérieur et la voix de Chambreuil appelait :

— Hellé !

Le sergent interpellé bondit, mais s'arrêta net sur le seuil de la pièce. Entre la porte et la table, le corps écroulé du prêtre barrait l'entrée. Le sous-lieutenant déposait sur la table son revolver d'ordonnance et, s'adossant à la cloison face à la porte d'entrée, il commandait :

— Allez prévenir le capitaine !

L'ordre fut inutile, car, attiré par le bruit de la détonation, d'Orval arrivait au pas de course.

— Mais... Chambreuil est devenu fou ! — fit-il.

Puis, comme un spasme traversait le corps du prêtre, il ajouta :

— Il n'est pas mort. Peut-être est-il encore temps de le sauver. Vous, Hellé, prenez deux hommes qui garderont le lieutenant à vue, puis revenez m'aider.

Et posant un genou en terre, d'Orval se baissa vers le moribond.

Un peu de sang sur la soutane au niveau du poumon droit décelait l'entrée de la balle. D'Orval s'apprêta à dénuder la poitrine du blessé pour reconnaître la plaie. Mais l'agrafe du col de la soutane résistait et il importait d'agir vite, sans secouer le patient. Alors d'Orval tira de sa poche son couteau de guerre, l'introduisit prudemment entre le cou du prêtre et le drap du vêtement, puis, le faisant glisser sous l'étoffe, fendit d'un trait la soutane du col à la ceinture. Le drap, tendu, craqua sous la lame et, brusquement, par l'entrebâillement de la soutane lacérée, le dolman gris fer des armées impériales jaillit aux yeux. Alors, ce fut une stupeur. En un clin d'œil, la soutane entière fut déchirée. Le pantalon noir ecclésiastique, arraché, découvrit les longues bottes rigides, dégarnies seulement d'éperons pour la circonstance. Et corseté, sanglé, roidi, impeccable dans son uniforme de premier lieutenant de réserve au 3e Corps bavarois, la peau trouée par la balle française, râlant, l'espion apparut.

Le sergent Hellé, dont l'esprit simpliste était prompt aux généralisations hâtives, se pencha vers l'ordonnance et dit à mi-voix :

— Je comprends maintenant, pourquoi l'Américain n'aime pas les curés !

***

Cependant, d'un portefeuille gonflant la poche intérieure de la tunique, d'Orval, fébrile, tirait une carte d'officier de réserve, la parcourait du regard et, soudain y découvrait ce titre : « Hermann Pozzardt, premier acteur au Volkstheater de Munich. » Ce fut un trait de lumière : Hermann Pozzardt, ce roi de la scène allemande, Hermann Pozzardt, le comédien reçu à la cour du prince-régent de Bavière, mettait sa science et son art au service de la patrie allemande jusque sur les champs de bataille !

Dans un éclair, d'Orval entrevit tout le drame de l'espionnage dont l'officier-acteur venait d'interpréter si magistralement les premières scènes :

Au départ du détachement allemand, après entente avec ses chefs, le comédien-lieutenant de réserve Pozzardt restait dans le village évacué. Il usurpait le personnage et le vêtement de l'abbé Mercœur, le desservant de T..., emmené lui-même comme captif, et préparait la poignante mise en scène qui devait capter à coup sûr la confiance de tout officier français. Il évitait facilement la patrouille de reconnaissance commandée par Chambreuil. La nuit d'ailleurs l'aidait. Il épiait l'arrivée du détachement français, se réservant de ne se révéler qu'à son heure. Et quel coup de théâtre génial que son apparition devant les officiers français en curé de l'endroit, impotent, à demi sourd, blessé, échappé par miracle aux brutalités allemandes et surpris dans les ténèbres de son église, en train de rallumer les cierges !

Et d'Orval s'était laissé duper par cette mise-en-scène sacrilège ! Et il avait fait confiance au récit du faux prêtre ; il avait mordu à l'amorce adroitement offerte, à l'histoire du « reposoir » ; il avait risqué la vie de ses hommes dans ce traquenard redoutable où le feu de l'ennemi les aurait décimés, aussitôt que l'espion, imprudemment libéré, aurait rejoint les lignes ennemies !

Confus, irrité contre lui-même, le capitaine demeurait à côté du moribond, un genou en terre, pris de je ne sais quelle horreur sacrée pour ce héros occulte et louche de la servitude militaire.

Le râle de l'homme devenait plus rauque et de la trachée obstruée, à chaque expiration, un peu de mousse sanglante montait aux lèvres. Hellé, le sergent, agenouillé lui-même à la tête du blessé, murmura :

— Il n'en reviendra pas !

A part soi, il ajouta :

« En un sens, c'est dommage, vu qu'il jouait rudement bien les curés, au naturel. Même qu'il s'était tonsuré pour la circonstance. »

Et joignant le geste à la pensée, il décolla de la tête du moribond une perruque de vénérables cheveux blancs en couronne...

***

Chambreuil, lui, n'avait pas bronché. Immobile entre les deux soldats préposés à sa garde, il attendait... L'habitude de la discipline, ou même tout simplement sa modestie un peu froide et distante lui avaient interdit tout geste, toute parole.

D'Orval se releva, se retourna vers lui, et, sa loyale main tendue grande ouverte :

— Chambreuil, — dit-il, — toutes les excuses de votre supérieur, et sans rancune ! Mais le diable lui-même s'y serait pris. Ah ! vous êtes un fier psychologue, et expédif avec cela, oui ! expéditif !

— C'est qu'il était temps, il me semble, — allégua doucement Chambreuil.

— Certes ! — acquiesça d'Orval, — l'espion rentré tranquillement dans les lignes ennemies, dans une heure nous étions repérés, bombardés à longue distance, tournés peut-être, que sais-je? Mais dites donc, entre nous, vous avez joué à pile ou face?

— Pas tout à fait ! — fit Chambreuil. — Cette lucidité d'esprit, cette mémoire du détail révélateur m'ont paru étranges chez un octogénaire presque infirme ; certaines curiosités aussi. J'ai eu — oh ! vaguement d'abord — l'impression, l'intuition si vous préférez, qu'il nous informait un peu pour être informé beaucoup. Et tout à coup, j'eus l'indice irrécusable.

— Quel indice?

— Au bénédicité, il a hésité : il ne savait pas s'il devait faire le signe de croix sur lui-même ou vers nous. Il l'a fait, finalement, face au public, comme au théâtre. Et puis il a murmuré : *Benedicite Dominum*, au lieu de : *Benedicite — Dominus*.

— Chambreuil est étonnant ! — s'exclama le capitaine. — Voilà qu'il connaît la liturgie à présent ! Moi, j'ai beau sortir de la rue des Postes, je veux être pendu si j'ai jamais remarqué dans quel sens, en bénissant, les bons Pères faisaient

leur signe de croix. C'est donc que vous êtes sorcier, dans le civil ?

Un rire éclaira le visage glabre du sous-lieutenant de réserve, et il répondit :

— Oh ! non ! C'est simplement que, dans le civil, je suis prêtre.

PAUL ROUGIER

COMMENT JE M'ÉVADAI

DE

LA CORSE[1]

(MIA FUGA DA CORSICA)

IX

MON DÉPART DE CHEZ LE SIGNOR GAVINI ET MON ARRIVÉE A BASTIA

Après le départ du signor Gavini, je m'arrangeai au mieux sur la paille, et je pris deux bonnes heures de repos. Quand je m'éveillai, le soleil commençait à décliner. La lumière ne pénétrait plus que très affaiblie dans mon abri misérable, finalement, elle s'éteignit. Quelques minutes s'écoulèrent, et j'entendis au dehors un certain bruit, comme si on grimpait contre le mur. C'étaient mes compagnons.

— Voici l'heure, partons, Tommaso, — me dirent-ils.

— Je descends, — répondis-je.

Ma descente accomplie, non sans difficultés, peu après arrivèrent les mulets et nous pûmes partir. La nuit était obscure,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 juillet 1916.

mais calme. Nous commençâmes à cheminer par des petits sentiers derrière le guide, pour gagner la grand'route. Nous l'atteignîmes. Elle était ce soir-là très fréquentée, peut-être à cause de quelque fête aux environs. On rencontrait à chaque instant du monde. Mes compagnons riant et babillant entre eux, réussirent à me donner du courage. Après quelques milles de chemin ils se mirent à chanter en chœur ce beau chant du Tasse : *Intanto Erminia infra le ambrose piante...*

Près du Ponte di Bivinco, nous croisâmes un groupe de piétons et de cavaliers : l'un d'eux reconnut, — sans doute à la voix, — le signor Gavini, l'appela par son nom, et, l'accostant, lui parla à l'oreille. C'était ce brave guide qu'il avait expédié de Campile à Santini, avec un billet ; je sus, depuis, qu'il lui avait dit que je trouverais Santini au Moulin, un mille avant Bastia.

Peu après, nous rencontrâmes d'autres gens et parmi eux un gendarme, avec son fusil, qui passa au milieu de nous sans soupçonner le moins du monde qu'il avait sous la main ce fameux bandit tant recherché. On ne me le raconta que plus tard, par bonheur, car cette vue m'aurait glacé le sang.

Avec la même facilité nous passâmes le pont de Bivinco qui, à cette heure, n'était gardé par personne. Ma petite mule qui, la nuit précédente, avait porté Vincenzo, commençait à être fatiguée et de temps en temps paraissait vouloir s'agenouiller.

Je la retins une ou deux fois, mais à la troisième, je perdis l'équilibre et je tombai le visage en avant, lui passant pardessus la tête.

Cet accident, qui sur la montagne de Morosaglia, dans la descente de la Barchetta, ou dans les broussailles inextricables du Fiuminale, m'eût été fatal, n'eut ici aucun fâcheuse conséquence. Mes pieds sortirent naturellement des étriers, le piéton retint la mule et moi, portant les mains en avant, je préservai ma tête.

Mes compagnons s'élancèrent aussitôt à mon secours. Quelle fut leur surprise et leur consolation, quand, déjà relevé, je leur dis que je ne m'étais fait aucun mal ! Ils s'empressèrent

de remettre la selle à la mule, mais il manquait un étrier. Il fallut le chercher et, finalement, on le trouva non loin de là. On l'attacha du mieux que l'on put.

Tout cela prit environ une demi-heure ; pendant ce temps, il ne passa pas une âme, tandis que, dans la première partie du trajet, nous n'avions pas fait un pas sans rencontrer quelqu'un. Que de grâces de la Providence, si peu méritées par moi !

Nous reprîmes notre route. Quand nous approchâmes du Rotone (ou Mulino) le signor Matteo me pria de faire sonner la répétition de ma montre pour savoir l'heure qu'il était. Il était neuf heures et quart.

— Hâtons le pas, — me dit-il, — le temps presse.

A neuf heures et demie, nous arrivions au moulin ; nous y trouvâmes le pauvre Santini, qui, depuis une heure et plus, nous attendait, sous l'arceau d'une porte conduisant à une de ses vignes.

A peine entendit-il le pas de nos chevaux, qu'il sortit et vint à notre rencontre. Il me chercha aussitôt des yeux, m'aborda, me serra effectueusement la main, et me dit de le suivre à pied. La route était déserte et sauf à San-Giuseppe, nous ne rencontrâmes personne. Là, on commença à voir quelques rares passants qui se rendaient à leurs affaires. Peu après, nous entrâmes dans la partie habitée, nous traversâmes la place qui est derrière la forteresse, et nous prîmes la rue du Colle. Santini me conduisit avec Vincenzo dans une boutique dont il s'était fait donner la clef. Là, il nous dit de nous asseoir sur des sacs et d'attendre pendant qu'il irait pourvoir au logement des chevaux et des piétons. Peu de temps après il revint et nous emmena... Je ne saurais à présent décrire avec précision le chemin : ce qui est certain, c'est que nous fîmes un long détour par des rues et des ruelles. Certaines chaussures ferrées que portait le signor Matteo faisaient, en frappant sur les pierres, un bruit terrible et attiraient l'attention des passants, et j'en concevais mille craintes.

Par la rue qui conduit au Marché vieux, nous arrivâmes à la maison de madame Saliceti. Dix heures sonnèrent et peu après on battit la retraite : mais nous étions déjà en sûreté, derrière la porte.

A tâtons dans l'obscurité, on monta quatre volées d'escaliers, et on arriva au second étage : Santini ouvrit. Nous trouvâmes là une lumière allumée dans un coin. Santini la prit et en alluma deux autres. Alors on respira.

Nous nous embrassâmes avec la consolation de nous trouver ensemble à Bastia après tant de périls et de fatigues.

Santini me montra un excellent lit pour moi et un autre pour Vincenzo. Je vis aussi que la table était préparée pour le repas.

Madame Santini avait eu toutes ces bonnes pensées et était restée là jusqu'à neuf heures et demie espérant me voir. Notre retard l'avait forcée à se retirer. Santini alla chercher lui-même, dans la cuisine, ce que sa femme avait préparé.

Pendant le repas, il m'interrogea longuement sur mes dernières vicissitudes, que je lui racontai, et qu'il écouta avec un grand intérêt ; je lui demandai ce qu'on disait de moi.

Il me répondit que tout le pays me supposait déjà en sûreté, et s'en réjouissait, que le gouvernement même était persuadé que j'avais déjà quitté la Corse.

Le souper fini, Santini me fit faire le tour de l'appartement, et me montra une armoire toute remplie de sucre, de café, de chocolat, de biscuits, de raisins secs, de fromage, etc. Puis, dans la cuisine, de grandes dames-jeannes de vin, de la viande, du poulet, du lard, du beurre et une jarre d'eau.

— Voilà, monseigneur, — me dit-il, — des provisions pour deux jours. Demain, vous verrez ici ma femme ; elle a l'habitude de venir de temps en temps pour nettoyer la maison et aérer l'appartement. Vous vous entendrez avec elle, pour tout ce dont vous auriez besoin. En attendant, je vous préviens que je ferme la porte en dehors, et que vous ne devez répondre à qui que ce soit. Frappez seulement, quand vous voudrez quelque chose. Demain soir je reviendrai, et nous parlerons tout au long de votre départ. Ce soir, il est déjà tard, et il faut que je me retire.

Je trouvai la réflexion juste ; même je lui conseillai de ne plus différer, je l'embrassai, lui, le signor Gavini, le signor Matteo, et je les remerciai de leurs affectueuses attentions.

X

MON SÉJOUR DANS LA MAISON SALICETI

La maison où j'habitais appartenait à la veuve Saliceti, dont Santini était l'agent et l'administrateur. Elle était divisée en trois étages avec des boutiques au rez-de-chaussée. Au premier étage, peu de mois auparavant, avaient habité neuf de nos ecclésiastiques ; mais depuis leur incarcération, il était resté vide. La veuve s'était réservé le second pour son usage et comme elle se trouvait actuellement hors de Corse, Santini avait pu en disposer en ma faveur. Au troisième, habitait la famille Poli, une des plus considérables de Bastia. Je n'avais donc personne au-dessous de moi et c'était un réel avantage. Mais il était contrebalancé par beaucoup d'inconvénients.

La famille Poli, qui habitait au-dessus de moi, était nombreuse et comprenait quelques polissons, naturellement curieux, qui au moindre soupçon, au moindre bruit, étaient capables de susciter par leurs bavardages des incidents compromettants.

Outre cela, la même famille avait dans le pays beaucoup de relations, et recevait le soir de très nombreux amis. L'escalier était toujours rempli, et de jour et de nuit, de gens qui allaient et venaient. Il fallait être constamment sur ses gardes, retenir sa respiration, ne pas bouger pour ne pas se trahir. La cuisine était contiguë à l'escalier, il était presque impossible, malgré toutes les précautions, qu'à la longue quelque bruit ne se transmît ou que quelque odeur révélatrice ne transpirât pas au dehors.

Ce n'est pas tout : ces chambres n'étant habitées par personne, et personne ne pouvant sortir pour faire les provisions nécessaires et spécialement porter de l'eau, il fallait que tous les deux jours au moins, quelqu'un entrât pour faire ce ser-

vice, en sortît avec la bassine vide et finalement y rentrât avec la bassine pleine.

Ainsi pour le bois, le pain, et beaucoup d'autres choses. Et si, à tout cela, on ajoute que cette maison était située dans une rue très fréquentée, qu'elle touchait au quartier des gendarmes, et à celui des soldats, qu'enfin il était indispensable de garder les fenêtres fermées pendant le jour et, la nuit, de rester dans l'obscurité, on comprendra combien périlleuse et incommode était ma situation.

J'attendais donc avec impatience le moment où viendrait Santini pour causer avec lui et l'amener à me tirer de là, soit en précipitant mon départ, soit en me procurant quelque refuge plus sûr.

J'avais la tête pleine de ces idées quand arriva madame Santini suivie d'une de ses vieilles demoiselles de compagnie.

Après de nombreux compliments on s'assit, et profitant des offres gracieuses qu'elle me faisait, je lui dis :

— Madame, je n'ai pas d'autres vêtements que ceux que vous me voyez. Pourriez-vous m'en faire faire un qui me défende mieux du froid et qui soit un peu plus décent. Voyez seulement ce pantalon, comme il est usé, lacéré, malpropre! De plus, comme il faut éviter de faire du bruit en marchant, je désirerais avoir deux paires de pantoufles de feutre ou de drap, une pour moi, l'autre pour mon compagnon. Il n'y a que vous qui puissiez me dispenser cette faveur.

Madame Santini me répondit qu'elle s'en chargeait bien volontiers. Mais il fallait me prendre les mesures ; elle me proposa de m'envoyer à cet effet une couturière à qui on pouvait se fier. Je crus devoir refuser pour ne pas mettre plus de monde dans le secret.

Alors, elle se ressouvint qu'un de ses beaux-frères était presque de ma taille et décida de faire faire les vêtements par son propre tailleur sur ses mesures. Ce beau-frère étant absent, point n'était besoin de le prévenir.

Cette réponse me plut. Madame Santini ajouta que j'aurais pour le soir même des escarpins qu'elle pouvait acheter tous faits et, dans deux jours, l'habit et le pantalon.

Cette affaire combinée, je priai mon hôtesse de venir avec moi dans l'appartement ; je lui fis remarquer tous les incon-

vénients que j'y trouvais et qui nous mettaient continuellement en danger, moi, Santini et toute sa famille. Elle le comprit bien et se chargea d'en aviser son mari. Elle s'entretint avec moi quelque temps, et en partant me fit ses excuses de ne pouvoir me tenir plus longtemps compagnie.

Santini vint le soir et il me remit les pantoufles de drap que sa femme m'avait ponctuellement procurées. Avant toute chose je l'interrogeai sur les dispositions prises pour mon départ, et, avec surprise, j'appris que jusqu'à ce moment on en avait arrêté aucune.

Le bon Santini, certainement plein d'affection pour moi et de zèle pour ma délivrance, mais étranger par profession à tout négoce, n'avait avec les gens du port aucune de ces relations qui auraient pu lui donner le moyen de m'assurer un prompt embarquement. Il était très embarrassé pour savoir à qui recourir, craignant de s'adresser mal et de divulguer fâcheusement l'affaire. Mais comme il comprenait qu'il importait de prendre vite une résolution, il s'était déterminé à confier la chose au signor Lottero, son ami et camarade, de qui il espérait un concours loyal. Moi qui, d'autre part, ne connaissais pas assez Lottero pour m'abandonner entre ses mains, je ne fus guère satisfait de son projet et je lui suggérai de s'adresser plutôt au signor Pasquale Negroni, mon ami, qui sûrement s'entendrait avec Francesco Castellini. Selon moi il n'y en avait pas de plus habile pour conduire heureusement une affaire de cette nature.

Santini écouta mon conseil. Il convint qu'il fallait en toute hâte m'enlever d'un lieu où il m'avait placé parce qu'il était inhabité et tout à sa disposition, sans réfléchir aux inconvénients que ce lieu présentait, justement parce qu'il n'était habité de personne. Nous restâmes donc d'accord que le jour suivant il me donnerait réponse.

Il me la donna en effet. Il s'était abouché avec le signor Pasquale Negroni qui en apprenant que j'étais à Bastia était resté stupéfait, me croyant à mille lieues de la Corse. Le signor Negroni s'était très volontiers chargé de me trouver une embarcation et avait aussitôt songé à Castellini, avec lequel il avait offert de s'aboucher le jour même et que, par conséquent, il se flattait de me donner, dès le lendemain,

une réponse définitive. En attendant, il me conseillait de ne pas changer de maison ; je ne devais songer, disait-il, qu'à hâter mon départ.

Quoique ce conseil du signor Pasquale ne me convînt pas du tout, il me fallait pourtant le suivre, et en même temps redoubler de diligence et de prudence pour n'être ni entendu ni découvert.

Santini ne s'entretint avec moi que peu de minutes dans cette soirée, pressé peut-être par quelque affaire ; mais il revint la nuit suivante, et me dit que Castellini acceptait l'affaire.

Cette nouvelle fut une grande consolation pour moi, non seulement parce que je me flattais de pouvoir bientôt sortir de peine, mais aussi parce que je me savais placé en de bonnes mains, connaissant l'habileté de Castellini. J'étais fâché pourtant que le temps fût devenu mauvais : il pleuvait, il faisait froid, le vent soufflait, la mer était agitée et houleuse.

Après des propos variés, je demandai à Santini quelles nouvelles il y avait. Et il me répondit qu'à Corte, le négociant Sialelli avait été arrêté comme complice de mon évasion.

Ma servante avait été de nouveau appelée et interrogée sur celui qui avait emporté hors de la maison mes effets, car il était invraisemblable que mon camérier Vincenzo eût suffi à toute la besogne. La servante avait dit au début ne rien savoir ; mais pressée de questions, elle avait fini par avouer qu'elle avait sorti deux paquets de la forteresse.

— Et à qui les avez-vous portés? — lui avait aussitôt demandé le commandant.

La pauvre femme n'avait pas pu éviter de dire qu'elle les avait portés à Sialelli. Voilà donc Sialelli arrêté.

A cette révélation je crus que tout ce que je possédais était perdu ; je craignais surtout pour la cassette de voyage déposée elle aussi chez Sialelli et où j'avais réuni divers papiers qui m'intéressaient et qui pouvaient compromettre quelques personnes et spécialement les frères Lota.

Mais non, Sialelli s'était tiré d'embarras à merveille. Il avait répondu que c'était très vrai, que la femme lui avait apporté les deux paquets susdits mais qu'en même temps elle

lui avait dit que Vincenzo viendrait les reprendre : Vincenzo était venu et les avait repris. Ce qu'il en avait fait ensuite, Sialelli l'ignorait.

L'explication ne pouvait pas être plus naturelle et elle avait fermé la bouche au commandant, qui, pourtant, avait jugé bon de garder son prisonnier.

Santini, en me quittant ce jour-là, m'avait dit que nous nous reverrions le soir suivant ; mais vers le milieu du jour, je le vis revenir un peu inquiet, et après m'avoir averti que la barque était déjà prête et que Castellini se chargeait de tout, il ajouta qu'il y avait un grand mouvement dans la cité parce que le soir précédent quatre de nos prêtres s'étaient enfuis du donjon : le prieur Lombardi, le père Boni, conventuel et curé des Saints Apôtres de Rome, le curé Brogi, et le chanoine Baronci.

Cette nouvelle me causa un grand trouble ; je me figurais que les diligences qu'on ferait pour trouver ces prêtres pourraient me trahir aussi, et révéler ma cachette.

Je sus par Santini que les quatre fugitifs avaient été découverts et se trouvaient de nouveau dans les prisons. Voici comment les choses s'étaient passées : le prieur Lombardi avait concerté l'évasion avec les deux fils de la veuve Viale, lesquels, à la tombée de la nuit, par le moyen de deux femmes fidèles, avaient fait porter, rue du Donjon, les bagages de Lombardi et de ses compagnons.

Ensuite, les quatre prisonniers étaient sortis, trompant la vigilance des gardiens. Ils avaient passé la nuit tranquillement dans une maison qu'on leur avait trouvée ; mais le jour suivant, leur absence avait été constatée à l'appel nominal accoutumé de tous les détenus, un espion avait déclaré avoir vu la soirée précédente, deux femmes entrer dans une maison appartenant aux Viale, avec divers paquets sous le bras. Sur cet indice, le commissaire de police avait couru, avec des gendarmes, à la maison indiquée, et y avait trouvé les paquets qui furent reconnus. Immédiatement il avait ordonné l'arrestation des frères Viale, de leurs femmes et de leurs enfants, faisant à tous les plus affreuses menaces s'ils ne livraient pas les fugitifs ou s'il ne les décidaient pas à se constituer prisonniers.

Épouvantés, les quatre prêtres s'étaient rendus sponta-

nément. Certes, je fus désolé de la malheureuse issue de leur tentative mais en même temps heureux de voir cesser les recherches qui pouvaient en fin de compte tourner dangeureusement pour moi.

Le temps continuait à être mauvais, il n'y avait pas d'espoir qu'il s'améliorât de sitôt. Et mes craintes sur le peu de sécurité de mon refuge allaient croissant.

Le jour précédent, un fait insignifiant en soi m'avait causé un grand trouble. Il était neuf heures du matin. L'imagination toute pleine des recherches qu'on était en train de faire au sujet des quatre prêtres fugitifs, et craignant à tous moments une visite domiciliaire, je me promenais bien doucement en pantoufles, dans le salon de mon appartement. Vincenzo se tenait sur un siège, somnolant ou pensif. Tout à coup j'entends frapper à la porte. Je m'arrêtai aussitôt, je retins ma respiration et je fis signe à Vincenzo de ne pas bouger.

Quelques minutes après, j'entendis frapper de nouveau avec plus de force. A ce moment ma tête tourna et je crus que c'était un commissaire ou un gendarme, qui venait pour m'arrêter.

Je n'osais ni avancer, ni reculer ; je pâlis, et restai quelque temps en suspens et immobile. A la fin Vincenzo se leva, me prit par le bras, et me conduisit dans la chambre intérieure, me disant à l'oreille :

— Ce sont des pauvres, n'ayez pas peur, ce sont des pauvres qui vont cherchant l'aumône.

Cette juste réflexion me fit rentrer en moi-même et calma quelque peu mon agitation. Nous nous assîmes sans faire le moindre bruit, et après quelque temps nous entendîmes celui qui avait frappé s'éloigner de la porte en maugréant, et redescendre l'escalier. Je me convainquis alors que c'était un de ces pauvres qui, à certains jours, comme celui-là, — vigile de la Conception — courent par les maisons de la ville pour demander l'aumône ; il ignorait sans doute que personne n'habitait là.

Un autre fait me troubla. La femme de Santini venait régulièrement tous les deux jours remplir la bassine d'eau et me porter du bois pour me préparer les choses nécessaires. Elle vint ce matin-là ouvrir la porte, prit la bassine et sortit ; puis

revint avec l'eau, rouvrit pour aller prendre le bois, et revint de nouveau, ouvrant et fermant avec un fracas terrible parce que la serrure était à ressort. La clef agissait avec une telle force sur le mécanisme intérieur que, chaque fois toute la maison en retentissait. Un tel vacarme et les perpétuelles allées et venues dans un lieu si peu fréquenté ne pouvaient que donner des soupçons aux voisins.

De fait, comme je manifestai mes craintes à la dame, celle-ci me raconta qu'un des locataires l'ayant vue avec la bassine d'eau sur la tête lui avait demandé si Santini était venu habiter dans cette maison. A quoi elle avait répondu que non, mais que sous peu devaient venir deux pupilles de Benedetti, parce que dans la maison de Santini il n'y avait pas de place pour les loger. Avec ce mensonge elle avait arrangé la chose pour le mieux.

Effrayé du danger continuel dans lequel je vivais, et voyant que le temps se gâtait de plus en plus, je songeai sérieusement à changer de refuge. Pendant que j'en parlais avec Vincenzo, je me ressouvins que dans le voisinage habitait un certain maître Giovanni Contarini, menuisier ou, comme on dit en Corse, *boscolaro*. Je me rappelai en outre que Vincenzo dans une autre conjecture m'avait raconté que ce Contarini avait une maison très vieille d'aspect mais commode à l'intérieur, située au fond d'une ruelle à l'abri de tout contact. Je l'interrogeai de nouveau sur cette particularité et il me confirma que je ne pouvais trouver mieux en cette occurrence. D'autre part, je connaissais maître Giovanni, je savais que c'était un excellent chrétien et un homme de bien dans toute la force du mot..

Plein de cette idée, quand Santini le soir, vint, je lui racontai mes frayeurs de la veille et ce qui était arrivé à sa femme le matin même ; je lui exprimai le vif désir de sortir de cette maison et d'aller habiter dans celle de maître Giovanni. Santini ne désapprouva pas ma pensée, et je vis que lui aussi était dans une grande appréhension. Sa femme et sa belle-mère se rendaient compte qu'elles partageaient le danger où j'étais continuellement, sous un gouvernement qui agissait avec tant de violence, surtout contre les prêtres.

Il me dit pourtant qu'il ne connaissait pas du tout ce maître

Giovanni, et qu'il ne saurait comment faire pour le trouver et s'aboucher avec lui.

— Eh bien, — lui répondis-je, — parlez-en avec Negroni, il le connaît, il le préviendra, et vous facilitera le moyen de lui parler.

Nous en restâmes sur cet accord et nous nous quittâmes.

Le soir suivant (9 décembre), Santini revint et me dit qu'il avait communiqué à Negroni mon idée, mais que celui-ci lui avait coupé la parole lui disant :

— Mais quoi? voulez-vous donc perdre monseigneur en le faisant aller ainsi de-çi et de-là? Vous paraît-il raisonnable de le mettre dans la maison d'un boutiquier où vont toutes sortes de personnes vulgaires, sans éducation, sans délicatesse, à qui l'on ne saurait se fier? Le temps ne peut pas tarder beaucoup à changer. Castellini a déjà tout préparé. Au premier vent favorable, monseigneur partira.

A ce discours je haussai les épaules.

— Le signor Pasquale parlait ainsi, — dis-je, — parce qu'il n'envisage qu'un seul danger, celui du changement de maison, il ne connaît ni celle où je suis, ni celle où je voudrais aller. Mais moi, je ne suis pas tranquille.

Passant d'un propos à un autre, Santini me raconta diverses choses qui accrurent mon ennui. Il me dit que le père Maestro Fermor, dominicain, épuisé par un long emprisonnement, ébranlé par la crainte de maux pires encore dont il était menacé, avait cédé à la force et prêté le serment.

Il ajouta que les quatre prêtres qui avaient fui et qui ensuite s'étaient rendus prisonniers avaient fait de même pour se soustraire à l'horrible prison dans laquelle ils avaient été jetés et pour sauver les deux familles Viale menacées des pires violences. La persécution devenait de plus en plus rigoureuse; ce matin même on avait fait comparaître quelques autres de nos prêtres devant l'inique tribunal et sans entendre leurs raisons, ne leur permettant de répondre que par oui ou non, on les avait condamnés à la déportation immédiate, dans l'île de Capraja, comme des assassins.

Avec ces pensées dans la tête et avec la persuasion d'être dans un lieu peu sûr, je passai une nuit malheureuse et je ne pus pas fermer l'œil. A la pointe du jour seulement, vaincu

par la fatigue, je fis un somme assez court, et troublé par mille noirs fantômes. Je me voyais déjà aux mains des gendarmes, comparaissant devant l'inique tribunal et condamné à finir mes jours dans la tour de Toulon. Je voyais mes amis affligés et pleurant, la population désolée, inerte, mais muette, les bourreaux qui m'entouraient férocement joyeux.

A l'improviste, je m'éveille. A une épouvante en succède une autre. Je crois entendre dans la rue de fréquents « *Qui vive?* », des paroles à voix basse, un confus murmure. Mon imagination échauffée me montre la maison entourée par les gendarmes ; je passe en hâte ma robe de chambre, je me lève, je cours au lit de Vincenzo, en lui disant :

— Nous sommes découverts; les gendarmes sont là et attendent sans doute que le jour vienne pour nous assaillir.

— Quels gendarmes? — me répondit Vincenzo, bâillant et s'étirant les bras, — je n'entends rien.

— Et qu'est-ce donc que ce « *Qui vive?* » qui à tout moment me monte aux oreilles?

— Cela ne veut rien dire, ce sont les sentinelles du quartier voisin qui crient chaque fois que quelqu'un passe.

Son assurance me calma un peu. Doucement, doucement, j'ouvris la fenêtre, je regardai en bas dans la rue et je ne vis pas une âme. La rue était déserte.

Plus tard, je reçus une autre secousse. Quelque pauvre vint de nouveau frapper à la porte de l'appartement, et ne pouvant se persuader que personne n'habitait là, continua à frapper un bon quart d'heure. A la fin, ne recevant aucune réponse et n'entendant aucun bruit à l'intérieur, il se décida à partir.

Dès le premier jour, j'avais prescrit à Vincenzo de ne pas mettre au feu d'autre pot que celui où était la viande. Je me contentais de la soupe et du bouilli, m'abstenant de toute espèce de ragoûts dont l'odeur pouvait se répandre au dehors. Je voulus, ce jour-là, me priver même de cela et je ne mangeai qu'un peu de viande cuite de la veille, assaisonnée d'huile et de vinaigre.

Toute la journée, il ne fit que pleuvoir et le soir Santini ne vint pas : chose insolite et qui ne laissa pas que de m'alarmer.

Le 11 décembre, vers neuf heures du matin, j'entendis ouvrir la porte, et je vis entrer la femme chargée de mon service. Je lui demandai pourquoi Santini n'était pas venu le soir précédent.

— Il n'a pas pu, — me répondit-elle d'un air triste.

— Et pour quel motif?

— Il vous le dira ce soir car il ne manquera pas de venir.

— Et comment va madame Santini?

— Comment voulez-vous qu'elle aille? — me répondit-elle en soupirant. — Pas trop bien!

— Et qu'a-t-elle? Elle est peut-être affligée du retard de mon affaire.

— Elle est enceinte... Et puis cette crainte continuelle!...

— Je le comprends, mais si Santini m'avait écouté, depuis quelques jours, ni lui ni moi, nous ne serions plus dans cet embarras. Enfin, je lui parlerai de nouveau ce soir et à tout prix, je veux qu'il prenne un parti.

La nuit arriva et la porte s'ouvrit. Santini en m'abordant prit un air riant et me dit :

— Je suppose que vous avez été en peine de ne m'avoir pas vu hier au soir, mais tranquillisez-vous. En voici la raison : vers les huit heures, comme j'allais entrer ici, je tombai sur deux gendarmes qui passaient par là très vite. Je jugeai bon de m'éloigner. Je fis un tour et je revins. Je trouvai sur le seuil, le signor Tiburzio Morati (c'était un conseiller de préfecture) qui descendait de chez les Poli... Je l'arrêtai, je me mis à plaisanter avec lui et feignant que le hasard m'eût fait passer dans cette rue, je me joignis à lui et l'accompagnai jusqu'à sa maison. Je me demandai ensuite si je devais faire une troisième tentative pour vous voir. Il était tard, la soirée mauvaise, ma femme ne se trouvait pas bien, j'avais vu des gendarmes faire la ronde dans la ville ; je pris le parti de rentrer chez moi : la chose est bien simple, comme vous voyez.

— Quoi qu'il en soit, — lui répliquai-je, — je ne veux pas rester ici plus longtemps. Nous sommes trop exposés. Le temps ne se remet pas au beau ; je pense résolument à me rendre chez maître Giovanni. Parlez-en, je vous prie de nouveau avec Negroni.

— Je vous obéirai, — me dit-il, — et je trouve même que cette autre maison vous convient mieux. Ces allées et venues de la servante, mes continuelles et furtives visites ne peuvent à la longue rien produire de bon.

Cette réponse de Santini me fit penser qu'il avait peut-être un motif précis de crainte. Je le priai de me dire franchement s'il avait fait quelque mauvaise rencontre.

— Pas précisément, — répliqua-t-il, — mais de nature à m'émouvoir un peu.

— Qu'est-ce donc?

— Ce soir, en arrivant à l'escalier, j'ai entendu quelqu'un derrière moi, j'ai pressé le pas et me suis caché dans un angle pour n'être pas découvert. Mais, pris de soupçon, l'homme qui me suivait m'a crié : « Qui va là? » Alors je n'ai pas pu ne pas répondre et lui ai répondu paisiblement : « C'est moi, vous pouvez passer. » Reconnaissant ma voix, il a poursuivi son chemin. Ce doit être quelqu'un qui fréquente dans la famille Poli.

— Vous voyez donc qu'il faut absolument, pour votre bien et pour le mien, que je parte d'ici, et qu'il n'y a pas de temps à perdre. Au surplus, quelles nouvelles y a-t-il dans le pays ?

— De bonnes nouvelles.

— Qu'est-ce à dire?

— A Corte, Berthier a établi une commission militaire présidée par le colonel de gendarmerie pour retrouver les complices et fauteurs de la fuite de l'archevêque.

— Dites-vous vrai? Et vous appelez cela une bonne nouvelle?

— Oui, parce que si l'on recherche les complices, c'est qu'on n'espère plus vous trouver vous-même. Cette commission a commencé par ordonner l'arrestation de Bertarelli, qui a préféré ne pas se laisser prendre. Cela veut dire que ces messieurs battent la campagne, et n'ont, à cette heure, aucune donnée certaine sur votre fuite. A Omessa on n'a fait aucune recherche et quand même on en ferait, cela reviendrait au même. Restez donc calme, monseigneur ; le colonel de gendarmerie n'est pas un mauvais homme ; les amis travaillent, notre rôle sera de détourner continuellement

l'attention de la commission sur de fausses pistes. Jusqu'à ce moment, personne n'imagine que vous soyez caché dans Bastia.

— Il faut, — lui répondis-je, — que Berthier ait véritablement la rage de me tenir entre ses mains !

— Comprenez, monseigneur, que, de toutes façons, il faut qu'il paraisse l'avoir pour ne pas se compromettre auprès du gouvernement ; mais peu importe : vous n'avez rien à craindre, et, au premier bon vent, vous ferez voile pour la Maddalena. En attendant nous verrons à vous changer de logement pour que vous soyez plus tranquille, et demain, je m'en occuperai sérieusement.

Là-dessus nous nous embrassâmes et il me quitta.

Quand il revint le soir suivant, 12 décembre, les premières paroles qu'il me dit furent celles-ci :

— Oh ! Monseigneur, quoi qu'en dise Negroni, je crois qu'il importe que vous partiez d'ici au plus vite. Ce soir encore il m'est arrivé la même chose qu'hier. J'avais déjà gravi l'escalier, et j'étais sur le point d'ouvrir quand j'entendis venir quelqu'un ; je me suis arrêté et me suis retiré en arrière croyant qu'on ne m'apercevait pas dans cette obscurité. Mais sans doute ai-je fait quelque petit mouvement, ou bien l'obscurité n'était pas aussi complète que je me l'imaginais. Ce qu'il y a de certain, c'est que celui-là m'a vu, qu'il a cru qu'il y avait quelqu'un de caché ; car, saisi de peur il a pris sa course comme s'il avait eu des larrons aux trousses, et arrivé à la porte de l'étage supérieur, il a heurté de toutes ses forces en criant : « Ouvrez vite, ouvrez ! » Il n'y a pas de doute qu'en entrant il n'ait communiqué sa frayeur à ceux de la maison, et je ne voudrais pas que cela fît naître des propos fâcheux. Donc, cher monsignor, il convient de partir. Je me suis déjà informé où est la maison de maître Giovanni, et, si vous m'en croyez, nous pourrons y aller ce soir même.

— Le meilleur parti, — dis-je, — est de différer jusqu'à demain soir, car non seulement les convenances, mais la prudence, exigent qu'on ne tombe pas ainsi à l'improviste dans la maison d'un brave homme. Il ne faut pas commencer par faire d'abord acte d'incivilité envers lui. Que savons-nous s'il n'a pas ses raisons pour ne pas me recevoir? Donc, demain

matin, sans en parler davantage à Negroni, allez directement chez le signor Francesco Castellini, et dites-lui, de ma part, qu'il combine cette affaire avec maître Giovanni, qu'il voie s'il convient à celui-ci de me recevoir dans sa maison, et qu'il vienne ensuite me prendre et me conduire. De cette manière nous serons sûrs de notre fait, et nous n'aurons à redouter aucune équivoque. Moi, pendant ce temps je me recommanderai au Seigneur pour qu'il consente à bénir ce passage, comme il a daigné en bénir tant d'autres.

Mon projet plut à Santini; il fut résolu qu'on procéderait ainsi.

XI

ARRIVÉE ET SÉJOUR DANS LA MAISON DE MAITRE GIOVANNI CONTARINI

Le lendemain, qui était le 13 décembre, Santini vint m'avertir qu'il avait déjà fait ma commission et que Castellini s'était, avec plaisir, chargé de parler à maître Giovanni, assurant que d'avance il considérait la chose comme faite, parce qu'il connaissait les sentiments de ce brave homme.

— Ceci convenu, — ajouta-t-il, — préparez-vous, car ce soir nous viendrons vous prendre. Quant à votre petite valise, laissez-là ici, demain je vous la ferai porter. Faites seulement un paquet des choses nécessaires pour la nuit : Castellini, Vincenzo ou moi le porterons.

Le soir, ponctuellement, Santini revint vers sept heures amenant avec lui Castellini que je revis avec un plaisir facile à imaginer. Celui-ci courut aussitôt pour me baiser le main ; nous nous attendrîmes tous deux, et nous nous embrassâmes mutuellement.

Ce digne et galant homme, que je connaissais de longue date est celui qui, depuis ce moment, conduisit toute l'aventure et me mit finalement en sûreté hors de la Corse. Après diverses

expressions d'affection réciproque, je lui demandai si maître Giovanni était content de me recevoir dans sa maison.

— Très content, — me répondit-il. — Quand je lui ai fait connaître le désir de monseigneur lui disant de bien réfléchir aux risques auxquels il s'exposait dans le cas de quelque accident malheureux, il m'a répondu : — Je n'ai pas à faire tant de calculs. Les premiers chrétiens ne réfléchissaient pas tant quand ils cachaient les confesseurs de Jésus-Christ au temps des persécutions, et s'ils avaient tant raisonné peut-être n'y aurait-il plus de religion chrétienne.

— Beau sentiment, et surtout dans la bouche d'un artisan !

— Mais celui-ci, est un artisan instruit et, de plus, craignant Dieu.

— Eh bien donc, puisque maître Giovanni consent, quand croyez-vous qu'il faille aller chez lui?

— Tout de suite, cher monseigneur, et c'est moi-même qui vous conduirai. Ah, si le signor Santini m'avait parlé tout de suite, à cette heure vous ne seriez plus en Corse, et vous n'auriez pas tant souffert.

— Il est fâcheux, — dis-je, — que la lune brille ce soir.

— Peu importe, venez avec moi simplement, et n'ayez aucune crainte. Pourtant que le signor Santini sorte avant nous, qu'il voie si l'escalier est désert et jette aussi un coup d'œil sur la rue. Nous sortirons un peu après, et s'il n'y a pas de gens suspects en vue, nous n'aurons que quatre pas à faire jusqu'à la maison de maître Giovanni.

Le docteur Santini accepta volontiers cette mission et revenant à moi, me dit que pour le jour suivant il m'enverrait des provisions et tout ce qu'il me faudrait.

— Non, cher Santini, — lui répliquais-je, — ne vous donnez pas cette peine, je vous prie d'ailleurs instamment de ne plus venir me trouver. Par bonheur, je vais dans la maison d'un homme avec qui vous n'avez aucune espèce de relations. Ainsi, sera interrompue cette longue chaîne qui, d'Omessa, m'a conduit jusqu'ici. Ne perdons pas, de grâce, un avantage si précieux pour dépister mes persécuteurs. Je n'ai pas d'expressions suffisantes pour vous remercier des preuves d'amitié et de bonté que vous m'avez données avec tant de péril pour vous. La mémoire ne s'en effacera pas de mon cœur ;

mais il est temps que nous nous privions tous deux du plaisir de nous voir : votre intérêt l'exige, ainsi que celui de votre famille et ma propre sécurité.

Santini se soumit avec peine à cette obligation, il m'embrassa cordialement et tous trois, nous gagnames la porte.

Vincenzo prit sous son bras mon paquet où il y avait une chemise, un bonnet de nuit, et quelques mouchoirs. A la place du manteau et du bonnet de paysan, je mis son manteau doublé et son chapeau, travestissement plus convenable pour la ville où la vue d'un campagnard, à cette heure, aurait pu surprendre.

Quand nous fûmes à la porte, Santini l'ouvrit et sortit le premier, la laissant entr'ouverte. Castellini, Vincenzo et moi nous attendîmes quelques minutes, puis nous sortîmes aussi. L'escalier était très obscur; à tâtons nous descendîmes, sur sur la pointe des pieds.

Arrivés à la porte de la rue, Castellini jeta un coup d'œil à la ronde et voyant Santini qui allait en avant avec assurance, il comprit que la rue était déserte et me dit que nous pouvions avancer.

Je marchai avec lui en avant; Vincenzo suivait à quelques pas. On traversa la rue, on prit la direction de San Giovanni et, de là, passant par le marché vieux, on entra dans une petite rue. Tournant à main droite, on arriva à la boutique de maître Giovanni.

Castellini en poussa la porte, qui céda aussitôt et nous trouvâmes, derrière, maître Giovanni lui-même, qui nous attendait. Santini était déjà hors de vue.

Quand nous fûmes entrés, Giovanni ferma à clef la boutique, et nous fit attendre quelques minutes pour regarder s'il n'y avait personne dans l'escalier. Après quelques instants, il nous introduisit dans sa maison et ferma la porte derrière lui.

Quand je me vis en sûreté je ne pus me retenir de me jeter au cou de Giovanni, et de l'embrasser tendrement. Ce bonhomme, dont les yeux brillaient de la joie de pouvoir contribuer à une œuvre de miséricorde, me fit passer dans la chambre à coucher, où après avoir remercié Dieu et la Vierge Marie de m'avoir arraché de ce nouveau danger, nous nous

assîmes tous les trois. La conversation s'engagea entre nous.

D'abord revenant à maître Giovanni je lui dis :

— Puisque le Seigneur m'a fait la grâce de trouver une maison où je pourrai vivre en sûreté, il convient de ne pas perdre ce grand avantage. Pour cela je vous prie de ne donner accès dans votre maison à aucun de mes amis, à la réserve du seul Castellini et de jour seulement, en cas de nécessité. Quant à la table, elle devra être aussi simple que possible. Je ne veux que la soupe, le bouilli et un autre plat que nous mangerons ensemble, vous, moi, Vincenzo et votre épouse. Toute espèce de luxe et de recherche dans la nourriture pourrait donner des soupçons.

Finalement, je le priai de n'admettre aucun confident dans notre secret et d'éviter, en public, tout commerce avec Santini, même avec Castellini, ou avec toute autre personne ayant coopéré à mon évasion ou assuré ma retraite.

Maître Giovanni me répondit que sur le premier point, il n'était pas nécessaire de lui recommander la prudence. Par une vieille habitude, il tenait toujours fermée la porte de sa maison ; par conséquent, si j'entendais ouvrir (ce qui serait fait lentement désormais, pour que j'eusse le temps de me retirer dans ma chambre), je devais n'avoir aucune appréhension, ce ne pourrait être que lui-même, ou sa femme ou sa belle-sœur, qui seuls avaient la clef. Pour la table, il en serait comme je le désirais, mais sa femme, devant faire la cuisine et suivant un régime, ne pourrait pas nous tenir compagnie. Elle nous servirait à table. Enfin il m'approuvait très fort de ne vouloir me fier qu'à lui-même. Il prierait Castellini de ne révéler à qui que ce soit, et sous aucun prétexte, le lieu de mon nouveau refuge.

Ces points fixés, je revins à Castellini, et je lui demandai où en étaient les dispositions relatives à mon départ.

— Tout est prêt, — me répondit-il, — et on n'attend plus que le beau temps. J'ai trouvé une grande barque solide, avec six excellents mariniers, ayant pratiqué la côte, prudents, honnêtes, courageux, et qui certainement vous conduiront à votre salut. Ils ne savent pas qu'ils doivent vous emmener, parce que je leur ai donné à entendre que la barque devait

servir pour un des prêtres reclus dans le donjon et que j'ai entrepris de faire évader. Les provisions sont déjà faites ; la barque est commode, il y aura un bon matelas pour vous ; nous emportons des tentes pour le cas où le temps obligerait à s'arrêter sur quelque plage. J'ai donné aux mariniers mes instructions sur chacun des points essentiels. Je leur ai chaudement recommandé, en cas d'orage, d'atterrir à l'île de Monte-Cristo et non pas à la grève corse, d'éviter toute communication, tant avec les gens de la côte qu'avec ceux des barques qu'ils pourraient rencontrer. Le prix fixé est de cent écus. Pour une opération de cette nature et dans les circonstances actuelles, ce n'est pas cher.

Je lui demandai pourquoi il voulait que les mariniers se réfugiassent plutôt à Monte-Cristo ; il me répondit qu'il n'y avait pas d'habitants dans cette île et que, par conséquent, il n'y avait pas d'embûches à redouter. Au contraire, sur la plage corse, on pouvait toujours craindre quelques surprises ; en outre, dans la petite île, le climat était tempéré, il y avait des grottes profondes qui semblaient des appartements et l'eau potable abondait ainsi que les chèvres sauvages, excellent gibier, que les mariniers pouvaient abattre facilement avec leurs fusils.

Satisfait de ces dispositions, je le remerciai et lui demandai aussi ce qu'il pensait du temps et s'il y avait quelque espérance qu'il pût se mettre au beau rapidement.

Il me répondit qu'il ne savait que dire sur ce point.

— Vous avez vu, — ajouta-t-il, — que le sirocco a soufflé jusqu'à ce dimanche soir, et nous avons besoin d'un tout autre vent. Cependant comme après le mauvais vient le bon, espérons que sous peu le Seigneur nous donnera un vent propice qui, en vingt-quatre heures puisse vous conduire à la Maddalena. Le difficile est de sortir d'ici et de franchir les écueils. Dès qu'on les a dépassés il n'y a plus rien à craindre. En attendant, vous avez sagement agi en quittant la maison Santini, où vous ne pouviez plus rester et où serait arrivée quelque catastrophe.

De fait, plus j'y songeais, plus je remerciais Dieu de m'avoir inspiré cette heureuse résolution. Dans la maison de maître Giovanni, tout était disposé pour le mieux. Personne n'habi-

tait au-dessus de moi, personne au-dessous. Du dehors, aucune fenêtre plus élevée ne permettait aux regards curieux de plonger dans les chambres. La maîtresse de la maison sortait naturellement et sans donner de soupçons, tant pour faire les provisions que pour chercher de l'eau et tout ce dont il était besoin. La cuisine était séparée, et il n'y avait pas d'inconvénient à ce que l'on vît sortir de la fumée puisqu'il en avait toujours été ainsi. Les quartiers des soldats et des gendarmes étaient loin, il n'y avait pas d'allées et venues de la foule, la maison étant située au fond d'une ruelle : il fallait y venir exprès pour la trouver.

L'unique voisin était un beau-frère de maître Giovanni, et sa maison pouvait servir à s'échapper en passant avec une extrême facilité d'une maison dans l'autre par le moyen de deux fenêtres contiguës.

Tous ces avantages me furent signalés dans cette même soirée, par mon nouvel hôte. De plus, pendant plusieurs heures du jour, je pourrais avoir quelqu'un avec qui parler et qui me donnerait des nouvelles de mes compagnons auxquels j'étais si attaché.

Ces nouvelles n'étaient certes pas de nature à me rassurer, mais la curiosité naturelle et l'intérêt que l'on porte aux personnes chères nous poussent à nous informer d'elles, malgré la tristesse qui peut résulter pour nous de la vérité connue.

En effet, j'appris ce même soir, que quatre de mes plus dignes ecclésiastiques à savoir : Carboni, Del Sole, Albertini et Rotali, sous le prétexte que par leurs conseils, ils empêchaient leurs compagnons de prêter le serment impie, avaient été extraits du donjon et placés dans une horrible souterrain où l'on descend par quarante marches et dans lequel l'eau suinte de toutes parts. Combien cela m'affligea, je ne saurais l'exprimer, car c'étaient des personnes du plus grand mérite et mes intimes amis.

Nous raisonnâmes longtemps entre nous sur la manière de leur apporter quelque soulagement, et nous y réussîmes jusqu'à un certain point.

Pour revenir à nous, après nous être entretenus de ces discours et d'autres encore, vers les onze heures, je crus qu'il était bon de nous séparer. Je recommandai à Castellini

de me faire parvenir le plus rapidement possible mes deux valises, la petite, laissée dans la maison Salicetti et la grande, venue d'Omessa avec les effets des deux orphelins Benedetti, et qui était cachée dans la maison Santini. Puis il me quitta.

Resté avec Vincenzo, maître Giovanni et sa femme, nous dîmes ensemble le Rosaire, je mangeai un morceau et je fus me reposer.

Dans la chambre où je dormis, il y avait une horloge que l'on montait une fois par semaine, et qui sonnait les heures et les demi-heures avec un timbre assez puissant. Cinq heures du matin sonnaient que j'étais déjà éveillé. Peu après, j'entendis du bruit dans la maison, c'était maître Giovanni qui s'était levé. N'ayant plus envie de dormir, j'endossai ma robe de chambre et je l'appelai.

Il vint, m'alluma la lampe et s'assit à côté de moi.

— Dites-moi un peu, cher maître Giovanni, — lui dis-je, — quelles sont vos habitudes?

— A cette heure, — me répondit-il, — je suis toujours levé. Je reste dans ma chambre à faire mes prières et un peu de lecture jusqu'au jour. Je vais ensuite à l'oratoire de la Conception, dont je suis *frère* ; j'entends la messe et je reviens à la boutique. A midi, je déjeune, et puis je vais faire quelques affaires : cela ne manque jamais, dans la ville; puis je rentre. Plus tard je vais visiter quelque église, et si cela se peut, assister à la bénédiction. Vers le soir, je fais une autre visite à l'oratoire, et à la nuit, je me retire chez moi, où je m'applique à quelque lecture spirituelle, je dis le Rosaire, à neuf heures et demie je soupe, et à dix heures et demie je suis toujours au lit.

— C'est bien, — répondis-je, — je veux adopter votre règlement. A midi, nous déjeunerons et nous souperons à neuf heures et demie. Mais je voudrais, en outre si c'était possible, que vous me fassiez un plaisir. Sachez qu'il y a déjà vingt-quatre jours, vingt-cinq en comptant celui-ci, que je n'ai dit ni entendu la messe et vous pouvez croire que cela me fait de la peine. N'y aurait-il pas moyen de dresser ici un petit autel? Je voudrais aussi me confesser ; mais je vois bien que c'est difficile, sinon même impossible.

— Oh ! oui certes, — me répondit-il, — ce serait s'exposer à un danger certain. Mais quant à la messe, la chose est très facile. J'ai chez moi tout ce qu'il faut, sauf une aube ; mais on peut facilement en trouver une.

— Non, — lui dis-je, — il n'est pas besoin que vous vous dérangiez. Si Santini m'envoie la valise qui est chez lui, j'y trouverai l'aube que j'y ai placée au départ de Corte. Mais, satisfaites ma curiosité : comment ces ornements secrés se trouvent-ils chez vous?

— Voilà, monseigneur : plusieurs choses sont à moi, comme la patène, quelques missels, encensoirs, burettes, chandeliers, etc., et je les ai, parce j'ai souvent l'occasion de les prêter ou d'en faire usage à la chapelle. Plusieurs autres objets sont aux prêtres romains, mes amis, qui lorsqu'on les arrêta, craignaient d'en être dépouillés et me les donnèrent en consigne. Ainsi, voyez : ces paquets qui sont là, appartiennent aux prêtres. Celui-là est à mon cher Contarelli ; cet autre à Antiseri ; de l'autre côté, il y en a quatre ou cinq.

— A merveille. Je pourrai donc avoir cette grande satisfaction après un si long intervalle. Aujourd'hui nous disposerons tout ici, et qui sait? peut-être demain matin pourrai-je dire la messe. A cinq heures je suis toujours levé, surtout si je me couche à dix heures ou à peu près. Avant qu'il fasse jour, il y en a pour deux bonnes heures dans cette saison, et d'ailleurs en tenant la porte et les fenêtres closes, nous serons parfaitement tranquilles.

Nous en restâmes à cet accord. Je lui donnai quelques petites commissions, il se retira, et peu après, partit pour l'oratoire, où la *Cassazza*, comme on dit là-bas, ce qui est synonyme de confrérie chez nous.

Je me levai, je fis mes prières accoutumées, puis je dis l'office. Après quoi, je me mis à observer la maison, et, avec plaisir, je me convainquis que tout ce que m'avait dit le soir précédent maître Giovanni, était la vérité. Cette maison se composait comme il est d'habitude à Bastia, d'une grande salle au milieu de laquelle était un métier à tisser à l'usage des femmes de la maison. Tout autour se trouvaient des chambres dont j'occupais la plus grande ; il n'y avait en face, qu'une maison inhabitée. A main droite une grande chambre, où

couchaient les femmes c'est-à-dire l'épouse et la belle-sœur de maître Giovanni ; puis une autre pièce petite et plutôt obscure, où couchait Vincenzo. A côté de celle-ci était la cuisine qui communiquait avec la maison du beau-frère de maître Giovanni : les dernières fenêtres de ces deux maisons faisaient un angle et, en plaçant une table sur leurs appuis, il était facile de passer de l'une à l'autre.

La porte de la grande salle par laquelle on entrait dans notre demeure était toujours fermée, et, pour plus de précautions, on y avait appliqué au dedans une toile pour empêcher quelque curieux, qui eût mis l'œil au trou de la serrure, de voir ce qu'on faisait à l'intérieur.

J'avais terminé ces observations et j'étais à causer dans la cuisine avec la femme de maître Giovanni, digne et religieuse personne, quand nous entendîmes frapper à la porte. Je courus aussitôt dans ma chambre et la femme alla ouvrir.

C'était Castellini qui m'apportait, dans un sac, ma petite valise avec tous les effets que j'avais laissés dans la maison Saliceti. Je lui demandai pourquoi il s'était hasardé à la porter en plein jour.

— Parce que c'était plus sûr, — répondit-il. — Qui donc soupçonnerait qu'il y a de la contrebande dans un sac que l'on porte en plein midi? J'ai fait porter celui-ci dans la boutique ; et de là, je l'ai porté moi-même ici sur les épaules.

— Mon brave Castellini, — lui dis-je, — j'admire votre jugement. Pourrez-vous m'apporter aussi la grande valise qui est dans la maison de Santini.

— Pas aujourd'hui. Il faut que je me concerte avec le signor Santini, et que je choisisse le moment opportun. Santini, vous le savez, habite dans la forteresse ; or nous devons passer devant la garde, il convient donc d'agir *cum grano salis*. Demain vous aurez votre valise.

— Je vous en serai vraiment obligé, mais attendez encore, il s'agit de choses délicates et vous pourriez vous créer facilement des ennuis.

En ce moment j'entendis ouvrir la porte et, en même temps la voix de maître Giovanni qui disait à son apprenti :

— Allez vous-en et fermez la porte de la boutique, vous reviendrez à une heure de l'après-midi.

Maître Giovanni entra à la cuisine et commença de dresser la table, aidé par Vincenzo. Quand il l'eut préparée, il l'apporta. Je dis pendant ce temps une prière, et à une heure exactement on se mit à déjeuner.

Le repas fut tel que je l'avais prescrit : une soupe, un bouilli, et un autre plat, puis du fromage, des raisins secs, des noix, du miel, quelques biscuits avec du bon vin. C'était encore trop pour un pauvre fugitif. Nous mangeâmes tous trois à la même table et la bonne femme allait et venait avec les plats me servant avec une sorte de dévotion. Il me semblait être en Paradis, en me trouvant dans cette sainte famille.

Après le repas j'allai me reposer, selon mon habitude et quand je m'éveillai, le café était déjà prêt. Nous le prîmes ensemble avec maître Giovanni. Plus tard il sortit et ne revint que le soir.

Pendant ce temps, je pus me distraire avec les livres de dévotion, sermons, catéchisme, etc... que je trouvai en abondance dans la chambre de mon excellent hôte ; je terminai mon office, et je me mis à me promener pendant une heure, allant et venant dans le salon, et remplaçant ainsi la promenade qui ne m'était pas permise hors de la maison.

Dès que maître Giovanni fut revenu, je me transportai par la pensée à l'église, je fis ma prière accoutumée au Saint-Sacrement, et, comme je connaissais l'humeur du maître de la maison, je l'invitai à faire quelque lecture pieuse. Il s'y prêta avec plaisir.

A neuf heures, on appela les dames, on dit le Rosaire ensemble, puis on soupa et à dix heures un quart, nous allâmes nous coucher.

Telle est à peu de chose près le genre de vie que je menai tout le temps que je restai dans cette dévote famille.

Le soir du jour suivant (15 décembre), le signor Francesco Castellini apporta ponctuellement, comme il l'avait promis, la grosse valise. Voici comment il s'y était pris.

Vers les onze heures du matin, il alla chez le docteur Santini, fit mettre la valise dans un sac, et le chargea sur le dos de l'un de ses domestiques, à qui il dit de le porter au magasin. Le domestique passa hardiment devant la sentinelle, traversa en plein midi toute la ville et remit le sac, où était la valise au

garçon de magasin, qui sans s'informer de ce que c'était, le jeta dans un coin. Une heure avant la nuit, le signor Castellini fut au magasin avec le même domestique, lui fit prendre le sac et lui dit de le porter dans la boutique de maître Giovanni et de l'y laisser. Puis à la nuit noire, il vint lui-même, se fit ouvrir la boutique et chargeant la valise sur ses propres épaules il s'introduisit par la porte secrète, dans la salle et de là dans l'appartement où j'habitais.

Quand je le vis et quand je sus comment il avait fait, j'en restai surpris et lui dis qu'il avait couru un grand risque.

— Aucun, — me répondit-il. — Dans ces affaires là, il faut avoir de la hardiesse : moins on y met de mystère, et mieux cela vaut. Si j'avais fait ce transport de nuit, j'aurais pu donner des soupçons à quelque garde ; mais de jour, quand tous s'agitent et vont à leurs affaires, il ne peut entrer dans l'esprit de personne qu'un tel sac contienne une chose suspecte. Il y a longtemps que je fréquente le monde et j'ai vu que d'ordinaire l'irrésolution, la peur, le scrupule gâtaient les plus belles entreprises, et qu'au contraire, le courage et la hardiesse les assurent.

Je trouvai juste sa théorie, et je me réjouis d'autant plus d'être entre ses mains. Dès qu'il fut parti, je pris l'aube, le calice, le vêtement, le camail, la barrette et les autres choses qui m'étaient nécessaires pour dire la messe le jour suivant, et je décidai de la dire dans la chambre même où était mon lit, comme la plus convenable et la plus sûre.

J'aurais voulu me confesser, mais à qui? Il y avait trente jours et plus, que je ne l'avais fait, il y en avait vingt-huit que je n'avais ni dit, ni entendu la Messe. Quelle vie !...

Le matin suivant, quand j'entendis sonner cinq heures, je me levai. Maître Giovanni était levé aussi. Nous préparâmes tout ce qu'il fallait sur une petite table que l'on plaça à côté de mon lit. On rangea la chambre, je fis ma préparation, on apporta les lumières et je dis la Sainte Messe que maître Giovanni me servit et qu'entendirent les deux femmes et Vincenzo ; le tout fenêtres closes et à voix basse. Quand on lut les litanies de la Vierge, je fis mes actions de grâce et tout était fini qu'il restait encore une heure avant le lever du soleil.

Ce jour me donna une grande consolation, nous le passâmes

en lectures pieuses et en exercices de piété. On fit le *Via Crucis* et le soir fut surtout consacré à la neuvaine de Noël.

Cependant le temps continuait à être détestable, et quand le soir de ce jour Castellini vint me voir, à son habitude je m'aperçus qu'il en était contrarié lui aussi.

La persécution contre les prêtres continuait avec fureur; presque chaque jour on en traduisait quelqu'un devant la scélérate commission militaire et on inventait de nouvelles violences pour vaincre leur fermeté. Même la commission de Corte établie contre moi agissait avec violence et multipliait les arrestations et les perquisitions.

Ces circonstances m'inspiraient des craintes. Un regard, une parole échappée à la servante ou à quelqu'un de ceux qui me voyaient pouvaient faire deviner que j'étais caché à Bastia, et envelopper ainsi mes amis dans mon malheur. Dans ce cas, le péril devenait immédiat et terrible.

Dans la journée du 18, Castellini en rentrant me dit que Bertarelli s'était spontanément présenté à la commission de Corte auprès de laquelle il s'était pleinement justifié en faisant reconnaître qu'il n'avait jamais eu avec moi aucune relation, et que, en conséquence, si j'avais dû m'adresser à quelqu'un à Bastia soit pour de l'argent, soit pour autre chose, j'aurais recours à tout autre que lui.

A défaut de preuves qu'il ne pouvait fournir, ses raisons furent trouvées bonnes. Il lui avait été permis de revenir tranquillement chez lui ; il s'y trouvait déjà.

Cette mise en liberté nous donnait par ailleurs des inquiétudes, car il était naturel que la commission voulût être fixée sur les personnes avec lesquelles j'avais pu avoir des relations. Avec raison je tremblais pour le signor Giacomo Lota, celui dont je m'étais toujours servi et par qui je faisais passer une grande partie des aumônes que je distribuais parmi les déportés. A vrai dire, il n'était nullement renseigné sur la direction de ma fuite et il n'y avait pas le moins du monde coopéré. Ma crainte était fondée. Je sus le jour suivant qu'il lui était arrivé un ordre sévère et pressant de se transporter à Corte et de se présenter à la commission.

Il demanda un délai de quelques jours, qui lui fut refusé. A peine put-il obtenir de différer son départ jusqu'au lende-

main matin. Dans cet embarras, que fit le brave signor Giacomo? Il craignait d'une part que ses livres fussent examinés, on y aurait trouvé d'étroites relations d'intérêts entre lui et moi, spécialement pour les aumônes que la piété des fidèles faisait parvenir pour les pauvres déportés. D'autre part il ne pouvait se cacher d'avoir reçu divers ballots de livres et de papiers que je lui avais expédiés de Corte.

Premièrement, il défit les ballots et en enleva les papiers, ne laissant que les livres qui ne pouvaient compromettre personne. Ensuite, ayant appelé son frère et son fils, il se mit avec eux à copier ses grands livres depuis quatre mois, enlevant toutes les parties qui avaient rapport aux aumônes. Il veilla lui et ses compagnons, toute la nuit, dans cette laborieuse opération. Enfin il envoya hors de chez lui l'anneau et la croix de brillants ainsi que la chaîne d'or épiscopale que je lui avais laissés en consigne à mon départ pour Bastia.

Cela fait, le matin suivant, il se mit en route pour Corte.

Je fus informé de sa sage et prévoyante conduite le jour d'après, et j'en éprouvai une satisfaction égale à mon inquiétude de la veille. Je ne pus que ressentir la plus vive reconnaissance pour un trait de si sagace et amical attachement. En se mettant à couvert, il me sauvait aussi, moi et mes bienfaiteurs, rendant vaines les recherches du tribunal.

De plus, j'étais certain que ces épines écartées, le signor Giacomo, avec son crédit et ses relations, se sortirait vite d'embarras. Mais comme toutes ces enquêtes qu'on faisait à Bastia avaient attiré l'attention sur ma fuite, je renouvelai mes instances au signor Castellini pour qu'il espacât ces visites nocturnes et s'abstînt de tout ce qui pouvait donner le moindre soupçon.

Cependant la signora Maria Antonia, femme du signor Pasqual Negroni, ayant appris, je ne sais comment, peut-être de son mari lui-même, le lieu où j'étais caché, avait grande envie de venir me voir, et elle me le fit dire par la belle-sœur de maestro Giovanni, qui allait souvent dans sa maison et passait avec elle les journées entières. Je lui fis faire mes remerciements pour sa sympathie en lui déclarant qu'elle devait renoncer à son idée car, en ce moment, j'aurais refusé à mon père ou à mes frères ce qu'elle me demandait.

Enfin le 22, la pluie commença à diminuer ; le vent changea, et le soleil se montra un peu. Le signor Francesco Castellini vint le soir, tout joyeux de me dire que si le temps continuait ainsi, on ferait voile la nuit suivante ; qu'il avait déjà parlé avec le patron, le chargeant de tenir tout prêt. Il m'avertissait aussi, afin que je préparasse mes affaires, parce que le matin suivant il viendrait prendre ma grande valise pour la mettre à bord. Quant à la petite, on pourrait la porter à bord au moment de l'embarquement.

Dans le courant de la journée, le temps se maintint suffisamment bon pour que je pusse espérer partir à la nuit. Mais, quand le soir Castellini revint, j'appris que le vent avait changé de nouveau et qu'il fallait différer le départ. Cependant la valise était à bord. Je restais avec deux chemises et deux mouchoirs, manquant des choses les plus nécessaires.

— Que voulez-vous y faire? — me disait Castellini. — On ne commande pas aux vents. Ne vous désespérez pourtant pas. De la manière qu'ils soufflent le temps doit s'arranger sous peu.

Le pauvre maître Giovanni fut désespéré de ce contretemps, autant que moi-même. A force de retard le danger grandissait chaque jour.

Tous deux nous donnâmes l'assaut à Castellini, l'accusant de trop de timidité, et lui disant que dans les cas extrêmes il fallait hasarder quelque chose et qu'il valait mieux tenter le sort que de tomber dans la main des bourreaux en usant de trop de retards. Castellini, impertubable, répondait :

— Soyez prudent, vous partirez, vous partirez bientôt. Mais ce soir cela ne se peut pas.

Et de fait, il n'avait pas tort. A peine nous eût-il laissés, il survint une si violente tempête qu'elle semblait vouloir jeter la maison à bas. La pluie dura ainsi toute la nuit. Et nous étions arrivés à la Vigile de Noël sans voir encore aucune apparence prochaine de sortir enfin d'angoisse. Mais quoique cela m'affligeât beaucoup, j'éprouvais quelque soulagement en réfléchissant que je pourrais célébrer dans cette maison amie la sainte solennité de Noël.

Avec maître Giovanni, je préparai dans la journée tout ce qui était nécessaire pour dire ma messe. Le lendemain

(25 décembre) je me levai dès quatre heures, et, avec l'assistance des personnes accoutumées, je célébrai les très saints Mystères, dans le repos et le silence de ce tranquille refuge. Je redoublai mes prières au Seigneur pour qu'il voulût mettre une fin à mes peines, et m'accorder une prompte et heureuse navigation.

Mes prières ne furent pas vaines. Vers le soir, le ciel commença à se rasséréner, de sorte que quand vint Castellini, il m'annonça que le vent avait changé, mais que la mer était trop forte pour le moment. Dans deux jours au plus, la navigation serait possible, et même bonne, selon les indices qu'il en avait.

Il me dit en outre que le signor Giacomo Lota était déjà revenu de Corte, qu'il s'était pleinement justifié devant le tribunal. Sialelli et plusieurs autres avaient été renvoyés de la prison où l'on gardait seulement la pauvre servante.

Le vingt-sixième jour, le vent continua à souffler, propice, mais plutôt violent, la mer continuait d'être agitée et trop grosse pour notre petite barque.

Cependant, dans la nuit suivante, diverses barques de contrebandiers partirent pour la Sardaigne et quand je le sus, j'en fis des reproches à Castellini qui avec sa quiétude accoutumée, me répondit que ces barques arriveraient sans doute à leur but mais avec peine, et que moi, en différant d'un jour, j'y arriverais commodément et sans ombre de péril.

C'est pourquoi il fallait me préparer pour la nuit suivante où certainement je partirais.

XII

MON DÉPART DE BASTIA ET MON ARRIVÉE A LA MADDALENA

27 décembre. — Elle vint enfin cette heure que je regarderai toujours comme une des plus heureuses de ma vie, l'heure où je pus me soustraire à mes persécuteurs.

Je recommandai à Castellini le soir précédent de ne pas trop s'agiter pour les préparatifs de mon départ comme il avait fait l'autre fois, et surtout de ne pas entrer dans la maison durant le jour.

— Ne venez que le soir, — lui dis-je, — à l'heure du départ.

J'avais su par lui que Negroni et Santini désiraient m'embrasser une dernière fois, je lui signifiai que je ne le voulais absolument pas ; il n'était pas raisonnable, pour un moment de satisfaction, de s'exposer à compromettre le résultat de tant d'efforts.

Enfin je lui dis de ne pas permettre aux mariniers de charger des marchandises ou de prendre d'autres personnes ayant loué la barque pour moi, je la voulais toute, elle devait être exclusivement à ma disposition.

Castellini promit tout, mais ne tint rien, comme on le verra sous peu, et s'il ne m'arriva pas de mésaventure, ce fut une grâce spéciale de Dieu.

Ce matin-là, je m'étais levé tôt ; à six heures, j'avais dit une messe et j'étais à me promener dans la grande salle. J'entendis heurter à la porte ; à la manière de frapper je pensai que c'était Castellini.

Maître Giovanni alla aussitôt ouvrir et Castellini entra d'un air satisfait, en me disant :

— Je viens maintenant de chez le patron Vincenzo (c'était celui qui devait me conduire) ; il ne peut pas désirer un temps plus beau ni une mer plus tranquille. Le vent ne changera certainement pas, j'ai déjà pris toutes mes dispositions. Tenez la petite valise prête, vers les six heures, ce soir, je viendrai la prendre. A six heures et quart il sera bon que maître Giovanni aille voir sur la place de San-Nicola s'il y a des gendarmes ou des personnes suspectes ; il reviendra nous en donner avis. A six heures et demie, je serai ici et nous partirons aussitôt parce qu'il importe de presser le départ pour devancer le lever de la lune. Monseigneur ne mettra pas la barrette, mais le chapeau rond ; il endossera sa capote, et de plus, pour éloigner tout soupçon chez ceux qui le rencontreront, je croirais opportun qu'il donnât le bras à la Margherita (c'était la femme de maître Contarini) qui l'accompagnera ainsi jusqu'à la barque. Je marcherai en avant ; monseigneur et Margherita,

me suivront ; Vincenzo et maître Contarini viendront après à une certaine distance. Vers les sept heures la barque se trouvera à côté des rochers au bout de la place de San-Nicola. Le patron Vincenzo m'attendra au passage près du Jardin des Missionnaires et se joindra à moi pour donner le signal aux mariniers.

Je passai toute la matinée à régler mes affaires et à me recommander au Seigneur et à sa mère, pour qu'ils daignassent m'assister dans le voyage. Vers midi, Castellini revint, me portant un beau chevreau que le signor Pasquale Negroni m'envoyait en cadeau comme provision de voyage, et me répéta exactement les choses qu'il m'avait déjà dites, insistant sur les points principaux pour qu'il n'y eût pas de malentendu.

Maître Giovanni était quelque peu songeur et préoccupé, mais sa femme se montrait d'une sérénité qui me réconfortait et me donnait du courage.

— Ceci est œuvre de Dieu, — disait-elle, — et je suis sûre que les hommes ne pourront pas l'entraver.

On se mit à table; je mangeai peu parce que je n'étais pas tranquille. Après le repas, je me jetai sur le lit sans pouvoir fermer l'œil. Les heures s'écoulaient lentement et chaque fois qu'elle sonnaient, leur vibration se répercutait dans mon cœur.

Quatre heures sonnèrent, et puis cinq. Il me semblait entendre à tout moment Castellini frapper à la porte. Je m'habillai mais comme il y avait encore beaucoup de temps jusqu'à l'heure fixée, je me mis à réciter des prières.

Tout à coup j'entendis frapper. C'était Castellini qui venait prendre la valise et le chevreau offert par le signor Negroni. Je lui dis qu'il était inutile d'emporter le chevreau parce qu'il devait y avoir à bord des provisions suffisantes ; mais il s'obstina. Il prit la valise sous son bras, mit le chevreau sous son manteau, et partit me disant qu'il serait bientôt revenu.

Je terminai mes prières. Quand j'entendis sonner six heures et quart, je dis à maître Giovanni qu'il était temps pour lui d'aller faire son investigation.

Maître Giovanni partit et en l'attendant la Margherita fit sa toilette. Vincenzo se vêtit aussi, je mis ma pèlerine et pris mes gants et mon chapeau.

Avant la demie, déjà Castellini était de retour, mais maître Giovanni n'était pas revenu, et il fallait l'attendre.

Cependant le bon Castellini se jeta à mes pieds, me demanda pardon de n'avoir pas su mieux me servir et voulut ma bénédiction. Cette scène m'attendrit au dernier point. Dans ce moment arriva maître Giovanni : j'interrompis brusquement les adieux. Quand tout le monde fut prêt, j'ouvris la porte et nous descendîmes tous l'escalier dans l'obscurité.

Arrivés à la porte de la rue, Castellini donna un coup d'œil alentour, puis se mit en chemin. Un moment après, je sortis moi aussi avec la Margherita, et peu après maître Giovanni avec mon camérier.

Nous nous jetâmes dans les ruelles qui conduisent au Jardin dit « des Missionnaires », que nous traversâmes. La nuit était noire et l'on ne rencontrait personne. Au bout du jardin je vis quelqu'un qui d'abord me fit peur ; mais je réfléchis ensuite que ce devait être mon Palinure, c'est-à-dire le patron de la barque ; et c'était lui en effet.

Il rejoignit vite Castellini et nous débouchâmes sur la place de San-Nicola.

Elle était déserte. Nous la traversâmes ; mais au lieu de prendre du côté de la mer, je vis que Castellini se dirigeait vers le bois d'oliviers.

Quand il fut près d'y arriver il rebroussa chemin et prit par une petite rue qui conduit à la montagne et qui passe devant ou dessous de la maison dite de la Quarantaine.

A la dérobée, je jetai un coup d'œil et je découvris deux hommes arrêtés près de certains buissons. « Oh ! Dieu, qu'est-ce donc?... » Je n'osais le demander à haute voix. Je vis, d'autre part, que Castellini passait devant eux et continuait sa route sans manifester aucune surprise. Je conjecturai que ce devaient être Negroni et Santini, et c'était là une petite trahison de Castellini, qui ne m'avait pas prévenu.

Après quelques pas dans la ruelle et précisément au-dessous de la maison de la Quarantaine, au revers d'une haie, Castellini s'arrête et me dit :

— Il faut rester ici pour que la barque accoste. Asseyez-vous et dissimulez-vous ici, le mieux que vous pourrez.

Ce que je fis ainsi que Margherita, Vincenzo et maître

Giovanni. Nous étions à peine assis quand survinrent les deux inconnus, qui étaient, comme je l'avais imaginé, Santini et Negroni.

Nous nous embrassâmes sans proférer une parole, mais avec la plus grande tendresse et avec les larmes dans les yeux. Ils s'assirent eux aussi et à voix basse nous nous épanchâmes en expressions d'affection, de reconnaissance, de tristesse et de vœux.

Cependant la barque n'arrivait pas. Le patron Vincenzo était allé sur la plage, et devait donner un coup de sifflet pour nous annoncer sa venue.

Nous étions à quelques pas de la voie publique, assez bien protégés par la haie et plus encore par l'obscurité. Nous avions au-dessus de nous la maison de la Quarantaine, dont les fenêtres étaient ouvertes et les chambres illuminées.

Nous formions un groupe de sept personnes : il était impossible que le silence fût absolu ; et voici que pour comble d'ennui le chien de la Quarantaine s'était mis à aboyer d'une voix d'enfer. Je vous laisse imaginer dans quelle inquiétude je me trouvais et combien ce moment d'attente me sembla long. Castellini, lui-même, était très inquiet et ne comprenait pas la cause d'un tel retard.

Finalement, vers les huit heures, il me sembla entendre au loin un coup de sifflet aigu, qui venait de la mer, et auquel un autre répondit de la rive. Je me tournai aussitôt vers Castellini et lui dis :

— Eh bien ! nous pouvons y aller. N'est-ce pas le signal ?

— Pas encore ; je vous le dirai.

Quelques minutes s'écoulèrent et voilà de nouveau le sifflet aigu de la mer répété sourdement de la rive.

— Qu'attendez-vous? — lui dis-je.

— Encore un peu de patience.

A la fin nous entendîmes un troisième coup de sifflet, un seul, qui paraissait venir de la rive.

— Maintenant, — me dit Castellini, — marchons.

Je me jetai au cou de mes deux amis Santini et Negroni, je les priai instamment de ne pas me suivre ; après les plus affectueux embrassements, nous nous séparâmes.

Pendant le long intervalle de temps que nous avions dû rester en ce lieu, il n'était pas passé une âme. Il en fut de même quand nous traversâmes la place San-Nicola.

Nous arrivâmes à une sorte de précipice qui entoure une petite crique où s'était adossée la barque. Maître Giovanni ne voulait pas que je descendisse là, craignant un accident pour moi. Mais Castellini insista. Un marinier me soutenait par devant, et lui par derrière. Tantôt cheminant, tantôt roulant sur ces rochers je me trouvai au bas je ne sais comment et j'entrai dans la barque.

A peine y étais-je que les mariniers poussèrent l'embarcation, puis commencèrent à ramer.

Mes amis disparurent, quant à moi, j'étais hors de moi-même, et je ne savais où j'étais.

Revenu de la première surprise, je me trouvai assis sur un banc, et je vis à côté de moi un homme caché par une capote de marinier, le capuchon sur la tête et un mouchoir sur la bouche. Je restai tout étonné. Je demandai au patron :

— Qui est celui-là?

Et je m'entendis répondre :

— Chut ! Ramez.

Je demandai à l'inconnu lui-même qui il était et il n'ouvrit pas la bouche.

J'interrogeai Vincenzo :

— Savez-vous qui est cet homme?

Il me répondit :

— Je l'ignore, mais je crois qu'il rit.

Alors je me rappelai certains discours que m'avait fait maître Giovanni, qui m'avait dit avoir tenu caché dans sa maison, pendant vingt jours, le chanoine Roucalli, un des quatre prêtres fugitifs, plus de deux mois avant que j'y vienne. Roucalli, ajoutait-il, avait à la fin trouvé moyen de s'embarquer, et deux autres prêtres avec lui : Felli et Spagnuoli, mais le quatrième, Fabi, moins heureux, demeurait caché dans une maison de Bastia.

Je me figurai donc que cet inconnu était le quatrième fugitif, c'est pourquoi me retournant de nouveau, je lui demandai s'il était Fabi.

— Lui-même, et monseigneur est l'archevêque, — me répondit-il.

— Précisément.

Alors, le bon chanoine me prit la main, la baisa, releva son capuchon et se fit reconnaître.

Pendant ce temps, la barque s'était éloignée du rivage et avait déjà pris le large. Le chanoine et moi, nous nous étions couchés au fond de la barque, et les mariniers, dans le plus profond silence, dirigeaient la proue vers la Punta dell' Arco ; ils faisaient force de rames pour dépasser la Lanterne et s'éloigner du port.

La mer ne pouvait être plus belle ni le vent plus propice, mais on dut renoncer à monter les voiles parce que la lune se reflétant sur elles, nous aurait trahis.

Outre cela, il y avait dans le port un certain corsaire revenu de Livourne, le jour précédent, appelé la *Mouche*, qui, au premier soupçon, nous aurait envoyé des chaloupes, et duquel, par conséquent, il convenait de se garder.

Donc, en silence, et avec la seule aide des rames, nous passâmes devant le port. Quand la lune se leva, nous nous en étions déjà fort éloignés. On poursuivit le voyage à la rame jusqu'au delà de la Punta dell'Arco, où nous arrivâmes en deux heures.

Là les rameurs reprirent haleine. Le patron m'étendit sur le plancher un mauvais matelas. Les voiles furent déployées et nous commençâmes une heureuse navigation.

On faisait six, sept milles à l'heure, le vent soufflait en poupe et le bâtiment semblait voler sur la surface de l'onde calme et unie. Malgré cela, il ne me fut pas possible de dormir, soit à cause de l'incommodité que me causait toujours l'air salé de la mer, soit à cause de la dureté de ma couche.

De temps en temps, je faisais sonner la répétition de ma montre et je comptais les milles parcourus. Quelquefois, je m'asseyais, mais aussitôt la tête me tournait et j'étais obligé de me recoucher.

Les mariniers ronflaient profondément et le pilote seul veillait. Le chanoine, plus incommodé que moi, n'était pas en état de me donner le moindre secours.

Je me consolais en me disant que ce vent continuant à souffler, le soir suivant, je pourrais me trouver sur la terre du salut et hors des griffes de mes persécuteurs.

Le voyage se poursuivit sans interruption jusqu'à quatre heures du matin où nous arrivâmes à un lieu nommé la Padulella sous Cervione, où la barque accosta, j'en vis alors sortir un de nos mariniers appelé Petrino.

Je demandai ce que cela signifiait, il me fut répondu que la barque étant partie d'après la déclaration, à destination de Fiummorbo, il convenait de faire viser la licence à Cervione ce dont le marinier s'était chargé. Il ne reviendrait pas, et prendrait la route de Bastia, vu qu'il restait six mariniers dans la barque et que le nombre était plus que suffisant.

On se remit en chemin, et le vent propice se maintenant, au lever du soleil, nous nous trouvâmes presque en face d'Aleria.

Las d'être resté si longtemps couché et ranimé par les premières lueurs du jour, je fis un effort et me mis debout.

Quel plus beau spectacle que celui qui m'apparut ! Le soleil se levait derrière la petite île de Monte-Cristo que nous avions à gauche, et qui, pénétrée obliquement par les rayons du soleil, offrait à la vue ses pittoresques bosquets. A droite apparaissait le fort d'Aleria, ses belles plaines, ses agréables collines. Nous avions en face de nous la plage qu'il fallait côtoyer et qui, formant un coude à cet endroit, paraissait venir à notre rencontre. Derrière, on apercevait dans l'éloignement Capraja et les autres petites iles qui de ce côté forment comme un cortège à la Corse.

Le ciel était très pur, la mer telle qu'un miroir ; un vent léger gonflait la voile, et poussait en avant la barque qui, dans sa course rapide, coupant les ondes, faisait jaillir une écume blanche.

Je restai quelque temps en contemplation, mais la tête commençait à me tourner. Je fus contraint de me jeter de nouveau sur son matelas. Le vent continua encore pendant quelques heures et enfin cessa tout à fait.

Les mariniers reprirent les avirons. De toute la journée, il n'y eut que peu ou point de vent, et on ne fit guère de chemin.

Vers le soir pourtant, le vent se leva de nouveau et prit de

la force de moment en moment, mais moins que le soir précédent.

En peu de temps, nous quittâmes la plage et on dépassa les écueils. Nous nous éloignâmes de la Corse, et à l'aube du vingt-neuvième jour de ce mois, nous nous trouvâmes en face d'un îlot rocheux dit la Palombara. Une voile inconnue qui venait droit à nous, mais à une grande distance, donna quelques inquiétudes au patron ; il tourna la proue vers cette île et y jeta l'ancre parce qu'elle était cachée et difficilement accessible.

Il ne me paraissait pas croyable que je pusse mettre le pied sur la terre : j'avais passé trente heures étendu sur les planches je me sentais les os rompus, et meurtris et j'étais à jeun depuis que j'avais quitté Bastia, n'ayant goûté que quelques cuillerées de liqueur pour me raffermir l'estomac et diminuer la nausée que m'occasionnait la navigation.

Ce rocher était presque inaccessible, aux derniers confins de la Corse, et il ne fallait que quelques milles pour gagner le canal. Le plus difficile était fait. Encore un pas, et je serais hors de danger. Le patron réfléchit sagement qu'il fallait s'arrêter en ce lieu jusqu'à la nuit pour pouvoir traverser le canal dans l'obscurité et éviter quelque rencontre devant le port de Bonifacio où était un télégraphe, et où devait se tenir toujours quelque navire de course pour surveiller les mouvements des vaisseaux et empêcher la contrebande. On décida donc de s'arrêter jusqu'au soir.

Le patron jusqu'alors m'avait appelé *signor Canonico*, et m'avait fait très peu de compliments. Mais il advint que, en m'adressant la parole, le chanoine Fabi m'appela monseigneur l'archevêque. Un des mariniers l'entendit et en avertit aussitôt le patron, lui disant :

— Ne t'avais-je pas dit que celui-là était l'archevêque?

— L'archevêque ! — riposta le patron.

— Oui, l'archevêque, je le soutiens.

Et il se serait élevé entre eux une querelle sérieuse, si le chanoine n'était intervenu.

De ce moment il n'y eut pas d'attentions que je ne reçusse. Tous m'entourèrent et m'offrirent leurs services avec le plus absolu dévouement. Je les remerciai et les priai seulement de

me faire manger un morceau, car j'avais faim et désirais me mettre quelque chose de chaud dans l'estomac.

A peine possédaient-ils quelques livres de mauvaise viande. En dehors du biscuit et d'un certain vin trouble et âpre dont ils étaient largement approvisionnés, on manquait de tout. Par bonheur, il restait ce chevreau que m'avait donné le signor Pasquale Negroni, Ils m'en firent un ragoût qui, avec un peu de fromage de Hollande, du pain frais et le bon vin apporté par le chanoine Fabi, forma tout mon dîner, que l'appétit me fit trouver exquis.

Nous restâmes à la Palombara jusqu'à quatre heures de l'après-midi. A cette heure-là le patron me dit qu'il serait bon de partir : jusqu'au canal il y avait cinq ou six milles qu'on pouvait faire de jour, ensuite nous le traverserions la nuit.

— En avant donc, — lui dis-je. — Ce que je vous recommande, c'est la prudence. Nous sommes à la fin, tâchons qu'elle couronne heureusement l'œuvre.

Je montai de nouveau sur la barque et nous commençâmes à voguer, côtoyant l'île. Il faisait déjà sombre quand nous entrâmes dans le canal. On avait compté sur le vent mais le peu qu'il y en avait était contraire. Néanmoins, avec cinq rames toujours en mouvement, on faisait ses deux ou trois milles à l'heure.

Un accident accéléra notre voyage, mais il fut aussi l'occasion d'une grande frayeur.

Vers le milieu du canal à la clarté de la lune, on aperçut une barque qui venait vers nous. Aussitôt le patron inquiet donna un coup de barre pour s'éloigner. Mais à mesure qu'il s'y efforçait, cette barque cherchait à s'approcher de nous. A la fin nous entendîmes une voix, portée par la trompe marine, qui nous criait :

— Arrêtez ! Arrêtez.

— Voguez, nagez au ponant, — riposta le patron.

Les mariniers épouvantés et craignant avoir affaire à quelque corsaire se jetèrent en désespérés sur les avirons et commencèrent à ramer de toutes leurs forces. Qu'on s'imagine notre peur. Après tant de peines et de travaux, être déjà presque au port et se voir sur le point de retomber aux mains pes ennemis...

Je commençais à me recommander au Seigneur, et à tous les saints, les priant d'avoir pitié de nous et nous assister dans ce danger. Pendant que je faisais avec toute la ferveur possible ces prières, voilà de nouveau la même voix qui nous crie :

— Patron, Santo Bertarelli, la barque du patron Santo! Amenez, amenez.

Le patron Vincenzo, sans arrêter un instant sa course, lui répondit :

— Ce n'est pas celle-là ; elle est restée en arrière.

Et au même instant, craignant toujours une surprise, il ordonne de sortir les fusils et les munitions et de continuer à ramer vigoureusement.

Qui a vu à Venise les régates et l'impétuosité avec laquelle voguent ces *barcaroles*, peut seul se représenter ces cinq mariniers, qui, haletants, la langue dehors, le visage enflammé et ruisselant de sueur, poussaient et ramenaient les avirons à perdre haleine.

L'autre barque se dépêchait, elle aussi, pour nous rejoindre. Mais n'ayant que trois mariniers, ses efforts étaient insuffisants ; on s'en éloigna peu à peu et, à la fin, nous la perdîmes de vue.

Nous sûmes après que la chose était assez simple et ne motivait pas une si grande alarme.

A trois heures environ après minuit, nous entrâmes dans les eaux de la Sardaigne et vers les six heures, ou peu après, c'est-à-dire à la pointe de l'aube, nous étions à la Cale Française, comme on l'appelle, distante d'un bon mille de la Maddalena.

Là on fit halte. Oh! quel fut mon contentement de me voir, une fois eu sûreté, et de ne plus avoir à craindre des gens qui me poursuivent!

A peine descendu, je pris avec moi le chanoine, je le conduisis à l'écart et nous entonnâmes un *Te Deum* pour rendre nos actions de grâces au Seigneur et à Marie Très-Sainte qui nous avaient soustraits à tant de périls, nous avaient donné au cœur de l'hiver un temps qu'en été nous n'aurions pu désirer meilleur et nous avaient enfin conduits au salut.

Revenus à la barque, nous trouvâmes que les mariniers avaient déjà mis la marmite sur le feu, et préparaient le repas pour eux et pour nous.

Pendant qu'ils étaient occupés ainsi, j'écrivis un billet au signor D. Fernandido Scoffiero, mon ancienne connaissance, pour le prier de me trouver un logement et de prévenir de mon arrivée le général commandant. Je l'expédiai au moyen d'un express, qui, au bout de deux heures revint avec deux négociants de Bastia, le signor Sebastiano Santelli à qui j'étais recommandé et le signor Stabilli. Il m'apportait la réponse.

Le signor Scoffiero se réjouissait de mon heureuse arrivée et me disait que le logement était déjà prêt, que je n'avais qu'à suivre l'exprès pour m'y rendre.

Après m'être un peu restauré, je pris le chemin de la Maddalena ou j'arrivai environ vers dix heures du matin ce 30 décembre. C'est là que j'ai écrit le présent mémoire et que j'ai reçu le plus aimable accueil du signor général baron de Genetz, du signor commandant Milleline, du signor avocat Brandi, vice-consul anglais, du signor Scoffiero susdit, de tout le clergé, et enfin de tout le monde.

XIII

QUELQUES DÉTAILS POSTÉRIEURS A MON ARRIVÉE A LA MADDALENA

Avant de clore cette simple narration, je crois devoir y adjoindre quelques détails sur ce qu'il advint de ma servante de Corte et du signor Giovan Filippo Mattei.

Pour la première, après quatre mois et plus d'une très cruelle détention, elle fut finalement mise en liberté, à l'occasion du soi-disant Concordat, c'est-à-dire, quand on relâcha momentanément tous les déportés qui étaient en Corse.

Trois de ceux-ci, qui, profitant d'une courte trêve et prévoyant avec trop de raison un prochain redoublement de

violence, s'étaient sauvés à la Maddalena, c'est par eux que j'appris la constance de cette brave femme qui dans tous les interrogatoires avait fait toujours la même réponse :

— *Io non so nada.*

Ce qui en langage corse, signifie :

— Je ne sais rien...

Une fois, le commandant pris de rage de ne pouvoir lui tirer de la bouche une autre parole, lui mit la main aux cheveux, et, la secouant fortement, lui disait :

— *Confesse-moi comment s'est enfui l'archevêque ou je t'étrangle.*

Mais elle, impertubable et insensible à toutes les menaces répondait :

— *Non so nada, nada e poi nada.*

Une autre fois, le même commandant, après l'avoir pressée de toutes les manières, et toujours inutilement, la fit lier par les gendarmes, et ordonna qu'elle fût traînée à Ajaccio. Elle dut faire à pied deux bons milles, au milieu des pires traitements. A la fin, voyant que tout était inutile, les gendarmes la reconduisirent dans les prisons de Corte. Mais la force d'âme de cette femme surmonta tous ces indignes artifices et comme elle couvrit son persécuteur de confusion et de honte, elle s'assura à elle-même un juste titre à l'admiration commune, ainsi qu'à ma reconnaissance.

Quant au signor Giovan Filippo Mattei, si l'on se rappelle les imprudences commises par lui pendant mon bref séjour dans sa maison, on ne sera aucunement surpris que mon passage à Gavignano ait fini par être connu du général Berthier.

De quelle manière cela arriva-t-il précisément? Je n'ai pu le vérifier. Quelques-uns m'ont dit que le juge de paix de ce canton, son ennemi mortel, l'avait dénoncé ; d'autres qu'il avait été trahi par une servante, que précisément à ce moment-là il avait imprudemment renvoyée.

Quoi qu'il en soit, il est certain que Berthier fut informé de tout et ordonna aussitôt l'arrestation du signor Giovan Filippo; mais ce dernier averti à temps, se cacha, et les gendarmes ne trouvant à la maison ni lui, ni son frère, arrêtèrent les deux

jeunes neveux et les transportèrent dans les prisons de Corte, où ils restèrent jusqu'à ce que le père vint les racheter et se constituer prisonnier à leur place.

Le signor Giovan Filippo resta caché quelque temps; il pensait même à s'expatrier et à venir à la Maddalena comme il me le fit écrire par un ami commun, mais ensuite, avec plus de sagesse, il résolut de s'adresser par lettre à Berthier lui-même, et de lui demander la permission de se présenter librement devant lui, ce qui fut accordé.

A Ajaccio, il sut si bien plaider sa cause, qu'il obtint non seulement d'être relaxé ainsi que son frère, mais de plus une sorte d'approbation de sa conduite.

En substance, il ne crut pas devoir nier le fait; mais le colorant de manière à ne compromettre personne, il représenta au gouverneur que se trouvant un jour loin sur le chemin qui mène à Corte, il avait rencontré trois personnes qui lui étaient inconnues ; l'une d'elles tombée de cheval, l'avait accostée et lui avait dit être l'archevêque, le priant de vouloir bien lui donner un refuge dans sa maison. Il avait hésité d'abord puis, écoutant la voix de l'humanité plutôt que celle de la politique, il s'était déterminé à le recevoir et l'avait tenu caché deux jours dans sa maison : si cela était réputé un délit, il était bien content de souffrir pour une aussi belle cause soit la prison, soit tout autre châtiment.

D'autre part, il priait le signor général de répondre avant de le condamner, aux questions suivantes :

1° — S'il s'était trouvé lui-même, Berthier, dans de telles circonstances à la place de l'archevêque (qui n'était coupable que d'un crime d'opinion), n'aurait-il pas désiré de rencontrer un dévouement pareil?

2° — Se trouvant dans les mêmes circonstances que lui, Mattei, aurait-il eu le courage de dénoncer son hôte?

Touché de ces raisons et du ton de franchise avec lequel elles étaient exposées, le général Berthier ne put se retenir de lui serrer la main et de lui dire avec une certaine émotion :

— Oui, dans votre cas, j'aurais agi comme vous. Bien loin de vous condamner, je vous déclare libre de ce moment, et je donne l'ordre que l'on mette aussi en liberté votre frère.

Ainsi fut fait ; les deux frères sortirent ensemble du danger.

Quel malheur qu'un homme capable de si nobles sentiments que ce Giovan Filippo Mattei persiste toujours dans son apostasie et ne sache pas se résoudre à rentrer dans le giron de la Sainte Église !

CARDINAL TOMMASO AREZZO

LES DEVOIRS

DE

LA DIPLOMATIE BELGE

« Si la Belgique se comporte d'une façon hostile contre les troupes allemandes, et — particulièrement — fait des difficultés à leur marche en avant par la résistance des fortifications de la Meuse ou par des destructions de routes, chemins de fer, tunnels ou autres ouvrages d'art, l'Allemagne sera obligée, à regret, de considérer la Belgique en ennemie.

« Dans ce cas, l'Allemagne ne pourrait prendre aucun engagement vis-à-vis du royaume, mais elle devrait laisser le règlement ultérieur des rapports des deux États, l'un vis-à-vis de l'autre, « à la décision des armes. »

C'est en ces termes, exempts de toute ambiguïté, que M. von Below Saleske, ministre de l'empereur Guillaume à Bruxelles, posa devant le Gouvernement belge l'angoissant problème de la politique à suivre durant la crise mondiale qui s'ouvrit au mois d'août 1914. « *A la décision des armes !* » J'entends encore la résonance inouïe de ces mots insolents ; elle contrastait avec l'onction des communications diplomatiques ordinaires, et le ton de cette « littérature d'exposition » qui trompait le peuple belge sur les réalités de la politique internationale.

La situation de la Belgique, que la diplomatie avait, comme

à plaisir, rendue obscure et fausse, s'éclaircissait à mesure que s'avançait la nuit tragique. Il fallait choisir, sortir de l'illusion où les Puissances avaient, en 1831 et 1839, plongé notre pays en prétendant le tenir à l'écart des convulsions de cette Europe dont il constitue un centre vital. Quelques heures nous séparaient de l'ouverture du grand drame qui se joue aujourd'hui. Après dix-huit mois de guerre, il est bon de rappeler le prologue, pour mieux comprendre la nature réelle du conflit et mesurer les conséquences lointaines de la sage et glorieuse réponse que le Conseil, réuni au palais de Bruxelles, fit, au jour naissant, à la sommation de l'Allemagne.

La lecture de l'ultimatum du 2 août dévoile la pensée de l'Allemand à une heure où, sûr de vaincre, il osait parler sans détours ; elle éclaire les plus récents discours du chancelier en montrant clairement que, dès l'ouverture des hostilités, l'empire a caressé l'espoir de s'assurer la maîtrise de la Belgique. En méditant ce dessein de l'ennemi, si brutalement proclamé, on voit mieux les raisons qui imposent aujourd'hui à la Belgique un effort diplomatique aussi constant et aussi ferme que son effort militaire.

Après qu'elle s'est honorée en relevant le défi de l'empire germanique, la diplomatie belge a obtenu sans retard la promesse des Puissances garantes, de rendre au royaume son indépendance et l'intégrité de son territoire.

Ce fut le 17 février 1915, à Sainte-Adresse, que les ministres des Puissances garantes près la cour belge, se rendirent auprès du baron Beyens, ministre des Affaires étrangères, pour lui dire : « Les Puissances alliées et garantes déclarent que, le moment venu, le Gouvernement belge sera appelé à participer aux négociations de la paix et qu'elles ne mettront pas fin aux hostilités sans que la Belgique soit rétablie dans son indépendance politique et économique, et largement indemnisée des dommages qu'elle a subis. Elles prêteront leur aide à la Belgique pour assurer son relèvement économique et financier. »

Rompant avec le silence qu'elle s'était imposée, et qu'on peut qualifier de modeste, si l'on considère l'importance de son effort militaire, la Belgique, sans soulever directement la question de son statut futur, affirma devant le monde, en

prenant acte de ces promesses, qu'elle participerait aux négociations de la paix au même titre que ses garants devenus ses alliés, et qu'elle prendrait part, en se fondant sur le *statu quo ante bellum* — point de départ intangible de ses revendications — aux tractations d'où sortira le nouvel ordre des choses.

La situation où se trouve son Gouvernement, privé du concours des Chambres législatives, et sans contact direct avec l'opinion du pays occupé, rend particulièrement lourde la tâche des hommes d'État belges. Mais l'examen des modifications que la guerre a produites dans le domaine moral et dans celui des faits, permet de démêler les considérations qui s'imposent à leur attention et dictent à notre diplomatie ses devoirs.

***

La guerre a transformé l'âme belge ; cette évolution se révèle dans les conversations des admirables soldats du roi Albert, comme dans les courts billets risqués par delà la frontière.

Jadis l'on songeait surtout aux affaires, à la politique intérieure, sans penser à la subordination de ces préoccupations légitimes aux exigences primordiales de la sécurité de l'État. La neutralité permanente, en inspirant aux Belges une sécurité trompeuse, avait longtemps retardé la réorganisation de l'armée et leur avait fait perdre de vue le danger auquel peut être exposée une nation de sept millions d'âmes, riche, prospère, maîtresse d'un sol convoité. Pour avoir subi en 1839 la loi du vaincu, et perdu deux provinces, la Belgique semblait n'avoir plus confiance en elle-même [1].

Aujourd'hui la nation pacifique et commerçante est devenue guerrière : les vertus militaires ont fleuri sur son sol ensan-

1. Attaquée en 1831 par la Hollande qui se refusait à admettre le traité des XVIII articles, élaboré par la Conférence de Londres, la Belgique fut vaincue en une courte campagne. Sortant à peine d'une révolution, le jeune État n'avait pu se constituer une force militaire sérieuse. L'armée hollandaise se retira devant les troupes françaises que le roi Léopold dut appeler à son secours. Mais les conditions de la séparation de la Belgique et de la Hollande furent rendues plus onéreuses ; le traité des XXIV articles, annulant le premier, consacra la mutilation du Luxembourg et du Limbourg qui devint chose accomplie en 1839, date à laquelle la Hollande se soumit aux décisions des puissances et recueillit, malgré un long retard, le profit de sa victoire.

glanté, comme les vertus civiques sous le joug de l'occupation ennemie ; les chagrins, les ruines matérielles ont accablé les familles ; les massacres de populations, les morts sur les champs de bataille, les angoisses de l'absence ont fait saigner le cœur des pères et des mères, et empreint d'une gravité précoce le front des jeunes gens. Les vieillards dont l'enfance s'est passée dans les angoisses des premiers jours de l'indépendance belge, revivent aujourd'hui dans une atmosphère connue, et se sentent en communion avec nos contemporains qui, mieux que leurs aînés d'hier, comprennent ce qu'exige impérieusement le salut de la patrie.

On sait aujourd'hui combien l'indépendance nationale et les libertés publiques importent à la vie de tous et de chacun. Sentiment d'une étroite solidarité entre concitoyens qui ont souffert et pleuré ensemble, volonté de tout subordonner au salut de l'État, tels sont les courants dominants. A tous les degrés de la société, la nécessité d'une politique étrangère inspirée de ces vérités profondes s'est affirmée avec la clarté de l'évidence.

La politique étrangère ! Ces mots évoquaient autrefois chez la plupart un ensemble de combinaisons et de ruses indifférentes aux intérêts réels des peuples. Affaires étrangères... au pays, disait-on parfois même à Bruxelles.

Nul ne conteste aujourd'hui l'interdépendance des États et qu'il n'en est aucun qui ne soit menacé dès qu'un orage gronde en Europe. L'évidence de cette vérité a persuadé les plus obtus qu'un peuple ne peut vivre en vase clos, surtout quand sa position géographique l'implique fatalement dans tous les grands conflits. A la lumière des incendies, le Belge a compris que le rapprochement de l'Allemagne et de l'Autriche, que l'alliance franco-russe, que l'agitation dans les Balkans intéressaient sa propre sécurité, et il s'est promis de fermer les oreilles aux suggestions de ceux dont l'habileté se réduit au « chèvre-choutisme ».

L'ennemi est installé à notre foyer ; il tyrannise, vole, tue au besoin. Il ne suffira pas que la force des armes nous débarrasse de ce fléau ; il faut encore que la diplomatie en prévienne le retour dans l'avenir. Considérant la position

géographique de son pays, songeant au caractère chronique de l'antagonisme franco-allemand, le Belge comprend que, dans son intérêt propre comme dans celui de tout le monde, la Belgique doit assumer la pleine fonction d'État européen avec ses périls. Sur cette terre où les peuples sont venus depuis tant de siècles, vider leurs querelles, on ne peut songer à vivre une pastorale et à jouer de la flûte à l'ombre des grands bois.

*
* *

Cette nécessité, que la guerre a rendue évidente, a été mise en lumière depuis longtemps par quelques esprits indépendants, formés par l'étude de l'histoire et la pratique des affaires politiques. L'état de l'opinion n'a pas permis à ces sages d'exercer toute l'influence à laquelle leur patriotisme et la hauteur de leurs vues leur donnaient droit ; mais la semence jetée dans le désert a cependant fini par germer. On retrouve aujourd'hui, dans les écrits prophétiques d'un Émile Banning, les directives d'une politique vraiment nationale, et le courant nouveau peut s'alimenter à une source intellectuelle inspirée des plus nobles traditions de notre histoire. Quelle revanche pour le penseur et quel stimulant pour ceux dont les idées ne reçoivent pas d'emblée l'adhésion de la foule !

Émile Banning, directeur général au ministère des Affaires étrangères de Belgique, fut un des hommes de qui le roi Léopold II se servit le plus pour préparer les réformes militaires qui ne devaient aboutir définitivement que sous la vigoureuse impulsion du baron de Broqueville. Banning rédigea en 1886 un mémoire intitulé *Considérations politiques sur la Défense de la Meuse*, destiné à convaincre nos dirigeants de la nécessité de fortifier Liége et Namur, d'après les vues du général Brialmont. Le « bureau documentaire » belge a eu l'heureuse idée de réimprimer cet écrit, dans ses premières livraisons. Ceux qui ne le connaissaient pas ont été frappés de la façon magistrale dont la démonstration était menée et des indications précieuses que donnait, pour l'étude des problèmes d'aujourd'hui, cet exposé de la situation internationale de la Belgique. On admira surtout la pénétrante description du

cheminement de la Prusse, toujours contrarié et toujours résolu, vers la rive droite de la Meuse.

Banning voyait clairement que l'orage nous surprendrait un jour :

« La Belgique, ouverte au nord et au sud, sur la frontière orientale, a laissé la place libre à l'Allemagne qui, transformée en un puissant État militaire, ayant substitué à l'ancien système défensif de la Confédération, une organisation essentiellement offensive, de Cologne, d'Aix, de Trèves, de Metz, glisse aussi irrésistiblement vers la Meuse que la France se portait jadis vers le Rhin. »

Le mémoire de Banning se compose de trois chapitres :

La France et l'Allemagne devant la guerre de revanche, les routes d'invasion ;

L'importance stratégique de Liége et de Namur ;

L'Allemagne et la frontière de la Meuse ; conséquences possibles de la guerre future.

« Le traité de Francfort, écrit Banning au début de son étude, demeure aux yeux de toute la France une humiliation nationale ; s'y résigner serait rétrograder jusqu'au XVIe siècle. La France peut, à la rigueur, se passer de l'Alsace, elle ne peut renoncer à la Lorraine, maintenir Paris sous le canon de Metz, sans abdiquer le rang de grande puissance. La guerre de revanche, pourvu qu'elle vienne à l'heure propice, sera acclamée par tous les Français, sans distinction de partis, des Pyrénées à la Somme. »

Entre l'Allemagne et la France, la lutte était fatale. Banning, sans prêter aux hommes d'État français, des velléités belliqueuses qu'en effet ils n'avaient pas, voyait que la République serait nécessairement acculée à la guerre, qui du coup, deviendrait profondément nationale et réunirait dans une lutte désespérée toutes les forces de la nation. Entre ces deux ennemis, quelle serait donc la position de la Belgique neutre?

« La Belgique est le pays le plus exposé de la terre », écrivait déjà Léopold Ier. Comment contester cette vérité? Pas une génération de nos pères — sauf la toute dernière — n'a échappé à la guerre et à l'invasion.

Luttes entre la France et l'Espagne, guerres de religion, guerre de Trente ans, guerres de la Révolution ont jalonné son sol de champs de bataille qui s'appellent Nieuport, Gem-

bloux, Mons, Anvers, Fontenoy, Seneffe, Steenkerke, Neerwinden, Fleurus, Jemmapes, la Dyle, aterloo !

De la « Furie espagnole », des incursions des « Gueux » de mer jusqu'aux épisodes de la Guerre des Paysans, tout raconte les horreurs de l'invasion.

Après quatre-vingts ans de paix, notre richesse publique reconstituée n'a été qu'un attrait de plus pour un ennemi sans scrupules; le perfectionnement des voies de communications a facilité sur son territoire la marche et le déploiement des grandes masses. L'histoire devait donc fatalement se répéter, avec cette seule différence que, pour la première fois, les Belges auraient l'occasion de ne pas demeurer les victimes passives du drame.

C'est sur la Meuse, disait Banning, que se jouerait le premier acte. Suivant le mot de Jomini : « Qui tient la Meuse, tient la Belgique »; le sort de Liége décide de la maîtrise de cette ligne stratégique. Et formulant un espoir auquel l'héroïsme du général Léman allait, en 1914, donner une magnifique confirmation, Banning continuait :

« Un siège, ne durât-il qu'une dizaine de jours aurait, dans ce cas, donné une sanction à notre neutralité, et sauvé le prestige du nom belge. »

La partie la plus remarquable du mémoire est celle qui traite des tentatives faites depuis 1814 par l'Allemagne pour dominer la vallée de la Meuse. Lors de la constitution du royaume des Pays-Bas, l'Angleterre, en vue d'en renforcer la valeur militaire, avait songé à en étendre les frontières jusqu'au Rhin. Mais la Prusse s'y opposa et prétendit au contraire s'installer elle-même sur la Meuse. Elle réclama le droit de tenir garnison à Huy, Namur, Dinant, Charleroi, Mariembourg et Philippeville, et demanda qu'un de ses corps d'armée, concentré en permanence dans le Bas-Rhin, pût entrer en Belgique sans attendre la déclaration de guerre. Le roi de Hollande, soutenu par l'Angleterre, résista. Peu s'en fallut que la Belgique ne subît dès lors une mutilation irrémédiable. Sa situation, déjà précaire, fut empirée par la Conférence de Londres qui ouvrit sa frontière :

« En 1831 l'Allemagne reprit vers la Meuse la marche que l'ascendant de l'Angleterre avait contenue en 1815.

« Il n'est aucun esprit politique en Europe, qui ne reconnaisse aujourd'hui que la Belgique indépendante a été mal délimitée. Le traité des XXIV articles est une œuvre pleine d'arrière-pensées, trahissant ici l'ignorance ou la défiance, ailleurs l'hostilité ou des espérances ambitieuses. Le pays est ouvert aux trois extrémités qu'il forme. Il n'a de limites, politiques ou militaires, nulle part. »

Et Banning ajoute ces lignes dont les Alliés reconnaîtront la justesse :

« La Belgique n'inspirait que défiance à l'Allemagne. C'est dans l'intérêt de cette puissance que la conférence a voulu nous éloigner de la Meuse. C'est en vertu de ces décisions que la Confédération germanique est venue avec la Hollande prendre position sur la Meuse dans le Limbourg, que l'une et l'autre ont été maintenues en possession du Luxembourg, dans le but de garder contre la France la ligne stratégique de la Meuse. »

L'histoire du mois d'août 1914 prouve la justesse du calcul.

Après avoir montré les périls de cette situation depuis que l'Allemagne était devenue une nation conquérante, Banning conclut en posant comme axiome de la politique belge l'obligation de prendre sur la Meuse une position si forte qu'elle commande militairement ses deux rives, de la frontière française à Maestricht, et de rechercher par tous les moyens, dans un souci de conservation nationale, la reconstitution de sa frontière de 1830 et la libre disposition des deux fleuves qui la traversent. Il touche également à la question de la neutralité.

« Vaincus ou vainqueurs, avec la France contre l'Allemagne, avec l'Allemagne contre la France, nous ne pouvons plus être neutres après. »

***

Le mémoire de Banning, vieux de trente ans, est rempli de vues si positives, de clartés si prophétiques, ses conclusions répondent si exactement au sentiment général, qu'on aime à se dire que le département des Affaires étrangères de Belgique en est profondément pénétré. La compréhension du rôle européen échu à la nation belge, ne saurait être exprimée en termes plus judicieux. En ce moment, où le bon sens répugne aux jactances et aux déclarations prématurées, il est bon que

des principes nets guident les diplomates et leur permettent de trouver en toutes circonstances ce qui convient à la sécurité de l'État.

D'ailleurs, l'effort militaire que la Belgique a fourni montre tout ce qu'elle peut faire, et donne une idée de ce qu'elle peut devenir.

Le récent ouvrage de M. Bainville, l'*Histoire de deux Peuples*, a parfaitement mis en lumière le caractère séculaire de la lutte franco-allemande, et la destinée tragique de ces marches sanglantes d'entre Rhin-Escaut, où se heurtèrent si souvent le monde germanique et le monde latin.

L'idée de faire de cette région une barrière qui pût contenir le plus envahissant de ses voisins, a sans cesse hanté l'esprit des politiques. Pour n'avoir pu assumer cette tâche contre l'expansion de la monarchie française de l'Ancien régime, la Belgique connut la déchéance du XVIIIe siècle. En 1831, on voulut au contraire qu'elle fût faible pour ne donner ombrage à personne. Les faits ont fait justice de cette conception; ils ont imposé en 1914 à la Belgique l'obligation de faire barrière, non point, comme on l'avait voulu, contre la France, mais contre l'Allemagne. Et l'on sait la grandeur du service qu'elle a rendu à la France et à ses alliés, en retardant de vingt et un jour l'invasion allemande. Malheureusement pour lui le petit pays dut affronter l'ennemi dans les conditions défectueuses créées par son statut de « neutralité permanente ».

Pour qu'il puisse assumer sérieusement les responsabilités qui lui incombent, il est indispensable que demain les Puissances éliminent des traités de 1839 tout ce qui se ressent de la défiance que le nouvel État inspirait jadis à ses parrains. Le caractère des Belges, leur esprit pondéré sont la garantie de leur sagesse. Leurs vertus guerrières, les exemples de fidélité et de patriotisme qu'ils ont donnés, montrent qu'ils méritent ce qui sera fait en leur faveur. Leur intérêt propre et celui de l'équilibre européen, exigent la solution d'un problème juridique, d'un problème territorial et d'un problème économique dont le caractère urgent ne peut laisser aucun doute.

Parlons du problème juridique d'abord. La Belgique était neutre. Elle ne l'est plus en fait. La déclaration de Sainte-Adresse que nous avons reproduite plus haut marque la première affirmation publique de ce changement.

En effet, la démarche faite le 14 février 1916 par les ministres de Russie, d'Angleterre et de France auprès du baron Beyens, constitue le premier engagement public pris en application du fameux pacte de Londres. Après s'être engagées à ne pas conclure de paix séparée, les trois Puissances ont fait connaître solennellement une des conditions qu'elles se réservent de formuler avant de déposer les armes. L'Italie et le Japon, liés aussi par le pacte de Londres, auquel ils ont adhéré, se sont reconnus solidaires des puissances garantes. Dans le nouveau système européen, comme dans l'ancien, l'indépendance politique et économique de la Belgique sera donc un axiome fondamental.

Comme c'est généralement le cas, l'acte diplomatique n'a fait que consacrer la situation existante. Depuis le début de la guerre, la Belgique a reçu des Alliés les témoignages les plus chaleureux d'une amitié sincère et dévouée ; les peuples, comme les gouvernements, lui ont donné par la bouche de leurs représentants et de leurs hommes publics, les assurances répétées de leur inébranlable appui. C'est précisément ce qui fait la valeur de l'engagement récemment contracté. Rédigé dans une chancellerie, il était proclamé d'avance et fortifié de l'adhésion unanime de l'opinion publique. Les belligérants se sont montrés très réservés dans l'énonciation des conditions d'une paix éventuelle, et c'est pour la Belgique un honneur particulier que d'avoir été ainsi l'objet de la première déclaration collective. Le rétablissement du *statu quo* territorial et économique sera, en ce qui la concerne, le point de départ des débats. L'Allemagne doit se le tenir pour dit, et l'orientation nouvelle de sa presse, qui a cessé d'injurier journellement le roi Albert et son armée, semble montrer qu'elle commence à voir clair.

Le chancelier de Bethmann-Hollweg n'a pu cependant se résoudre à admettre ce dogme fondamental, et, dans son dernier discours, il est revenu avec insistance sur les ambitions que l'Allemagne caresse en ce qui concerne la Belgique. Mais

sur ce point comme sur d'autres, il devra se rendre à l'évidence et admettre que l'existence d'une Belgique indépendante et forte est une nécessité d'ordre européen.

La déclaration de Sainte-Adresse marque la fin d'une période d'effacement où la Belgique ne siégeait autour des tapis verts des conférences qu'avec les réserves qu'un État perpétuellement neutre devait sans cesse formuler. Le canon de Liége a rompu le charme qui la tenait endormie.

En affirmant, à la Sorbonne, que la Belgique combattra jusqu'au bout pour posséder l'indépendance la plus complète, et pour prendre parmi les nations une place plus belle et plus haute, le baron Beyens a publiquement affirmé la condamnation de la politique de jadis.

Elle a bien vécu, la conception démoralisante d'un État neutre dont la souveraineté subissait de singulières entraves. Notre vie publique en avait été longtemps empoisonnée. Que de regrets n'entendons-nous pas formuler aujourd'hui sur les retards subis par notre préparation militaire, sur l'aveuglement des partis qui mirent tant de temps à comprendre que la défense nationale était l'œuvre sociale par excellence ! Comme on déplore le manque de liaison qui caractérisa les premières opérations des Alliés en Belgique, par suite de l'absence de toute convention militaire avec ceux qui pouvaient être appelés à combattre à nos côtés !

La neutralité dont la Belgique a subi les cruelles servitudes ne lui a, du reste, valu aucun avantage particulier. Le 4 août 1914, l'Angleterre justement inspirée, offrait sa garantie en cas d'agression allemande, à la Hollande et à la Norvège tout comme à la Belgique. Le ministre de Belgique à Londres, ainsi qu'en témoigne le Livre gris, annonçait que le Gouvernement britannique avait informé ses représentants à Bruxelles, Christiania et La Haye qu'il s'attendait à ce que ces trois royaumes résistent à la pression de l'Allemagne et qu'il leur offrait le concours de ses forces armées s'il était nécessaire. La violation des droits de l'un ou l'autre de ces États constituait un acte qui devait nécessairement amener l'intervention de la grande puissance maritime qui ne peut, sans déchoir, laisser le continent tomber sous le joug d'un conquérant. La situation spéciale de la Belgique ne valut même pas un traitement

particulier à la partie des troupes de la garnison d'Anvers qui fut refoulée en territoire hollandais. Elles furent désarmées et internées; et, bien que le chancelier de Bethmann-Hollweg eût reconnu que l'invasion de la Belgique avait été perpétrée en violation du droit des gens, on ne jugea pas possible d'appliquer en faveur de ces troupes le texte de la convention de La Haye qui reconnaît qu'en défendant sa neutralité un État ne fait pas acte de belligérant.

Nous eûmes donc toutes les charges de la neutralité, et nous perdîmes les avantages qu'eût produit une entente précise avec l'Angleterre. Sans la neutralité, nous n'aurions point dû attendre jusque sur les bords de l'Yser l'action « concertée et commune ».

A vrai dire, la neutralité est une entrave juridique qui permet aux forts d'étrangler les petits. Elle consacre l'impuissance diplomatique de l'État qui en est frappé, puisqu'elle lui interdit de donner une sanction effective à sa signature, et le laisse sans moyens de riposte contre les menées indirectes dont il peut être l'objet. La Belgique nouvelle doit être un État fort ; elle ne peut donc être un État neutre. Tout le sang versé proteste contre la possibilité d'une pareille *capitis diminutio.*

Le problème territorial est plus délicat à traiter. Le Gouvernement belge s'est abstenu de toute déclaration publique à ce sujet et, en l'absence d'événements décisifs, son silence peut se comprendre : mais il n'est pas possible qu'il n'ait pas arrêté sa ligne de conduite.

Les raisons qui militent pour une Belgique forte établissent la nécessité de reconstituer ses frontières là où faire se peut. En tous cas elle ne peut garder à ses flancs un État où des troupes ennemies peuvent débarquer un matin, par chemin de fer, et dominer sans coup férir. L'expérience a montré le danger de certaines annexions; mais qui pourrait considérer comme une annexion le retour à la mère-patrie du Luxembourg? Il a été arraché à la Belgique en 1839, après plusieurs siècles de vie commune, et après avoir pendant neuf ans fait partie du jeune royaume ! L'intérêt européen, encore une fois, exige une

Belgique forte, et les Alliés doivent, en bonne politique, lui assurer les moyens de résister à une invasion dans des conditions moins désastreuses pour elle qu'en 1914.

Mais le problème territorial se complique par la nécessité de trancher une question intéressant la Hollande avec laquelle tout le monde désire conserver les meilleures relations.

L'embouchure de l'Escaut, fleuve dont le cours est principalement belge, est considérée comme se trouvant entièrement sous la souveraineté hollandaise. La Belgique n'y possède de droits clairement établis qu'en ce qui concerne le balisage et les travaux utiles à la navigation. Certes les Puissances auraient pu prétendre à bon droit que, puisque les traités de 1831-39 leur imposaient l'obligation juridique de secourir la Belgique, la Hollande, qui avait accepté ce traité, ne pouvait leur refuser les moyens de passage nécessaires à cette fin. Le baron Guillaume, un spécialiste en la matière, soutenait déjà cette thèse dans son livre sur l'Escaut qui fait autorité.

« Il n'appartient pas aux Pays-Bas, disait-il, de mettre obstacle à l'exécution des traités auxquels ils ont participé. Ils ne pourraient le faire sans poser un acte hostile à notre égard. C'est en se plaçant indûment entre nous et nos garants, en nous privant des moyens de défense et de protection que l'Europe nous a accordés, avec l'assentiment de nos voisins, parce qu'ils ont signé le traité qui les créait, que la Hollande manquerait aux devoirs de la neutralité. Elle les violerait à notre détriment. »

C'est cependant ce qui s'est produit, sans que l'on puisse en faire un reproche à la Hollande, puisqu'aucune protestation n'a été formulée par les intéressés. Le régime de l'Escaut en temps de guerre n'avait jamais été nettement fixé, et la diplomatie belge, trop timide, s'était crue habile en ne soulevant pas la question. Le résultat fut que l'approvisionnement de la place d'Anvers en matériel de guerre dut se faire par Ostende, avec des difficultés infinies, et, quand l'évacuation fut décidée, la magnifique voie de mer que la flotte anglaise gardait libre au large de Flessingue, fut comme inexistante ; l'armée dut opérer le transfert à sa base par une ligne de

chemin de fer tenue sous le feu de l'ennemi. Un immense matériel fixe dut être abandonné et 30 000 hommes de troupes furent acculés au désarmement.

Ces faits révèlent un état de choses intolérable. La liberté économique de l'Escaut a été conquise en 1863 par des négociations qui illustrèrent le nom du baron Lambermont. La Hollande, contre indemnité, renonça au droit de péage qu'elle percevait sur la navigation de ce fleuve qui n'arrose que des bourgades zélandaises, et dont Anvers fait toute la valeur. C'était la disparition des vestiges d'un régime inique qui avait autrefois permis à la Hollande de fermer complètement le fleuve jusqu'à ce que Napoléon l'eût affranchi de la servitude de Rotterdam.

Mais il est indispensable de faire un pas de plus, si l'on veut que les relations de la Belgique avec la Hollande soient bonnes et cordiales. Par un moyen ou par un autre, l'Escaut doit être belge et rien ne doit entraver l'accès d'Anvers. Notre sentiment public se prononce sur ce point avec une unanimité impressionnante, et il est permis d'espérer que le bon sens de nos voisins leur fera comprendre l'opportunité d'en finir avec une question vitale pour nous et pour l'Europe telle qu'elle sortira de cette guerre.

La Belgique doit enfin résoudre le problème de ses relations économiques. C'est ici que la clairvoyance des Alliés devra lui prêter l'appui le plus efficace. Pour reconstituer un État militairement fort, pour écarter tout danger d'attraction de la part du Zollverein allemand, l'Entente devra faciliter par tous les moyens notre essor industriel. Notre outillage économique est ruiné, nos machines enlevées, nos matières premières pillées systématiquement par l'envahisseur. Le souci d'une juste réparation, autant que l'intérêt, obligent l'Entente à prévoir un régime douanier qui permette de réparer ce désastre. Il n'y a pas de plus capital problème pour un pays industrieux et surpeuplé, vivant d'exportation. Son importance politique et financière ne saurait assez être mise en lumière. L'erreur du libre-échangisme doctrinal a été de tracer une démarcation entre le domaine politique et le domaine économique, et de ne pas voir que la nature et l'intensité des

échanges affectaient gravement les relations des États. Du problème économique que la Belgique doit résoudre, dépend l'orientation définitive de sa politique étrangère.

***

L'heure n'est point venue de préciser ces données ; la « décision des armes » dont parlait l'ultimatum allemand, se fait attendre. Il faut patienter, se préparer à des éventualités diverses, se pénétrer des conditions nécessaires de la restauration du pays, trouver une ligne de conduite soutenue.

La Belgique d'aujourd'hui, grandie par l'épreuve, poursuivra courageusement la lutte. La gloire conquise de Liége à l'Yser par sa vaillante armée, la résistance des populations envahies — poussée jusqu'à l'héroïsme — ont développé en elles le ferment qui a régénéré la France sous Henri IV, l'Italie sous Victor-Emmanuel. Il est né un nationalisme belge. Ce sentiment, appuyé sur une monarchie qui a scellé dans cette guerre son union avec le peuple, est une force qui soulèvera les montagnes.

Le jeune royaume de Belgique souffrait de ce qu'il n'avait pas d'histoire, et voilà que dans ce siècle réaliste, il a vécu une épopée. Combien longtemps les aïeux, dont le sol a été ravagé par tant de guerres, n'ont-ils pas aspiré au jour où les provinces réunies en un faisceau solide pourraient enfin agir en nation ! La nation a maintenant donné la preuve de sa vitalité profonde ; l'esprit public est mûr pour fixer une tradition.

La situation présente est digne des efforts d'un Cavour ; appuyé sur son roi, le ministre piémontais, au milieu de difficultés inouïes et d'événements contraires, a su bâtir sur le nationalisme italien un édifice dont la solidité étonne aujourd'hui les plus optimistes parmi les Italiens. La Belgique n'a pas, comme le Piémont, à réunir sous un même sceptre de vastes territoires et à construire un État unitaire sur les ruines de principautés morcelées. Mais elle doit devenir un État, au même titre que les autres États, relever ses ruines, refaire et accroître son activité économique, rallier, concen-

trer toutes ses forces en apaisant en elle les dissentiments, prendre conscience de son grand rôle européen. Nul doute que le roi Albert, digne héritier de son grand-père, le fondateur de la patrie, et de son oncle, le génial artisan de notre expansion, ne mène à bien cette œuvre vraiment royale. La confiance des puissantes nations de l'Entente ne lui fera pas défaut. Les matériaux sont à pied d'œuvre, l'outil est bon... Les ouvriers se révèleront.

UN BELGE

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

L'IMPROMPTU DU PAQUETAGE, LA PARISIENNE ET LA GUERRE,
par **Maurice Donnay.**

On sait quel succès remporta l'acte charmant de M. Maurice Donnay lorsqu'il fut représenté au bénéfice d'un œuvre de guerre sur deux théâtres parisiens. *L'Impromptu du Paquetage*, si amusant et si émouvant n'est pas moins délicieux à lire qu'à écouter ; l'on ne saurait trouver de plus agréable spectacle dans un fauteuil. *La Parisienne et la Guerre* tient à la fois de la chronique et de la conférence : l'esprit et l'émotion s'y mêlent selon la formule dont M. Donnay connaît le secret mieux que personne et l'on en peut dire autant des deux autres causeries qui l'accompagnent.

LE CONFLIT DE L'AUTONOMIE NATIONALE ET DE L'IMPÉRIALISME,
par **Gaston Richard.**

M. Gaston Richard cherche à établir dans son livre une solidarité entre deux des causes essentielles de la guerre : la lutte entre le slavisme et le germanisme, d'une part, et de l'autre la lutte entre l'impérialisme et le principe démocratique de l'autonomie nationale. Cette thèse originale, qui établit une étroite corrélation entre les progrès démocratiques de l'Occident et les progrès slaves en Orient, s'appuie sur une solide documentation, empruntée surtout aux écrivains allemands contemporains.

LA FLANDRE ROUGE
par **Marcel Wyseur.**

Le meilleur éloge que l'auteur de ces poèmes ait pu ambitionner lui est adressé par le grand poète Verhaeren, dont la *Revue de Paris* publiait dernièrement de si beaux vers. « Vous portez la Flandre en vous, lui dit-il. Tout ce qui la distingue des autres pays est entré dans votre art. » M. Wyseur a chanté son pays avec tendresse et force. Outre *la Morte*, on lira avec émotion surtout *les Lampes de souffrance* et *Au Béguinage*. Ainsi que le dit encore M. Verhaeren, « cela est simple, intime, douloureux et fatal ».

LES IDÉES ET LES HOMMES,
par **André Beaunier.**

Une érudition complète et bien française, la curiosité la plus éveillée qui soit, du style et de l'esprit, voilà des qualités pour faire un critique : M. André Beaunier les possède. On ne perd pas son loisir si on l'emploie à relire un ouvrage comme celui-ci, où, de Bernhardi à Valloton, rien n'est étudié d' « inactuel », mais où toute actualité supporte une généralisation de philosophie ou d'art. Au surplus, M. Beaunier est-il ce qu'on appelle un critique impartial? Peut-être qu'il est, pour cela, trop épris des idées; mais il se contient merveilleusement, comme un homme à la fois passionné et courtois. Et cela encore donne de l'accent à son livre.

LES TRICOLORES,
par **Camille Le Senne.**

Pour faire suite aux *Rimes tragiques* dont Paul Hervieu écrivit la préface, et à *l'Armée sanglante* que M. Henry Bérenger présenta au public, M. Camille Le Senne vient de réunir sous ce titre, *les Tricolores*, une série de poèmes tour à tour lyriques et satiriques d'une émouvante actualité et d'une inspiration généreuse.

LA SUPPRESSION DES ARMÉNIENS,
par **René Pinon.**

« Méthode allemande, travail turc », dit le sous-titre de cette terrible brochure. Par des documents impartiaux, dont plusieurs sont empruntés à des revues allemandes, M. Pinon raconte les premiers attentats, vers décembre 1914, puis la déportation de juin 1915 et les massacres qui ont déjà fait disparaître un demi-million d'Arméniens sous les balles et les couteaux des gendarmes turcs.

L'IMPÉRIALISME FRANÇAIS,
par **le comte de Fels.**

L'impérialisme, défini comme « la volonté d'un peuple d'étendre sa domination et son influence au delà de ses frontières », apparaît à l'auteur comme l'œuvre nécessaire au salut de la France. Il en attend la réalisation de l'initiative privée, sous la forme d'associations de propagande où se perpétuerait l'Union Sacrée.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE ET OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de 2 fr. 50.*

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.